JUL 5 1922

29e Année. N° 11. 1er Juin 1922.

GENERAL LIBRARY
JUL - 6 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Princesse Paley . .	*Mes Souvenirs de Russie (1916-1919).* — I.	449
A. Kouprine. . . .	*Oléssia la Sorcière.* — I	477
Cte de San Martino.	*La Politique du Vatican et le nouveau Pape.* . .	505
Ignotus	*Études et Portraits : M. Lloyd George*	533
Émile Magne. . . .	*Tallemant des Réaux en ménage.* — I.	540
Amiral Degouy. . .	*Le Sous-Marin et les Marins*	561
Francis Carco . . .	*L'Homme traqué* (fin)	594
Jean Pommier. . .	*Paris-Lausanne en avion*	617
Jules Decamps. . .	La Vie économique : *Gênes et la Question monétaire.*	626
Henry Bidou. . . .	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	641
Joseph Aynard. . .	Les Arts : *A propos de l'Exposition Prudhon* . . .	655
René Auberive. . .	La Vie parisienne : *Les Cent Portraits.*	661
André Chaumeix. .	La Politique : *Les Alliés et l'Échéance du 31 Mai.*	666

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

LE KIOSQUE A MUSIQUE,

par **Franc Nohain**.

Préludant lui-même à ses chants sur le Nord et le P.-L.-M., Franc Nohain déclare qu'il veut exprimer la poésie des choses quotidiennes. La réussite dépasse tout espoir, d'autant que le poète aborde hardiment des sujets d'où il n'est point aisé de faire jaillir l'émotion. Superstructure des voies ferrées, lampisteries et bagages, cadastre, ponts et chaussées et contributions directes sont pourtant prétextes à poésies alertes et spirituelles d'où n'est pas absent certain attendrissement ironique. Et c'est précisément là ce qui fait leur mérite : la légèreté des traits, la finesse de l'esprit tiennent les diverses pièces de ce recueil fort loin des si nombreuses et si tristes « chansons drôles ». Elles sont d'un vrai poète en même temps que d'un humoriste. La vivacité du rythme, l'habileté avec laquelle sont disposées assonances et allitérations achèvent de donner au *Kiosque à musique* une profonde originalité.

LE PALAIS DES CENT FLEURS,

par **George Soulié de Morant**.

Une jeune Française, Monique de Rosen, épouse un secrétaire de l'ambassade chinoise, répondant au nom harmonieux d'Heureux Espoir. Le mariage est, à Paris, plus ou moins favorablement commenté. Mais ce sont là paisibles manifestations à quoi l'on ne saurait comparer l'émeute véritable que provoque l'arrivée de Monique dans la ville chinoise où s'élève le Palais des Cent-Fleurs, demeure du puissant comte Tchenn, le père d'Heureux Espoir. On n'aime guère les Blancs dans cette lointaine province de Chine. Et la pauvre Monique, ignorante du formalisme chinois, se place bien innocemment dans de terribles situations. Sa vie même est en danger. Nous n'entrerons pas dans le détail de ses aventures. L'important est qu'elle s'en tire heureusement et qu'elle revient en France avec son mari. Pour peu de temps d'ailleurs, car en dépit de ses tribulations, Monique regrette le Céleste Empire, et les Heureux-Espoir regagnent bientôt le Palais des Cent Fleurs, où Monique finit par acquérir une toute-puissante influence. C'est donc dans le personnage d'une Première-Épouse-très-vénérée qu'elle terminera sa vie. Une parfaite connaissance des mœurs chinoises donne à ce roman exotique une valeur documentaire exceptionnelle.

LE JARDIN D'ÉPICURE,

par **Anatole France**.

La maison Calmann-Lévy vient de publier dans son édition de luxe, dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler à plusieurs reprises le légitime succès, cette belle œuvre d'Anatole France. Les amateurs apprécieront l'élégante présentation de ces délicates méditations philosophiques.

DIRECTION DE CONSCIENCE ET PSYCHOTHÉRAPIE DES TROUBLES NERVEUX

Préface par le Dr Vittoz.

Sous ce titre, un prêtre et un médecin estimés du monde savant, l'abbé Arnaud d'Agnel et le Dr d'Espiney donnent une étude des plus originales et des plus pratiques. Après une judicieuse critique des méthodes mises en avant par les spécialistes des psychonévroses, les auteurs adoptent le traitement Vittoz comme tout à fait conforme au fonctionnement de notre psychisme. Rien de mieux gradué, de plus rationnel, en effet, que les *actes conscients*, la *concentration* et les *actes de volonté* prescrits par le grand neurologue de Lausanne. En dehors de leur valeur curative, ces exercices ont une valeur éminemment éducative, comme le démontrent l'abbé Arnaud d'Agnel et le Dr d'Espiney dans des pages captivantes et qui répondent aux besoins moraux de notre époque. Très curieuse est la documentation de cet ouvrage par la variété des textes. Très approfondi est le chapitre sur l'*Inconscient et ses conséquences*; très nouvelle l'étude sur le scrupule et les obsessions de toute nature. Enfin le lecteur est initié à la très intéressante découverte du Dr Vittoz : l'examen de l'état cérébral par la perception des vibrations frontales. Ainsi se trouve agrandi par ce nouvel ouvrage le champ de la psychologie et de la psychothérapie.

THIERS AU POUVOIR (1871-1873)

par **Gaston Bouniols**.

M. Bouniols édite, d'après les textes originaux inédits conservés au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, la correspondance d'Adolphe Thiers de 1871 à 1873, années durant lesquelles Thiers exerça le pouvoir. On saisit sur le vif les procédés de gouvernement de l'illustre homme d'Etat, qui avait été guidé à ses débuts par quelques-uns des meilleurs administrateurs de l'époque impériale. Ce recueil complète utilement le livre publié, grâce aux mêmes sources, par M. Élie Halévy, *Thiers d'après sa correspondance*.

FRANÇOIS COILLIARD (1834-1904)

par **Edouard Favre**.

François Coilliard, au sortir de l'adolescence, se sentit la vocation d'être missionnaire. Cette vocation ne l'abandonna pas; il partit prêcher l'Évangile aux Noirs du bassin du Zambèze; il fit de nombreuses conversions, autant que la mentalité primitive de ces tribus est capable de s'assimiler une religion occidentale; il fonda des temples et fit le bien. Sa vie nous est racontée d'une façon simple et attachante, et de larges chapitres, au début et vers la fin, sont de simples extraits de son autobiographie, de ses lettres, de son journal intime. On goûtera sa peinture d'un milieu protestant rural — une communauté du Berry — dans la première moitié du XIXe siècle, ainsi que ce qu'il dit de la foi religieuse si intense, vers la même époque, chez les « mômiers » de Franche-Comté. On ne lira pas sans émotion les pages où Coilliard, pris entre sa tendresse filiale et son devoir religieux, se sacrifie à ce dernier, et quitte pour toujours sa mère déchirée et consentante. Son séjour en Afrique abonde en détails curieux, qu'illustrent de belles photographies.

SOUVENIRS DE RUSSIE

(1916-1919)

Les Mémoires dont la REVUE DE PARIS *commence aujourd'hui la publication ont été écrits par la Princesse Paley qui, en raison de la haute situation occupée par son mari, le grand-duc Paul, a été un des témoins et une des victimes des événements qui ont bouleversé la Russie.*

Le grand-duc Paul était le seul oncle survivant de l'Empereur. Au commencement de la guerre, il était attaché au Grand Quartier Général. En juin 1916, *il reçut le commandement du premier corps de la Garde et, en octobre, il fut nommé général inspecteur de toute la Garde : il le resta jusqu'à la révolution.*

La Princesse Paley a passé, à côté de son mari, les journées tragiques de la révolution. Lorsqu'il a été emprisonné, elle a vécu pour tâcher d'améliorer son sort et de le sauver. Elle n'a quitté la Russie que lorsque le grand-duc Paul a péri assassiné.

C'est à Paris, où elle avait fait de nombreux séjours avant la guerre et où elle a retrouvé les sympathies qui l'entouraient, que la Princesse Paley s'est retirée à son retour de Russie et qu'elle a écrit les Mémoires dont les lecteurs de la REVUE DE PARIS *apprécieront l'émouvant intérêt.*

I

Avant d'arriver aux tristes et odieux événements des années 1917, 1918 et 1919, je veux partir d'un point lumineux, d'un souvenir de bonheur ineffable qui fut notre séjour en Crimée

au mois d'octobre 1916. La guerre à ce moment-là battait son plein. Le grand-duc commandait le premier corps de la Garde, depuis le mois de juin, et mon fils bien-aimé, mon cher Wladimir, après vingt mois de tranchées, venait d'être attaché à la personne de son père comme officier d'ordonnance. Tous les jours durant l'été, ces deux êtres, ceux que j'aimais le plus au monde, coururent les plus grands dangers.

Les Allemands, qui étaient au courant de tout, connaissaient parfaitement l'endroit où se trouvait le grand-duc et s'acharnaient à jeter des bombes visant sans cesse la maison qui l'abritait. Ainsi pour donner une idée de l'intensité de leurs poursuites, soixante-dix bombes furent jetées en deux heures sur le village de Sokoul, où le grand-duc et son état-major durent passer plusieurs jours dans un abri souterrain.

Moi, pendant ce temps, je me trouvais avec mes fillettes à Tzarskoïé-Sélo, dans le palais que nous y avions fait construire et que nous allâmes habiter en mai 1914, deux mois avant la guerre. Un ouvroir placé sous le patronage de l'Impératrice, et dont j'étais la fondatrice et la présidente, était installé dans la salle de bal, pour laquelle, hélas ! nous avions rêvé d'autres destinations...

En septembre 1916, après deux années de travail assidu, et d'efforts, pour obtenir des ressources et du matériel, j'étais très fatiguée et le médecin du grand-duc, le fidèle Obnissky, qui le soignait avec un dévouement au-dessus de tout éloge, trouva qu'un repos dans un bon climat me serait salutaire. Il ne pouvait être question d'aller à l'étranger, aussi nous nous décidâmes pour la Crimée que je n'avais jamais vue et dont j'avais si souvent entendu parler comme d'un pays de rêve.

Je partis avec mes filles et un assez nombreux personnel le 10/23 octobre pour Simeïs, qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres de Sébastopol. La route, à partir de la porte de Baïdar est certainement ce que j'ai vu de plus beau dans ma vie, après, toutefois, la vue du théâtre grec à Taormina. Le chemin de Sébastopol à Simeïs, rappelle la route de la Corniche avec plus de détours encore, et une mer d'un bleu saphir d'un côté, et de l'autre des rochers qui surplombent la route, tout prêts, semble-t-il, à s'effon-

drer. Nous avions loué à Simeïs, un étage dans une maison amie et nous y étions très confortablement installées, attendant d'un jour à l'autre l'arrivée du grand-duc et de mon fils. Le jour où ils arrivèrent, si proche des jours sinistres et funèbres, me semble le moment de mon plus grand bonheur.

Nous passâmes en Crimée, trois semaines, dont dix jours avec nos chers héros de guerre. Le grand-duc était accompagné de son fidèle aide de camp et ami depuis vingt et un ans, du général Efimovitch et de son docteur Obnissky. Nous fîmes de longues randonnées en automobile. Yalta était d'habitude le point extrême de nos promenades, car ma fille Nathalie étant malade de la grippe, malgré un temps d'été, je craignais de m'éloigner de Simeïs.

A ce moment-là se place un souvenir qui prouve que la télépathie n'est pas un vain mot. Nous avions laissé en 1914, à Paris, bien des amis que nous chérissions et parmi ceux-ci le marquis de Breteuil. Il m'avait écrit plusieurs fois durant la guerre. J'avais eu en février 1916, une lettre de lui à laquelle je n'avais pas eu le temps de répondre de suite et à laquelle, je dois avouer, je ne pensais plus. En Crimée, un soir que Nathalie se trouvait plus mal et que je la veillais, je décidai d'écrire des lettres pour résister au sommeil qui m'envahissait. J'eus la sensation impérieuse que je devais écrire à Henri de Breteuil. Je lui parlais de mille choses, lui donnant des détails sur la guerre, sur l'activité du grand-duc, sur moi-même... Trois semaines après, je recevais une lettre bordée de noir. La Marquise de Breteuil, m'annonçait la mort de son mari et ajoutait que ma lettre était datée du jour et de l'heure de sa mort.

Un matin je me promenais dans le parc de Simeïs quand subitement, une femme se précipite à mes genoux et les enlace en pleurant. Le premier moment de stupeur passé, je la relève pour lui demander la raison de cet élan imprévu. Elle me raconte une lamentable histoire : appartenant à une famille Juive, elle habitait le Turkestan. Son frère, médecin à Tachkent, avait une femme jeune et belle qu'il chérissait, et une fille de quatorze ans qu'il adorait. Des Kurdes font irruption dans la maison, ligottent et bâillonnent les deux femmes et les emmènent de force. Quatre mois s'étaient écoulés sans nouvelles

des prisonnières mais les recherches actives du docteur lui faisaient croire qu'on les gardait afin de les vendre dans un sérail en Turquie. Je consolai de mon mieux la pauvre dame, lui promettant de faire tout ce qui serait en mon pouvoir. J'écrivis le jour même à Tzarskoïé-Sélo à l'Impératrice qui me répondit par dépêche, trois jours après, c'est-à-dire au reçu de ma lettre, qu'elle avait donné des ordres formels au général Kouropatkine, gouverneur-général du Turkestan, en vue de rechercher les victimes et de punir les coupables. Quelques jours après, Kouropatkine m'envoyait un long télégramme, me promettant que tout ce qui était humainement possible de faire, serait fait. La dame m'écrivit en décembre que les recherches étaient devenues actives et qu'on était sur les traces des deux malheureuses. Elle ajoutait que sa famille n'oublierait jamais ce bienfait. Depuis les tristes événements je n'ai plus entendu parler d'elle et si j'ai mentionné ce fait divers sans apparente importance, c'est pour prouver une fois de plus que la persécution juive par ordre des gouvernements et des souverains était une pure légende. Dès qu'il a fallu protéger des faibles, l'Impératrice n'a pas hésité à intervenir sans regarder aux différences de religion et de race.

Pendant notre séjour en Crimée, nous visitâmes plusieurs fois le palais de Livadia, que l'Empereur et l'Impératrice avaient fait construire suivant leurs propres idées. La vue sur la mer était superbe et le parc était planté d'arbres séculaires. Mais la construction était laide. A l'intérieur dans un décor de faux style mauresque se voyaient des meubles anglais du plus pur Mapple, ou de volumineux fauteuils Louis XIV. Une immense salle à manger, un réfectoire, était décorée de stucs lourds et inartistiques. Seule, une petite cour italienne, pavée de blanc et de noir et qui menait à la chapelle, aurait été attrayante si elle n'avait été déplacée dans cet amalgame de styles, d'époques et de couleurs.

Non loin de ce palais moderne, se trouvait l'ancienne maison que le grand-duc dans sa jeunesse avait habitée avec ses parents et qui était pour lui pleine de souvenirs. C'est là que l'empereur Alexandre III mourut le 20 octobre-2 novembre 1894. Avec une émotion intense, le grand-duc,

moi et les trois enfants, nous pénétrâmes dans la pièce où ce grand souverain était décédé. La plus grande simplicité y régnait. Le fauteuil dans lequel l'empereur Alexandre III avait rendu le dernier soupir était resté à la même place et une petite croix noire, incrustée dans le parquet, était destinée à perpétuer ce souvenir. Tout était calme, grand, noble et simple : l'image même du souverain qui, s'il avait vécu aurait su éviter la révolution et peut-être même la guerre. Il était aimé et craint à l'intérieur du pays; aimé des Français dont il avait été le premier ami et allié et qu'Il avait tirés de leur isolement prolongé. Il était craint de tous les pays et même de l'Angleterre, ce qui ne pouvait être que flatteur pour lui et la diplomatie russe de son époque.

Wladimir et les petites s'amusaient à prendre des photographies de ce pays merveilleux de la Tauride, hélas, trop peu connu des voyageurs étrangers. Le temps était superbe, de vraies journées d'été et des nuits tièdes. Nulle part je n'ai vu une lune d'argent aussi brillante miroiter et se refléter dans la mer d'un bleu sombre. Le bruit des vagues était comme une caresse. Souvent le soir, nous quittions nos chambres parfumées, bien éclairées, confortables, où le bonheur régnait en maître, pour admirer ce spectacle enchanteur qu'est la nuit en Crimée.

Cependant, le temps passait vite et il fallut s'arracher à ce cadre délicieux. Le grand-duc devait rentrer au Grand Quartier Général où il venait de recevoir le poste de général Inspecteur de la Garde et nous décidâmes de nous arrêter pour voir la ville de Mohileff avant de rentrer à Tzarskoïé; mais c'était surtout pour rester quelques jours de plus avec mes chers bien-aimés. La veille du jour fixé pour notre départ, nous reçûmes un télégramme de Sa Majesté l'Impératrice mère, nous invitant à nous arrêter à Kiew qui était sur notre route et à déjeuner chez elle le 14/27 novembre, jour de son anniversaire. Nous étions tous très bien installés dans le wagon mis spécialement à la disposition du grand-duc et qui était le comble du confort. Arrivés à Kiew, nous décidâmes de ne pas quitter le wagon pour aller à l'hôtel. Une automobile de la Cour vint nous chercher, le grand-duc et moi. L'Impératrice mère, nous reçut avec cette affabilité

qui lui est spéciale et ce charme qu'elle avait passé à son auguste fils : personne n'était plus charmeur que l'Empereur Nicolas II. Il y avait au moins quatre-vingt personnes qui déjeunaient chez l'Impératrice ce jour-là. L'Impératrice avait le grand-duc à sa droite et le grand-duc Alexandre Michaïlovitch à sa gauche; j'étais à la gauche de ce dernier. Mon voisin nous invita pour le lendemain à déjeuner chez lui, « ayant — me dit-il, à vous parler de choses graves ». Il y avait à cette même table la princesse Georges Radziwill (Bichette) venue de Béla-Tzerkow, avec des fruits et des fleurs magnifiques, souhaiter une bonne fête à Sa Majesté.

Le lendemain, le grand-duc, moi et Wladimir, nous nous rendîmes à l'invitation du grand-duc Alexandre, qui habitait Kiew comme chef suprême de l'aviation. Il avait toute une suite et un état-major (dont faisait partie le Prince Michel Murat). Le déjeuner fut très gai; mais, ensuite, le grand-duc Alexandre exprima le désir de rester seul avec mon mari et moi. Il parla longuement, avec l'éloquence d'un homme convaincu, du danger immense que courait la Monarchie et par conséquent la Russie entière. Il nous fit part de tous ses griefs contre l'Empereur, contre l'Impératrice surtout. Raspoutine, qui, à ce moment-là (un mois avant sa mort), était tout puissant, était pour le grand-duc Alexandre la cause initiale de tous les malheurs. Il nous rapporta les bruits qui couraient sur la conduite scandaleuse du Staretz, la disgrâce du général Djounkovsky pour avoir voulu, en connaissance de cause (Djounkovsky était chef des gendarmes), ouvrir les yeux des souverains. La nomination de Sturmer en remplacement de Sazonof, et par la protection de Raspoutine, devait encore plus exciter les esprits. Le nom seul de Sturmer était odieux, car il était d'origine germanique et le chauvinisme national était à ce moment-là à son comble. Le grand-duc Paul, auquel le grand-duc Alexandre n'apprenait rien de nouveau, l'écouta très attentivement et lui demanda dans quelle intention il avait entamé cette conversation. Le grand-duc Alexandre lui répondit que toute la famille comptait sur lui, comme étant le parent le plus proche, le plus aimé et aussi le seul oncle survivant de l'Empereur.

»Tu dois, dit-il, — dès ton arrivée à Pétrograd, voir Leurs

Majestés et leur parler avec toute ta franchise et tout ton cœur. Mon frère Nicolas Michaïlovitch t'en parlera dès ta rentrée en ville. Il faut que vous réunissiez un conseil de famille, avec mes frères et les Wladimirovitchi (les trois fils du défunt grand-duc Wladimir) car les événements vont se précipiter d'ici peu de temps et nous entraîneront tous à l'abîme. »

Nous fûmes, le grand-duc et moi, excessivement bouleversés par cet entretien avec le grand-duc Alexandre, dont je ne donne qu'un faible résumé. Nous sentions bien depuis longtemps, sans oser nous l'avouer à nous-mêmes, que le danger grandissait chaque jour. Trop d'indices effrayants venaient confirmer nos craintes. La guerre avait suscité trop de mécontents et de malheureux. Trop de deuils étaient venus briser les cœurs et vider les foyers. Le coût de la vie renchérissait chaque jour. A l'armée, les meilleures troupes, les mieux préparées, les plus fidèles à l'Empereur, avaient été décimées en 1914 en Prusse orientale, en 1915 dans les Carpathes, et en 1916 en Volhynie. Les nouveaux contingents étaient contaminés par les idées révolutionnaires que fomentait à ce moment le parti des Cadets (constitutionnels, démocrates). MM. Milioukof, Kérensky, Goutchkoff, et Cie, ne manquaient aucune occasion de saper les bases du trône. Goutchkoff n'a-t-il pas dit : « Il vaut mieux que la Russie perde la guerre, pourvu que la monarchie ne soit plus? »... La présence supposée de Raspoutine à la Cour était pour eux une occasion admirable. Il n'y avait pas d'horreurs ni de calomnies qui ne fussent dites sur notre infortunée souveraine. Elle ne voulait pas croire que tant d'infamie fût possible. Pour elle et, jusqu'à la fin, Raspoutine fut un saint, un martyr, calomnié, poursuivi, comme furent les saints aux premiers temps du christianisme.

Nous quittâmes Kief le 16/29 novembre, pour Mohileff, où le grand-duc, avec sa suite, se réinstalla dans une maison qu'il avait louée au moment de sa nomination de commandant du corps de la Garde. Moi et les fillettes nous restâmes dans son wagon très bien installé qui nous servait de demeure. Nous y restâmes huit jours. L'Impératrice et ses enfants étaient venus faire visite à l'Empereur. On nous prévint que, le 22 novembre (vieux style), l'Empereur, l'Impé-

ratrice, les quatre grandes-duchesses, le grand-duc héritier viendraient prendre le thé chez nous à quatre heures. Grand émoi! Notre excellent chef se mit à préparer mille variétés de sandwichs, de gâteaux et de petits fours dans lesquels il excellait et moi et Wladimir nous nous mîmes à la recherche de bonbons et de fruits rares. Une énorme table avait été dressée car nous étions nombreux. A l'heure fixée, arriva toute la Famille Impériale. L'Empereur était un peu pâle et semblait fatigué, l'Impératrice, belle, souriante, très haute en couleur. Le grand-duc héritier, avec sa figure charmante et fine, me frappa par sa fragilité. La maigreur de son cou me donnait des distractions. On l'aurait pris avec deux doigts. Les quatre jeunes princesses, un peu timides, se placèrent au bout de la table avec le grand-duc Dimitri, Wladimir, nos fillettes et la suite du grand-duc. Comme maîtresse de maison, j'étais à l'autre bout de la table, les tasses et la bouilloire devant moi, ayant à ma droite l'Impératrice et l'Empereur à ma gauche. Le grand-duc était auprès de l'Impératrice. Cet après-midi se passa gaiement. L'Impératrice voulut savoir mon impression sur le palais de Livadia; et je me trouvai prise entre le désir de rester véridique et la crainte de la froisser. L'Empereur vint à mon secours et dit en riant : « La princesse a, à Tzarskoïé, la plus belle maison du monde, un véritable musée. Comment veux-tu qu'elle te dise ce qu'elle pense de notre maison où nous avons mis un peu pêle-mêle ce qui nous plaisait et qui n'a aucun style. » Pendant ce temps la jeunesse était allée au salon et Wladimir, le bout-en-train de toujours, avait organisé des petits jeux. Il n'y avait aucune contrainte, aucune gêne. On les entendait rire et crier, et le cher petit tsarévitch semblait s'amuser énormément. Ses parents eurent toutes les peines du monde à l'emmener vers les sept heures du soir.

Ce jour-là, j'avais vu mes Souverains bien-aimés pour la dernière fois, car plus tard je ne les vis que de loin, à travers les grilles du parc, en mars 1917, quand ils étaient prisonniers de l'abject gouvernement provisoire.

Pouvais-je penser, en ce jour heureux, que non seulement je souffrirais pour la personne sacrée de l'Empereur et pour sa Famille, pour le principe foulé aux pieds par des misé-

rables, mais que, deux ans plus tard, j'aurais le cœur broyé par la plus atroce des douleurs, la douleur de la femme qui aime et de la mère à qui on arrache, pour le martyriser jusqu'à la mort, son enfant adoré?...

II

Durant notre séjour à Mohileff, le grand-duc Dimitri, qui était en service auprès de l'Empereur, venait souvent déjeuner et dîner avec nous. Très au courant de toutes les affaires de la guerre et de celles du Grand Quartier Général, doué d'une intelligence remarquable, de la faculté de saisir les faits et d'en tirer les conclusions nécessaires, ce jeune homme de vingt-cinq ans était un homme mûr et un observateur averti. Lui aussi voyait le danger imminent que courait la Patrie et il eut plus d'une fois des conversations avec l'Empereur et avec son père à ce sujet. Je me souviens qu'un jour, à Mohileff, à l'heure du thé, il me dit : « Ah, Mamotchka (tendre diminutif de petite maman) si vous saviez ce qui va arriver. » J'eus beau insister, il ne voulut pas en dire davantage, Trois semaines plus tard nous étions fixés.

Nous rentrâmes à Tzarskoïé, le 25 novembre v. s. et à peine étions-nous dans la belle et chère maison qu'une grande joie, hélas, la dernière! fut accordée au grand-duc. Il était nommé chevalier de Saint-Georges avec une citation superbe et détaillée qui lui faisait le plus grand honneur. Ce qui m'a toujours étonnée, c'est que l'Empereur qui avait vu le grand-duc quarante-huit heures plus tôt ne lui avait pas annoncé lui-même cette nouvelle. Cette distinction était le rêve de tout militaire en Russie.

Le grand-duc n'oublia pas la promesse faite au grand-duc Alexandre. Une réunion de famille eut lieu chez le grand-duc André dans son palais du quai Anglais. Il y fut décidé que le grand-duc, comme doyen de la famille, et favori de leurs Majestés devait prendre sur lui la lourde tâche de parler au nom de tous. Je voyais le grand-duc extrêmement soucieux. Il se rendait parfaitement compte de la tâche ardue et ingrate dont il était chargé et aussi du peu de chance qu'il avait de

réussir. Néanmoins dès la rentrée de la famille impériale à Tzarskoïé, le 3/16 décembre, il demanda une audience, et fut reçu à l'heure du thé, le jour même.

Je l'attendis, le cœur battant d'émotion, durant deux longues heures. Enfin, vers les sept heures du soir, il arriva, pâle et défait, les mains moites. « Je n'ai pas un fil de sec sur moi, dit-il, et, à force de parler, j'ai complètement perdu la voix. » En effet, il parlait à voix basse. Malgré tout le désir que j'avais de savoir, je le suppliai de se reposer et de remettre à plus tard le compte rendu de sa conversation. Ce ne fut qu'après le dîner auquel assistaient les fillettes et la gouvernante, que le grand-duc nous fit part à Wladimir et à moi, de ce qui s'était dit au Palais : à peine le thé pris, le grand-duc commença à tracer devant l'Empereur, le sombre tableau de la situation du moment; il parla de la propagande allemande qui devenait chaque jour plus hardie et plus insolente, de son effet dissolvant sur la troupe au sein de laquelle à chaque instant, on arrêtait des meneurs et des semeurs de désordre, des officiers parfois. Il dit tout ce qu'il y avait d'effervescence dans la société de Pétrograd et de Moscou, où les voix devenaient plus hardies et les critiques plus acerbes Il parla du mécontentement du peuple, qui, depuis des mois, faisait queue pour obtenir du pain dont le prix avait triplé. Enfin, il arriva au point le plus délicat, le plus difficile à dire, d'autant plus difficile que le grand-duc, en vrai patriote, ne souhaitait que le bonheur de la Russie, et faisait dans le cas présent le sacrifice de ses traditions et de ses convictions personnelles. Il dit qu'un Conseil de famille s'était réuni et l'avait chargé de demander respectueusement à Sa Majesté d'accorder une constitution « pendant qu'il en était encore temps! » Ce serait la preuve que le souverain allait au-devant du désir de son peuple. « Voilà, dit le grand-duc, en s'enflammant, voilà une occasion superbe. Dans trois jours, c'est le 6 décembre, la Saint-Nicolas. Annonce ce jour là que la Constitution est donnée, que Sturmer et Protopopoff sont éloignés et tu verras avec quel enthousiasme, avec quel amour ton peuple fidèle t'acclamera. » L'Empereur restait pensif. Puis, secouant d'un geste las la cendre de sa cigarette, et pendant que l'Impératrice hochait négativement

la tête, il prononça ces paroles : « Ce que tu me demandes là est impossible. Le jour de mon couronnement j'ai prêté serment au Pouvoir absolu (grand ia prisiagal Samoderjaviou). Je dois laisser ce serment intact à mon Fils. » Voyant qu'il avait échoué de ce côté, que toute tentative nouvelle était inutile, le grand-duc aborda un autre sujet : « Eh bien, si tu ne peux donner la Constitution, donne au moins un ministère de confiance (*Ministerstvo dovéria*) parce que, je te le répète Protopopoff et Sturmer sont odieux à tous. » A ce moment-là, prenant son courage, le grand-duc expliqua que la nomination de ces deux ministres était d'autant plus critiquée, qu'on savait qu'elle était due à Raspoutine. Puis le grand-duc dit à l'Empereur et à l'Impératrice toute l'influence néfaste qu'on attribuait avec raison au Staretz [1]. L'Empereur s'était tu et fumait sans prononcer une parole. Ce fut alors l'Impératrice qui parla. Elle parla longuement, avec émotion, portant souvent la main à son cœur dont elle souffrait. Pour elle Raspoutine n'était qu'une victime calomniée et enviée de ceux qui voulaient être à sa place. C'était l'ami qui priait Dieu pour eux et pour leurs enfants. Quant à sacrifier des Ministres dont ils étaient satisfaits pour plaire à quelques individus, il ne fallait pas y songer. En résumé, le grand-duc avait échoué sur toute la ligne, car on opposa un refus absolu à tout ce qu'il avait demandé. Je souhaitais vivement que des conversations pareilles n'eussent plus lieu, car je craignais pour les nerfs et la santé délicate du grand-duc.

Le 6 décembre, jour de la fête onomastique de l'Empereur, le grand-duc fut reçu au Palais, comme si aucune ombre n'avait passé, comme si aucune conversation n'avait eu lieu. Ce triste et mémorable 6/19 décembre, où tant d'espoirs furent déçus, car le bruit avait couru que l'Empereur ferait une déclaration à la Douma, pour annoncer, sinon la Constitution, du moins un Ministère de confiance. Il n'en fut rien, et le 7/20 décembre, l'Empereur et le grand-duc repartaient pour le Grand Quartier Général.

1. Type connu en Russie. Les Staretz portent des vêtements de moines, sans avoir prononcé de vœux. Ils passent généralemenf leur vie auprès des couvents et mènent une existence de Nomades.

III

Le grand-duc parti, je me remis au travail à l'ouvroir avec une nouvelle ardeur. Des femmes d'officiers, des dames habitant Tzarskoïé et même Pétrograd se groupaient autour de moi. Nos conversations à l'heure du thé roulaient sur les faits du jour, et la politique intérieure du pays en faisait souvent les frais. On racontait que Protopopoff, souffrant d'une maladie spéciale, avait des accès de véritable folie. Jadis leader de la gauche, il avait fait volte-face ayant trouvé plus avantageux de se ranger du côté du gouvernement. Il était méprisé et haï de tous. On le soupçonnait d'avoir été à Stockholm pour manigancer avec M. de Lucius et des banquiers allemands des préliminaires de paix séparée. Et l'opinion à ce moment là, et cela absolument d'accord avec les souverains, était pour la guerre à outrance. Protopopoff devant son avancement rapide à Raspoutine, la conviction que ce dernier était un agent à la solde de l'Allemagne ne faisait que grandir. C'est cette conviction qui amena le drame du palais Yousoupoff dans la nuit du 16/29 décembre, drame que je vais raconter tel que je l'ai connu à l'époque et que je considère comme le début de la révolution.

J'ai déjà dit que l'effervescence des esprits était très grande. Les noms de Raspoutine, de Sturmer, président du Conseil, de Protopopoff, ministre de l'Intérieur, du général Voïékow premier commandant du Palais, et celui de madame Wirouboff, amie intime de l'Impératrice, ne se prononçaient qu'avec des grincements de dents. Les uns plaignaient les Souverains d'être si mal entourés, d'autres les rendaient responsables d'avoir auprès d'eux des personnes indignes de leur confiance. Dieu sait cependant, combien l'Empereur et l'Impératrice étaient sincères dans leur désir de voir leur peuple heureux! Combien tous deux se prodiguaient dans les hôpitaux et faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour soulager les misères! J'ai vu cent fois l'Impératrice à l'œuvre dans son hôpital, entourée de ses quatre filles. Personne n'avait plus de bonté, d'abnégation! Elle assistait aux opérations les plus pénibles, elle faisait les pansements les plus répugnants.

Pas un de ceux qu'elle avait soignés et guéris n'est accouru à son secours. Personne n'est venu verser pour elle ce sang qu'elle avait de ses mains arrêté de couler.

Le 17/30 décembre, un samedi soir, il y avait concert à la mairie de Tzarskoïé. Le grand-duc était à Mohileff, depuis le 7/20 décembre et Wladimir souffrant d'un mal de gorge n'avait pu l'accompagner. Se sentant mieux ce soir-là, il demanda à aller au concert avec moi. Vers les huit heures du soir, la sonnerie du téléphone retentit et, quelques instants après, Wladimir fit irruption dans mon cabinet de toilette : « Le vieux (traduction du mot Staretz) est mort, me dit-il, on vient de me le téléphoner; mon Dieu, on va pouvoir respirer plus librement! On ne connaît pas encore les détails. En tous cas, il a disparu de chez lui depuis vingt-quatre heures, peut-être au concert apprendrons-nous quelque chose. » Jamais je n'oublierai cette soirée. Personne n'écoutait ni l'orchestre ni les artistes. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Pendant l'entr'acte, je remarquai que les regards se portaient plus particulièrement vers nous, mais j'étais trop loin de la vérité pour en comprendre la raison. Enfin Jacques Ratkoff-Rojnoff s'approcha de moi et, parlant évidemment de la question du jour, me dit : « Il paraît que les auteurs de cet acte sont de la plus haute aristocratie, on nomme Félix Youssoupoff, Pourichkévitch et... un grand-duc... » Mon cœur se serra. Je savais qu'une amitié de longue date existait entre le grand-duc Dimitri et le prince Youssoupoff, marié à la belle princesse Irène de Russie, cousine de Dimitri. « Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas lui », murmurai-je. Wladimir revint vers moi, avec les mêmes détails, et, à la fin de la soirée, le nom du grand-duc Dimitri était sur toutes les lèvres. Nous rentrâmes vers minuit et demi; le valet de pied de service, qui nous attendait, me dit que la princesse Victor Kotschoubey avait téléphoné de Pétrograd et me suppliait de l'appeler au téléphone quelle que fût l'heure. Dès que j'obtins la princesse Kotschoubey au bout du fil, elle me demanda : « Où est ton fils Wladimir? — Ici, auprès de moi, répondis-je étonnée. — Dieu soit loué, le bruit s'était répandu que c'est lui qui avait tué Raspoutine, qu'il était arrêté et je tremblais pour toi; bonsoir, dors en

paix. » Évidemment la rumeur publique avait confondu les deux demi-frères. Le lendemain, le docteur Waravka qui soignait Wladimir vint nous voir et raconta en riant qu'à la question « si Wladimir était aux arrêts », il avait répondu : « Oui, par mon ordre, car il a une grosse angine, et voilà huit jours qu'il n'est pas sorti de sa chambre. »

Le lendemain dimanche, toute la Russie et le monde entier savait que Raspoutine avait disparu. Sa famille, inquiète de ne pas le voir rentrer et sachant que le prince Félix Youssoupoff l'avait emmené, prévint la police. D'autre part, des coups de feu partis du palais de la Moïka et entendus par des passants et un sergent de ville avaient porté les soupçons de ce côté. L'Impératrice en proie à une émotion terrible, avait donné les ordres les plus sévères pour faire retrouver à tout prix le corps de Raspoutine. Toutes les admiratrices de ce dernier étaient dans un état de fureur indescriptible. Je téléphonai à plusieurs reprises à Dimitri et, sans lui dire que son nom était prononcé, je le tenais au courant de ce qui se disait. Mon mari devait rentrer le lendemain, lundi. A onze heures j'étais à la gare de Tzarskoïé, avec l'auto pour le recevoir et l'amener à la maison. A peine seuls en voiture il me dit : « Qu'est-ce que c'est que ces bruits de l'assassinat du vieux? Qui est-ce qui l'a tué? Hier, à Mohileff, on nommait un comte Stenbock? » Voyant mon air éperdu, mon émotion, il me prit la main et me dit : « Voyons qu'y a-t-il? Parle, qu'as-tu, mais parle donc... » Moi, osant à peine respirer, je balbutiais. « On dit que c'est Félix Youssoupoff, puis Pourichkévitch, puis... Dimitri. » Le grand-duc devint si pâle, que je crus qu'il allait se trouver mal. « Ce n'est pas possible. Je veux reprendre le train et voir Dimitri de suite, je veux lui parler. A moi son père, il me dira tout. » J'eus toutes les peines du monde à le persuader de se reposer, de faire sa toilette, de parler avec le grand-duc Dimitri par téléphone ou de le faire venir à Tzarskoïé. Dès qu'il entra dans la maison, il appela son fils à l'appareil, lui disant de venir le voir de suite. Dimitri lui répondit que, par ordre de l'Impératrice, le général Maximovitch l'avait mis aux arrêts dans son Palais et qu'il priait son père d'aller le retrouver à Pétersbourg. A ce moment-là j'appris d'un autre

côté que le corps de Raspoutine avait été retrouvé dans une trouée de la Néva, près du pont d'Elaguine, aux Iles, et je communiquais cette nouvelle au grand-duc Dimitri qui sembla en être affecté. Jamais je crois le téléphone n'avait fonctionné autant que ce jour-là! Il n'aurait pas fallu y songer à Paris, car nulle part au monde la correspondance téléphonique n'est plus difficile à obtenir! Il fut décidé que le grand-duc et moi, nous irions le lendemain déjeuner chez Dimitri, mais que son père m'y précéderait, afin de causer en tête à tête avec son fils. Des sentinelles étaient postées à la porte, mais elles laissèrent pénétrer le grand-duc, ainsi que moi une heure plus tard. Les premières paroles du grand-duc à Dimitri furent : « Je sais que tu es lié par une parole donnée et je ne te ferai aucune question. Dis-moi seulement que ce n'est pas toi qui l'as tué. — Papa, répondit Dimitri, je te jure sur la tombe de ma mère que je n'ai pas de sang aux mains. » Le grand-duc respira plus librement car une oppression terrible lui serrait le cœur. Dimitri fut touché jusqu'aux larmes de la noble attitude de son père qui, sans lui faire une seule question, croyait à la parole donnée. Moi j'arrivais comme il en avait été convenu à midi et demi, et, pendant le déjeuner, il n'y eut pas la moindre allusion au drame. Tous les trois, néanmoins, nous étions graves et recueillis.

Je pense que tout le monde se souvient encore des détails de cette horrible affaire et je voudrais n'en parler que le moins possible. Le jeune prince, Félix Youssoupoff, avait été chercher Raspoutine et lui avait offert un souper auquel assistaient le grand-duc Dimitri, Pourichkévitch, le docteur de ce dernier et un officier, nommé Soukhotine. On mit un poison violent dans le Porto et dans les petits pâtés. Mais le poison n'agissant pas, les convives montèrent à l'étage supérieur et Raspoutine resta seul avec Youssoupoff... Raspoutine fut tué à coups de revolver, son corps fut emmené dans une automobile et jeté dans une trouée de la Néva auprès du pont Élaguine. Un tel acte ne s'expliquerait pas, surtout si l'on connaît les lois de l'hospitalité si largement pratiquée et sacrée en Russie, mais dans ce cas spécial, il ne faut voir que la hauteur du but poursuivi : sauver les Souverains malgré eux-mêmes.

Rentrés à Tzarskoïé, il est évident que nous ne parlâmes pas d'autre chose. Mon mari me confia que, sans questionner son fils sur les noms et les détails de l'acte même, il lui avait demandé quelles raisons impérieuses lui avait dicté sa participation? Dimitri lui avoua que le but principal, était d'ouvrir les yeux à l'Empereur sur l'état véritable des choses. « J'avais espéré, disait-il, que mon nom, mêlé à cette affaire, libérerait l'Empereur de la tâche difficile d'éloigner Raspoutine de la Cour, l'Empereur lui-même ne croyait pas à l'influence divine de Raspoutine ni sur son fils, ni sur les événements politiques; mais il comprenait que l'éloigner de son propre chef, c'était créer un conflit entre l'Impératrice et lui. J'avais espéré que débarrassé de l'influence de Raspoutine, l'Empereur se rangerait du côté de ceux qui voyaient dans le Staretz, la cause première de beaucoup de malheurs, comme la nomination de ministres incapables, l'influence des forces occultes à la Cour, etc... » Là-dessus, mon mari me fit part d'une impression qui venait de le frapper et qui coïncidait avec les idées de son fils. Comme je l'ai dit plus haut, il avait quitté Mohileff, dimanche vers sept heures du soir. Il avait pris ce jour-là à cinq heures, le thé avec le Souverain, et avait été frappé, sans en comprendre la cause, de la sérénité, d'une expression de béatitude sur le visage de l'Empereur qui était gai et de bonne humeur, comme il ne l'avait été depuis longtemps. Il est évident que l'Impératrice le tenait heure par heure au courant de l'événement tragique, qu'il savait tout, jusqu'aux soupçons qui s'accumulaient sur Youssoupoff et sur Dimitri. L'Empereur n'en souffla mot au grand-duc Paul qui plus tard s'expliqua cette attitude souriante du Souverain par la joie intérieure qu'il éprouvait d'être enfin débarrassé de la présence de Raspoutine. Aimant trop sa femme pour aller contre ses désirs, l'Empereur était heureux que le sort vînt le délivrer ainsi de ce cauchemar qui pesait si lourdement sur lui.

Le corps de Raspoutine retrouvé, l'Impératrice donna l'ordre de l'amener à la Tschésmenskaya Bogadelna, à la cinquième verste entre Pétrograd et Tzarskoïé, où le corps fut embaumé et placé dans une chapelle ardente. Madame Wirouboff et d'autres admiratrices de Raspoutine, firent

le service auprès du corps. L'Impératrice vint avec ses filles, prier et pleurer longuement. Elle déposa sur la poitrine de Raspoutine, une petite icône, au revers de laquelle chacune d'elles avaient signé : Alexandra, Olga, Tatiana, Marie, Anasthasie et Anna (madame Wirouboff). Plus tard, après la révolution, quand le corps de Raspoutine fut déterré, brûlé et les cendres semées au vent, un collectionneur américain acheta cette icône pour un très gros prix. Il est curieux de constater que cet être étrange et mystique a passé par les quatre éléments. L'eau, la terre, le feu et le vent.

Trois jours après, à trois heures de la nuit, eut lieu au parc de Tzarskoïé, près de l'Arsenal, et non loin de la station Alexandrovskaïa, l'inhumation de Raspoutine. L'Empereur, le ministre Protopopoff, le général Voéïkoff et un officier nommé Maltzoff, portèrent le cercueil en bière. L'Impératrice était en proie à un chagrin violent. Ainsi finit ce drame, que tant de personnes considéraient comme une délivrance pour le pays et qui n'était que le prélude de la plus épouvantable des tragédies.

III

L'Impératrice décida l'Empereur de punir sévèrement les coupables; mais dans cette occasion, le plus coupable, Félix Youssoupoff s'en tira par un exil à la campagne, dans une de ses propriétés, tandis que le grand-duc Dimitri reçut l'ordre de partir pour la Perse, accompagné d'un officier Aide de Camp de l'Empereur, le comte Koutaïssoff, du général Laiming, attaché à sa personne, et de son valet de chambre. Jusqu'à son départ, le grand-duc Dimitri, était consigné aux arrêts dans son Palais de Pétrograd, avec défense de recevoir du monde et défense d'en sortir. Dans la nuit du 23 décembre/5 janvier, il partit sans que personne, pas même son père, pût l'embrasser et lui dire adieu. Une grande effervescence régnait dans la Famille Impériale et en ville. La Famille décida de présenter une pétition à l'Empereur dans laquelle on le suppliait de ne pas sévir contre le grand-duc Dimitri et de ne pas l'exiler en Perse, vu sa santé délicate.

Ce fut moi qui composai le texte de la supplique. Cet exil semblait à ce moment là le comble de la cruauté et Dieu a voulu que cet exil sauvât la précieuse vie de Dimitri, car ceux qui restèrent en Russie, périrent de la main des monstres bolchevistes en 1918 et 1919. Cette pétition avait été signée par la reine Olga de Grèce, grand'mère de Dimitri, par le grand-duc Paul et tous les membres de la Famille Impériale. L'Empereur après avoir pris connaissance de ce papier, écrivit en marge :« *Personne n'a le droit de tuer et je m'étonne que la Famille s'adresse à moi avec de pareilles demandes.* Signé, *Nicolas* » et il renvoya la pétition au grand-duc Paul. Ce document historique était dans ma demeure de Tzarskoïé-Sélo, quand les bandits s'en emparèrent. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Les fêtes de Noël approchaient. Chez nous, à Tzarskoïé, un immense arbre, surchargé de bonbons, de fruits, de cadeaux se dressait au milieu de la salle de bal. Il y avait quelques jours de relâche pour l'ouvroir, et les tables et les machines à coudre avaient disparu. La grande-duchesse Marie, la fille du grand-duc Paul, de son premier mariage, qui, depuis son divorce d'avec le prince Guillaume de Suède, habitait la Russie et avait son hôpital à Pskow, où elle travaillait avec un zèle admirable, était arrivée le 22 décembre, afin de prendre congé de son frère, qu'elle adore, et aussi pour passer Noël avec nous.

Je vois encore ce bel arbre et les figures joyeuses des enfants, ravis de tant de cadeaux et les visages tristes et les yeux pleins de larmes de la grande-duchesse Marie, de Wladimir, et de mes filles, la comtesse Olga Kreutz, et de Marianne de Derfelden! Le souvenir du grand-duc Dimitri, parti la veille, hantait tous les esprits.

Vers 11 h. 1/2 du soir toute la famille, ma mère, ma sœur, mes nièces, mon fils Alexandre, reprenaient le train pour la ville et en me couchant, je ne me doutais pas de la nouvelle que je recevrais à mon lever. Il était à peine 8 heures du matin, jour de la Noël, quand ma femme de chambre entra avec un billet de ma fille Marianne sur lequel était écrit « urgent ». Elle m'avouait que le jour du départ de Dimitri, elle n'avait pu résister au désir de lui dire adieu une dernière

fois, et qu'à 1 heure de la nuit c'est-à-dire une heure avant son départ, elle avait forcé la consigne et pénétré dans les appartements du jeune grand-duc. Elle resta auprès de lui, le reconduisit jusqu'à la porte de sa maison qu'il quittait pour toujours et rentra chez elle. Vingt-quatre heures après, en rentrant de Tzarskoïé, le 24 décembre, par ordre du ministre de l'Intérieur, Protopopoff, c'était ma fille qui était arrêtée après une perquisition extrêmement brutale dans sa correspondance. Elle m'écrivait par une personne de confiance de ne pas m'inquiéter, qu'elle ne manquait de rien, et qu'elle allait profiter de ces quelques jours de repos forcé pour soigner sa santé. Je mis immédiatement le grand-duc et sa fille au courant et nous décidâmes, la grande-duchesse Marie et moi, d'aller en automobile à Pétrograd, voir Marianne et rester avec elle. Arrivées place du Théâtre, 8, où ma fille demeurait, nous nous heurtâmes à deux sentinelles, qui nous laissèrent passer après avoir inscrit nos noms. Nous trouvâmes chez Marianne tout Pétersbourg! Des dames, qu'elle connaissait à peine venaient lui exprimer leur sympathie. Des officiers en congé, défilaient en lui baisant la main. Personne ne s'expliquait cette mesure sévère à son égard, dont le seul tort avait été d'avoir voulu serrer la main d'un ami partant pour l'exil. Ma fille reçut certainement une soixantaine de personnes venues chez elle, en signe de protestation! Je suis sûre que l'ordre de laisser entrer était donné pour inscrire les noms des personnes qui, par cela même, devenaient suspectes. Deux jours après, sur les instances de mon fils aîné et d'autres personnes, Protopopoff lui rendit sa liberté, ce qui prouve que cette inutile arrestation ne venait pas des Souverains, mais de l'initiative personnelle du ministre. Et dire que des faits aussi insignifiants creusaient le gouffre entre les Souverains et la société... A présent, chacun de nous donnerait ce qui lui reste à vivre, pour que tout cela n'ait pas eu lieu et que l'Empereur et l'Impératrice soient vivants, et régnent pour notre bonheur à tous et pour que le cauchemar rouge qui étreint et étouffe la Russie agonisante ne soit qu'un lointain et mauvais rêve...

Après le départ de Dimitri, les rapports du grand-duc avec l'Empereur et l'Impératrice se tendirent. On ne l'invi-

tait plus à l'heure du thé, et les visites, que le grand-duc faisait, étaient exclusivement réservées aux questions de service. Les Majestés semblaient lui en vouloir d'avoir demandé la grâce de son fils et le grand-duc était froissé de la réponse en marge de la supplique. Ainsi passa le mois de janvier, mais on peut dire que, chaque jour, les choses se gâtaient. Les journaux même, malgré la censure, faisaient pressentir un sourd mécontentement. La propagande révolutionnaire dans les régiments de réserve prenait chaque jour de l'ampleur. L'ambassade d'Angleterre, sur des ordres de Lloyd George, était devenue un foyer de propagande. Les libéraux, Prince Lwoff, Milioukoff, Rodzianko, Maklakoff, Goutchkoff, etc., s'y retrouvaient constamment. C'est à l'Ambassade d'Angleterre qu'il fût décidé d'abandonner les voies légales et de s'engager dans le chemin de la révolution. Il faut dire que, dans tout cela, Sir George Buchanan, ambassadeur d'Angleterre à Pétrograd, assouvissait des rancunes personnelles. L'Empereur ne l'aimait pas et était avec lui de plus en plus froid, surtout depuis que l'ambassadeur d'Angleterre frayait avec ses ennemis personnels. La dernière fois que Sir George demanda une audience, l'Empereur le reçut debout, sans le prier de s'asseoir. Buchanan jura de se venger, et comme il était très lié avec un jeune couple grand-ducal, il eut un instant l'idée de faire une révolution de Palais... Mais les événements dépassèrent ses prévisions et lui et Lady Georgina se détournèrent de leurs amis déchus sans la moindre pudeur. On racontait à Pétersbourg, au début de la révolution que Lloyd George, apprenant, la chute du Tzarisme en Russie, se frotta les mains en disant : « Un des buts de guerre de l'Angleterre est atteint »... Étrange alliée que la Grande-Bretagne et dont on aurait dû se méfier toujours, car dans l'histoire de la Russie, l'animosité de l'Angleterre trace une ligne rouge à travers trois siècles. Dès que la Russie veut atteindre une mer libre, l'Angleterre se dresse devant elle. Dans la mer Baltique, elle lui ferme les ports danois. Dans la mer Noire, elle s'oppose à l'accès des Dardanelles. La Russie cherche à San-Stefano à obtenir un débouché dans la Méditerranée, l'Angleterre s'arrange de façon que le traité de Berlin lui enlève cet espoir, en inventant la Rou-

mélie. Enfin, la Russie tourne ses regards vers l'Extrême-Orient. Elle construit le grand Transibérien, elle crée Wladivostock et Port-Arthur, l'Angleterre, fomente la guerre russo-japonaise si désastreuse pour notre pauvre pays! Et à présent! N'est-ce pas à la Grande-Bretagne avec Lloyd George et Robert Horne, que nous devons la continuation de l'agonie russe? Elle soutient sciemment un gouvernement international anti-russe connu sous le nom de gouvernement des soviets, afin de ne pas permettre à la Russie véritable, la Russie nationale, de renaître et de se relever. Ils donnent comme prétexte, la nécessité de rapports commerciaux et Sir Robert Horne, a dit à ce sujet : « Nous savons que l'or russe, c'est de l'or volé, de l'or taché de sang, mais c'est quand même de l'or, et nous le prenons avec satisfaction. »

Je suis heureuse de rendre justice à M. Paléologue, ambassadeur de France en Russie : il a été loyal et fidèle jusqu'au bout. Sa situation à cette époque était très délicate. Il recevait de Paris des ordres formels de soutenir en tout la politique de son collègue anglais. Et cependant, il se rendait compte que cette politique allait à l'encontre des intérêts français. Je le connais de longue date et des liens d'amitié sincère le liaient au grand-duc et à moi. Il était obligé de louvoyer entre son collègue d'Angleterre, et ses convictions personnelles et essayait, par tous les moyens, d'arranger les choses pour le mieux. Il venait souvent en automobile dîner chez nous à Tzarskoïé, et c'est à un de ces dîners que madame Wirouboff, lui transmit les paroles de l'Empereur : « Dites à l'ambassadeur de France que cette guerre terrible aura besoin d'une victime expiatoire et que cette victime ce sera moi »...

Le 4 février, anniversaire de la mort du grand-duc Wladimir et aussi du grand-duc Serge, assassiné à Moscou en 1905, sous l'inspiration et la direction de Savinkoff (ce Savinkoff tant fêté à Paris par les plus charmantes femmes et les coteries les plus fermées, quelle erreur!) ce 4 février, dis-je, nous allâmes à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, à Pétrograd, assister au service funèbre, à la mémoire des deux grands-ducs. Après la cérémonie, nous déjeunâmes chez la grande-duchesse Wladimir, qui partait quelques jours plus tard

pour le Caucase, d'où elle put s'enfuir pendant la révolution bolcheviste sur un navire italien. Après le déjeuner, la grande-duchesse se mit à l'unisson de tous les mécontents et de tous les gens aigris contre les Souverains. Elle ménageait l'Empereur, mais l'Impératrice avec laquelle ses rapports n'avaient jamais été bons, était pleine de défauts à ses yeux. Elle ne se gênait pas pour le dire. Elle aussi avait signé le recours en grâce du grand-duc Dimitri et considérait le rejet par l'Empereur comme une offense personnelle. De toutes parts, des voies hardies et menaçantes montaient, et maintenant on comprend combien il fut difficile et pénible à nos Souverains de se débattre au milieu de ces hostilités grandissantes basées sur une série de malentendus et de mauvaise volonté de la part de la société russe. Une grande dame russe, la princesse W., se permit d'écrire à l'Impératrice une lettre d'une insolence inouïe. J'ai vu cette lettre, écrite d'une écriture désordonnée et hâtive, sur des feuillets détachées d'un bloc-notes. Elle écrivait entre autres : « *Éloignez-vous de nous, vous êtes pour nous une étrangère* »... Il était tout naturel que l'Impératrice se sentît blessée mortellement, elle qui, durant tout son règne, et surtout durant les deux guerres, n'avait cessé de prodiguer à son peuple ses soins et sa générosité, et qui, après tout, était souveraine en Russie depuis vingt-trois ans.

V

Les séances à la Douma, devenaient de plus en plus houleuses. On ne se gênait plus pour invectiver le Gouvernement, en visant constamment les Souverains à travers les critiques de leurs ministres. Nous vivions absolument retirés dans le calme de Tzarskoïé, la nomination d'Inspecteur de la Garde, donnant au grand-duc la possibilité de vivre où il voulait. Néanmoins, nous étions au courant de l'évolution dangereuse qui s'opérait et la lecture des journaux nous rendait nerveux et inquiets. Le ravitaillement de Pétersbourg se faisait de plus en plus rare. Les « queues » aux boulangeries, par un froid intense, faisaient murmurer le peuple. Tout cela, les révolutionnaires l'avaient soigné et préparé de longue date.

L'Empereur était à la Stavka et nous approchions des journées fatales de la fin de février. Déjà le 23 février, à la séance mouvementée de la Douma, Chingareff et Skobeleff, l'un cadet, l'autre socialiste révolutionnaire, hurlaient et sommaient le Gouvernement de s'en aller, s'il ne pouvait nourrir la population. Le Gouvernement ne bougeait pas, ne se rendait pas à la Douma, et faisait semblant de l'ignorer.

Le 24 février/9 mars, des grèves éclatent et les ouvriers se promènent en masse dans les rues, mais tout est calme et le peuple, bon enfant, semble plaisanter et rire avec les pelotons de cosaques qui parcourent la ville. C'est ce jour-là que le premier drapeau rouge, ce torchon infâme, fit son apparition. Malgré ces indices qu'on nous communiquait par le téléphone, les journaux ne parlaient ni des grèves, ni des désordres qui commençaient. Le 25 février, des cris séditieux de *Doloï pravitelstvo* (à bas le gouvernement) et les premiers coups de fusils se font entendre. Il y a des désordres dans certaines rues, réprimés par les troupes encore fidèles au gouvernement; mais déjà le 26 février/11 mars, dimanche, de véritables batailles ont lieu. Les régiments tiennent bon et le soir on nous téléphone que tout est tranquille et que les patrouilles seules parcourent les rues.

Lundi, le 27/12, l'absence totale des journaux nous fait appréhender le pire. A Tzarskoïé nous ne manquons de rien, mais à Pétersbourg le pain fait défaut. Tout cela je le répète avait été organisé par les révolutionnaires. Mes filles me téléphonent de la ville que la fusillade devient de plus en plus forte et que des régiments commencent à passer aux émeutiers. Vers les deux heures arrive de Pétrograd un certain Ivanoff, un clerc de notaire, jeune homme d'une grande intelligence, brave et ambitieux, mais sans principes. Je le connaissais pour avoir travaillé avec lui dans un Comité de secours à nos prisonniers de guerre, comité dont j'étais la présidente et lui le vice-président. J'aurai à parler de lui plus tard. Il arriva pour nous mettre au courant de l'importance du moment et pour supplier le grand-duc de faire rentrer l'Empereur de Mohileff au plus vite. « Tout n'est pas perdu, dit-il, si l'Empereur voulait monter sur un cheval blanc à la porte de Narva et faire une entrée triomphale en ville, la

situation serait sauvée. Comment pouvez-vous rester là tranquilles? » A ce moment entra le prince Michel Poutiatine, administrateur des Palais de Tzarskoïé. Nous décidâmes d'un commun accord que l'Empereur était certainement au courant de la situation qu'il savait ce qu'il fallait faire, et qu'il était préférable de lui laisser l'initiative de ses actes. Hélas, hélas, étions-nous dans le vrai! Le téléphone retentit de nouveau. Les insurgés venaient de prendre d'assaut l'Arsenal, et à ce moment-là, nous sentîmes que la terre tremblait réellement sous nos pas. Les prisons sont ouvertes et tous les échappés du bagne se mettent à la tête du mouvement. A la fin de la journée du 27/12, la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul est aux mains des révolutionnaires. Peu à peu les régiments passent à nos ennemis et on raconte à Tzarskoïé que le 1er tirailleur cantonné en cette ville est parti afin de se joindre aux rebelles. Le 28 février/13 mars, le Palais de Justice, les Commissariats des quartiers, la maison du Ministre de la Cour, le comte Fréedéricksz sont la proie des flammes! Pendant ce temps le gouvernement ne trouve d'autre solution que de dissoudre la Douma jusqu'après Pâques. Il fait signer ce décret par l'Empereur qui est toujours à son Grand Quartier Général. Un autre décret issu des révolutionnaires annonce que « la Douma Impériale ne se dissoudra pas. Tous les députés restent à leurs places. » Rodzianko, un des émeutiers et un des grands responsables du malheur de la Russie, se décide à prévenir l'Empereur et les chefs d'armée de la gravité de la situation et il exige la nomination d'une personne ayant la confiance du Peuple. La Douma va plus loin dans son audace révolutionnaire. Elle forme un Comité d'ordre public, composé de Rodzianko, Kérensky, Choulguine, Milioukoff, Tchéidzé et d'autres fauteurs de désordres, qui délibèrent avec le Conseil des députés-ouvriers qui s'était formé aussitôt.

Le mardi, 28 février/13 mars, vers dix heures du matin, l'Ambassadeur de France m'appelle au téléphone : *Je suis inquiet pour vous, chère amie*, me dit-il, *ici c'est l'enfer, une canonnade partout? Est-ce tranquille chez vous à Tzarskoïé?* Je lui répondis que le calme le plus parfait régnait chez nous. Je jetais un regard par la fenêtre : Un ciel bleu,

pur, un soleil radieux faisait scintiller la neige de mille feux; pas un bruit du dehors ne venait troubler ce calme de la nature... cela ne dura pas longtemps. Je sortis après déjeuner pour aller à la chère petite église de Znaménia, où, durant toute la guerre, j'allais chaque jour puiser un peu d'espoir et calmer mes angoisses. Je remarquais une agitation inaccoutumée. Des soldats en tenue débraillée, la casquette rejetée en arrière, les mains dans leurs poches, se promenaient par groupes et riaient. Des ouvriers rôdaient avec des mines farouches. Je rentrai bientôt, le cœur serré, ayant hâte de revoir le grand-duc et mes enfants. Je trouvais le grand-duc extrêmement inquiet. Le sort inconnu de l'Empereur qu'il chérissait ne lui donnait pas de repos. Il se promenait de long en large dans son cabinet de travail et tirait nerveusement sa moustache. Il se demandait s'il ne devait pas aller auprès de l'Impératrice qu'il n'avait pas revue depuis le départ de son fils, quand un coup de téléphone du Palais prévint le grand-duc que l'Impératrice le priait d'arriver immédiatement. Il était 4 heures. Le temps de faire avancer l'auto et dans quelques instants il fut chez la souveraine. Elle le reçut mal. Après avoir demandé des détails sur ce qui se passait à Pétrograd, elle lui dit, assez durement, que si la Famille Impériale avait soutenu l'Empereur au lieu de lui donner de mauvais conseils, tout ce qui arrive n'aurait pas lieu. Le grand-duc lui répondit que ni l'Empereur ni elle n'avait le droit de douter de sa fidélité et de son loyalisme, qu'il n'était plus temps de parler de vieilles querelles, qu'il fallait à tout prix que l'Empereur rentrât au plus vite. L'Impératrice lui dit qu'il rentrerait demain matin, le 1/14 mars. Le grand-duc lui promit d'aller à sa rencontre à la gare et il quitta l'Impératrice après s'être assuré que ni elle ni les enfants, qui étaient tous malades, ne couraient aucun risque et qu'ils étaient bien gardés.

Vers les 7 heures du soir, le bruit se répandit qu'une foule d'ouvriers, menaçante et houleuse avait quitté les fabriques de Kolpino et se dirigeait sur Tzarskoïé. Un peu effrayés, nous décidâmes que le grand-duc et moi, nous irions chez la veuve de notre ministre en Perse, madame de Speyer, une amie qui, pendant trois années, avait travaillé à l'ouvroir et

qui, en vue de troubles possibles, m'avait souvent offert l'hospitalité. Wladimir, mes deux fillettes et leur bonne française, Jacqueline, devaient aller chez monsieur et madame Michaïloff qui se mirent en quatre pour les recevoir et leur faire fête. Nous quittâmes la maison vers les 9 heures du soir. Des patrouilles, avec un brassard blanc au bras gauche, parcouraient les rues. Nous ne savions plus si c'étaient des troupes encore fidèles, où de celles qui avaient passé aux insurgés. On arrêta deux fois notre automobile, mais dès qu'on voyait que c'était le grand-duc, on le saluait et on le laissait passer Madame de Speyer, nous céda sa chambre et il n'y eut pas d'attentions ni de prévenances qu'elle ne nous prodiguât pendant que nous fûmes sous son toit. Nous dormîmes à peine, des coups de fusil retentissaient de temps à autre et je me figurais notre palais en flammes et toutes les belles collections pillées et saccagées. Hélas, plus tard, après l'exil de l'empereur à Tobolsk, quand plus rien ne nous retenait à Tzarskoïé, ce sont ces collections, ces richesses qui nous ont perdus, car au lieu de fuir quand il en était temps encore, nous restâmes cloués à ces objets qui nous étaient si chers. Pouvais-je me douter que mon trésor le plus précieux, le plus aimé, la vie du grand-duc et celle de Wladimir seraient sacrifiées! Pouvais-je croire que le peuple russe lèverait des mains sacrilèges sur des innocents?

Le lendemain matin, à 8 heures, l'auto vint chercher le grand-duc afin de le mener au pavillon impérial à la rencontre de l'Empereur qui devait arriver à 8 h. 1/2 du matin. Après quelque temps d'attente, le grand-duc revint chez madame de Speyer extrêmement troublé, l'Empereur n'était pas arrivé! A mi-chemin de Mohileff à Tzarskoïé-Sélo, les révolutionnaires avec M. Boublikoff en tête, avaient arrêté le train impérial et l'avaient dirigé sur Pskow. Et dire que ce Boublikoff, cet autre assassin infâme de l'Empereur, se promène actuellement impunément dans Paris, se mêlant au groupe des émigrés anti-bolchevistes et qu'il ne se trouve personne parmi les Russes pour lui cracher notre mépris à la figure.

Nous retournâmes à la maison vers 11 heures du matin. Moi, tout étonnée de retrouver notre palais en place, les

domestiques en livrées et les collections intactes. Les fillettes restèrent deux jours encore chez les Michaïloff. Elles avaient quitté notre maison en pleurs, elles y rentrèrent ravies de ce qu'elles appelaient leur escapade.

Pendant ce temps, de graves événements avaient lieu à Pétrograd. Le palais de la Tauride, où siégeait la Douma, ne désemplissait pas de monde. Des officiers, des soldats passaient du côté des rebelles et venaient offrir leurs services. C'est ainsi qu'un membre de la famille impériale, le grand-duc X., vint à la tête de son régiment se mettre à la disposition des rebelles et attendit plus d'une heure dans la cour, jusqu'à ce que M. Rodzianko voulût bien le recevoir et lui serrer la main. Rentré chez lui, ce prince fit hisser un drapeau rouge sur le toit de sa maison. Les anciens ministres Sturmer, Gorémikine, Stchéglovitoff, Souckomlinoff, le général Kourloff, le métropolite Pitirime, étaient amenés à la Douma bousculés, malmenés, outragés. On ne pouvait retrouver Protopopoff qui s'était caché mais qui se constitua prisonnier le lendemain. La comtesse Kleinmichel, dont le salon avait été le centre de la société et du corps diplomatiques, fut amenée brutalement à la Douma et sa maison envahie et pillée. Madame Hélène Narischkine, née comtesse Toll, qui habitait l'hôtel Astoria fut traînée sur un fourgon automobile à la Douma, où on les garda toutes les deux pendant vingt-quatre heures.

Vers 4 heures de l'après-midi, toujours ce 1er/14 mars, arrivèrent chez nous le prince Michel Poutiatine, M. Birioukoff, attaché au ministère de la Cour et ce même Ivanoff dont je parle plus haut. Sur la machine à écrire de Wladimir on rédigea un manifeste par lequel l'Empereur octroyait la Constitution. Le grand-duc était d'avis qu'il fallait tout tenter pour sauver le trône, qu'il fallait jeter du lest... Le manifeste rédigé, le prince Poutiatine, courut au Palais et chargea le général Groten, 2e commandant du Palais, de prier l'Impératrice de le signer en l'absence et jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. Il n'y avait plus une minute à perdre. Malgré les supplications de Groten, qui, dit-on se mit à genoux devant elle, l'Impératrice refusa sa signature. Alors le grand-duc Paul signa d'urgence le manifeste et Ivanoff l'emporta

à Pétrograd, où il recueillit les signatures du grand-duc Miche Alexandrovitch et celle du grand-duc Cyrille Wladimirovitch. Ce manifeste fut porté de suite à la Douma et remis à Milioukoff qui le parcourut des yeux, le mit dans son portefeuille et dit : « C'est un document intéressant. » Il doit l'avoir gardé jusqu'à présent, car jamais ce papier si important à ce moment-là ne vit le jour. Le malheur a voulu que ce document tombât entre les mains d'un homme aussi peu scrupuleux que Milioukoff. Un fait que je raconterai plus loin prouvera combien cet homme est dépourvu de toute probité.

En envoyant ce manifeste à la Douma, le grand-duc écrivit à Rodzianko, qu'il avait connu jadis et qui, étant de bonne famille, semblait devoir être plus susceptible de sentiments loyaux. Le grand-duc dans cette lettre, le suppliait de tout tenter pour sauver l'Empereur dont on ne savait rien, sinon que son train avait dû rebrousser chemin de la station de Dno à Pskow. Jamais le chambellan de la Cour, Rodzianko, n'accusa réception de cette lettre. Du reste, toute sa conduite durant la révolution a été détestable. Abandonné de tous, il vit actuellement en Serbie, disant de lui-même « qu'il est un cadavre politique en putréfaction ».

J'écrivis ce jour-là à l'Impératrice pour lui dire qu'en ces temps d'épreuve j'étais de tout cœur avec elle et je demandais des nouvelles de ses enfants tous gravement malades de la rougeole avec une fièvre de 39°. Dans sa réponse au crayon, en russe, elle me remercie de mon dévouement, me donne des nouvelles des enfants et ajoute : « Je ne sais rien de lui » (de l'Empereur). Et elle termine en mettant sa foi et son espoir dans la miséricorde divine.

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

OLÉSSIA LA SORCIÈRE

I

Iarmola, le garde forestier qui me servait de domestique, cuisinier et compagnon de chasse, entra dans la chambre, courbé sous une lourde charge de bois dont il se débarrassa aussitôt en la jetant bruyamment par terre.

— Oh! *panitch*[1], quel vent terrible, dehors! fit-il, soufflant sur ses doigts glacés et s'asseyant devant le poêle. — Il faut chauffer dur ici... Vous permettez, panitch?

— Alors, demain, nous n'irons pas au lièvre, hein? Qu'en dis-tu, Iarmola?

— Non... impossible... écoutez-moi cette tempête... le lièvre doit se cacher... rien ne bouge... pas un mouvement... et quant à demain, toute trace de la bête aura disparu!

Le destin m'avait jeté pour six longs mois dans un village perdu du gouvernement de Volhynsk, aux confins de Poliessié, et la chasse était devenue mon unique occupation, mon seul plaisir. J'avoue que le jour où l'on me proposa d'aller à la campagne, je ne pensais pas m'y ennuyer aussi intolérablement. Je partis même avec joie... « Poliéssié... la solitude... l'intimité de la nature... des mœurs simples... des êtres primitifs », me disais-je en wagon, « un peuple qui m'est complètement inconnu, avec des coutumes étranges, une langue

1. Seigneur, monsieur, en polonais.

originale... et, certainement, une multitude de légendes poétiques, de traditions, de chants. »

Or, à cette époque (autant raconter tout), j'avais réussi à faire passer dans un petit journal une nouvelle, récit de deux assassinats et d'un suicide... je connaissais théoriquement l'utilité pour les écrivains d'observer les mœurs populaires.

Mais... les paysans de l'endroit se distinguaient-ils par un caractère spécialement, obstinément renfermé ou m'y étais-je mal pris? nos rapports restèrent lointains : en me voyant, ils ôtaient leur chapeau, puis, passant près de moi, ils prononçaient sèchement : *gaï boug*, ce qui signifiait sans doute : *pomogaï bog*[1]. Lorsque j'essayai de leur parler, ils me regardaient avec étonnement, refusaient de comprendre les questions les plus simples et voulaient baiser mes mains — coutume ancienne datant du servage polonais.

Je lus très vite les livres que j'avais. Et bien que cela me parût tout d'abord désagréable, je fis — par ennui — une tentative pour me lier avec l'« intelligentsia » du district. Je connus le prêtre, habitant à quinze verstes du village, le *pane*[2] organiste, l'*ouriadnik*[3] et un commis d'une propriété voisine, ancien sous-officier en retraite, mais je ne fus guère plus heureux avec ces nouvelles relations.

Je m'occupai ensuite de guérir les habitants du bourg. J'avais à ma disposition : de l'huile de ricin, de l'acide phénique, de l'acide borique, de l'iode. Malheureusement, il me fut le plus souvent impossible de formuler un diagnostic : je manquais de connaissances, et les symptômes de leurs maladies étaient toujours les mêmes chez mes clients : « j'ai mal au milieu », « je ne peux ni boire ni manger ».

Une vieille vient me voir. Confuse, elle s'essuie le nez avec l'index de la main droite, sort deux œufs de sa poitrine, découvrant ainsi sa chair brunie, et les pose sur la table. Puis elle saisit mes mains et veut à toute force les baiser. Je me dégage, essayant de calmer la vieille : « Voyons, brave femme... laisse... je ne suis pas un pope... ces choses-là ne me conviennent pas... où as-tu mal? »

1. Que Dieu vous aide.
2. Pane — monsieur, en polonais.
3. Celui qui veille à l'ordre dans un village

— Là... au milieu, panitch... ce qui s'appelle le vrai milieu... absolument pas moyen de rien avaler.

— Il y a longtemps que tu souffres?

— Est-ce que je sais, moi? — répondit-elle en jetant sur moi un regard interrogateur. — Et ça me brûle, ca me brûle... je ne puis ni boire, ni manger...

Malgré tous mes efforts, je ne puis obtenir un renseignement plus précis.

— Ne vous inquiétez donc pas, ils guériront eux-mêmes — me dit un jour le commis sous-officier. — Ça durcira... comme sur un chien... Savez-vous que j'emploie toujours le même médicament : l'ammoniaque. Un moujik entre chez moi. « Qu'est-ce que tu veux? — Je suis malade. » Je lui fourre aussitôt sous le nez un flacon d'ammoniaque. « Respire! » Il renifle. « Encore... plus fort! » Il renifle de nouveau. « Eh bien, cela va mieux? — Comme si que ça m'allégeait. — Alors, va... et que le seigneur soit avec toi. »

Ces baisers des paysans me répugnaient profondément. (Il y avait même des moujiks qui se jetaient à mes pieds, luttant presque avec moi pour lécher mes bottes.) Ce n'était pas l'élan d'un cœur reconnaissant, mais une habitude rebutante née de siècles de servitude et d'oppression. Et je demeurais pétrifié en voyant avec quelle gravité impertubable le commis sous-officier, et l'ouriadnik livraient leurs grosses mains rouges aux lèvres des paysans...

Il ne me restait que la chasse. Mais il fit si mauvais temps au mois de janvier qu'il devint impossible de chasser. Le jour, un vent terrible soufflait et durant la nuit, sur la neige couverte d'une sorte de croûte glacée, le lièvre courait sans laisser de trace. Je m'enfermais chez moi, j'écoutais les sifflements de la tempête et m'ennuyais terriblement. C'est pourquoi je me raccrochai à l'unique et innocente distraction qui se présenta : celle d'apprendre à écrire au garde forestier, Iarmola.

Notre travail commença d'une manière assez originale. Écrivant un jour une lettre, je sentis brusquement que quelqu'un se tenait derrière moi. Je me retournai et vis Iarmola qui s'était approché, sans bruit, comme toujours, avec ses bottes de tille.

— Qu'y a-t-il, Iarmola? — demandai-je.

— Je suis émerveillé... comment faites-vous pour écrire?... J'aurais bien voulu... non, non... pas comme vous, — fit-il rapidement tout confus, en remarquant mon sourire. — Simplement mon nom de famille...

— Et pourquoi cela? — dis-je, étonné.

Iarmola était considéré comme le moujik le plus pauvre et le plus paresseux de tout le village de Perebrode; il buvait tout ce qu'il gagnait et ses bœufs étaient les plus mal soignés du pays. Il n'avait vraiment pas besoin, selon moi, d'apprendre à écrire. Sceptique, je l'interrogeai de nouveau.

— Et pourquoi veux-tu savoir écrire ton nom de famille?

— Voilà, panitch, — répondit Iarmola d'une voix très douce. — Nous n'avons personne à Perebrode qui sache écrire. Quand il faut signer un papier quelconque ou lorsqu'il y a affaire dans le district... n'importe quoi... personne ne peut... Le *staroste* ne fait que mettre son cachet... sans savoir ce qui est écrit... Il serait utile pour tous... si quelqu'un savait signer.

Iarmola, ce braconnier consommé, ce vagabond insouciant dont l'opinion n'avait jamais compté pour l'assemblée du village, témoignait un intérêt aussi vif à la cause générale! J'en fus ému et proposai moi-même de lui donner des leçons. Ah, la tâche difficile que de lui apprendre à bien lire et écrire! Iarmola, qui connaissait tous les sentiers de sa forêt, même chacun des arbres, qui s'orientait aussi facilement dans ses bois la nuit que le jour, et distinguait immédiatement par leurs traces les loups, les lièvres et les renards des environs, — ce même Iarmola n'arrivait pas à comprendre pourquoi, par exemple, les lettres *m* et *a* réunies faisaient *ma*. Il méditait ordinairement pendant dix longues minutes ce grave problème, en se donnant beaucoup de peine. Souvent même, il réfléchissait plus longtemps encore et son visage maigre, hâlé, aux yeux creux, disparaissant presque dans une grande barbe noire et de longues moustaches, exprimait une suprême tension intellectuelle.

— Eh bien, Iarmola... dis *ma*... Prononce simplement *ma*, — insistais-je. — Ne regarde pas le papier, regarde-moi... comme cela... Alors... dis *ma*.

Iarmola soupirait profondément, posait la touche[1] sur la table et répondait d'une voix ferme mais triste :

— Non... je ne peux pas.

— Mais pourquoi ne peux-tu pas? C'est si facile. Dis simplement... tout bêtement... *ma*, comme je le dis.

— Non... je ne peux pas, panitch... j'ai oublié...

Toutes les méthodes, les raisonnements les plus divers demeuraient vains devant cette prodigieuse incompréhension. Mais le désir qu'avait Iarmola de s'instruire ne faiblissait pas.

— Je voudrais seulement pouvoir écrire mon nom de famille, — me demandait-il d'un air timide. — Je n'ai besoin de rien d'autre. Mon nom de famille et c'est tout : Iarmola Poproujouk... et ce sera tout.

J'abandonnai définitivement tout espoir de lui apprendre à lire et à écrire intelligemment, mais il nous restait encore à employer la manière mécanique. A mon grand étonnement, ce dernier moyen lui fut plus accessible : à la fin du deuxième mois nous avions presque triomphé du nom de famille. Pour faciliter la tâche, nous décidâmes, d'un commun accord, de ne pas nous occuper du prénom.

Le soir, après avoir allumé les poêles, Iarmola attendait impatiemment mon appel.

— Eh bien, Iarmola, au travail —, disais-je.

Il s'approchait en biais de la table, s'accoudait, passait le porte-plume à travers ses doigts noirs, maladroits et raides, puis me demandait, en levant les sourcils :

— Puis-je écrire?

— Écris.

Iarmola traçait résolument la première lettre *P*. (Nous avions appelé cette lettre : « deux bâtons sur lesquels se pose une solive [2] ».) Puis il jetait sur moi un regard interrogateur.

— Pourquoi ne continues-tu pas? Tu as oublié?

— J'ai oublié... — et Iarmola hochait la tête avec dépit.

— Ah, quel type! allons... dessine une roue...

— Ah oui! Une roue, une roue!... Je sais...

Iarmola s'animait et, après beaucoup d'efforts, faisait un dessin très allongé vers le sommet et ressemblant par ses

1. Instrument pour désigner les lettres.
2. En russe, la lettre P s'écrit П.

contours à la mer Caspienne. Il admirait ensuite son œuvre, penchant la tête à droite, à gauche et clignant les yeux.

— Tu as donc fini?... Continue...

— Attendez un peu, panitch... un instant...

Il restait pensif quelques minutes puis demandait timidement :

— C'est comme la première lettre?

— Très bien. Écris.

C'est ainsi que peu à peu nous arrivâmes à la dernière lettre *k*. (Nous éliminâmes le signe dur[1].) Iarmola écrivait la lettre *k* comme un bâton avec au milieu une partie tortue qui s'ajoute.

— Qu'en pensez-vous, panitch, — disait parfois Iarmola après avoir fini d'écrire *Poproujouk*, et regardant ce nom avec une fierté presque amoureuse, — si je travaillais encore cinq ou six mois, je saurais très bien l'écrire. Qu'en pensez-vous?

II

Iarmola, accroupi devant le poêle, attise le feu, tandis que j'arpente la pièce à grands pas. La maison du propriétaire foncier a douze pièces, j'en occupe une : l'ancienne chambre des divans. Les autres sont fermées à clef; des portraits du XVIIIe siècle, des bronzes merveilleux et des meubles anciens y moisissent, immobiles et solennels.

Le vent siffle puis se déchaîne derrière les murs de la maison, tel un vieux diable nu glacé par le froid. Un rire sauvage, des cris et des plaintes se distinguent dans son rugissement. La tempête a encore augmenté vers le soir; quelqu'un semble jeter du dehors sur les vitres des fenêtres des poignées de neige fine et sèche. La forêt toute proche murmure et gronde, remplie d'incessantes menaces, sourdes et mystérieuses...

Le vent pénètre dans les chambres vides, s'engouffre en hurlant dans les cheminées, et la vieille maison, toute tremblante, pleine de lézardes, à moitié écroulée, se ranime; tous ces bruits étranges que j'écoute avec angoisse semblent la ressusciter... Dans la salle blanche on pousse des soupirs, profonds, intermittents, douloureux... Très loin, des planches

1. Le « signe dur » ou « le signe mou » termine les mots russes.

pourries remuent et grincent, comme sous des pas lourds et étouffés... Et j'ai encore cette sensation très nette... dans la chambre voisine, dans le corridor, quelqu'un serre le bouton de porte prudemment, obstinément; puis, pris soudain d'une rage folle, court à travers la maison et fait claquer sauvagement tous les volets et toutes les portes. Ce même quelqu'un entre ensuite dans la cheminée et gémit tristement, sans discontinuer, élevant sa voix jusqu'à la rendre perçante, ou la baissant jusqu'au mugissement animal. Brusquement, cet hôte redoutable surgit, Dieu sait comment, dans ma chambre, court derrière moi en me glaçant le dos, s'approche de la lampe et fait vaciller sa flamme qui éclaire mal sous l'abat-jour vert.

Une inquiétude étrange et vague s'empare de moi. L'hiver est dur, terrible, j'habite une vieille maison, au milieu d'un village perdu dans les bois, enfoui sous la neige, à des centaines de verstes de toute ville, loin de toute société, privé du rire de la femme, de l'entretien de l'homme... Et je me dis que cette nuit de tempête durera des années, des dizaines d'années, se prolongera jusqu'à ma mort... le vent rugira derrière les fenêtres, la lumière restera aussi terne sous l'abat-jour vert de la lampe, j'arpenterai avec la même angoisse cette pièce et Iarmola, silencieux et concentré, demeurera éternellement accroupi près de son poêle... Iarmola, cet être bizarre, cet étranger toujours si indifférent à l'égard de tout, à l'égard de sa famille qui meurt de faim, du rugissement de la tempête et de mon inquiétude indéfinissable, dévorante.

Le besoin irrésistible me saisit de rompre cet intolérable silence par un semblant de parole humaine et je demande :

— Qu'en penses-tu, Iarmola... d'où nous vient ce vent aujourd'hui?

— Le vent, — répond Iarmola, levant paresseusement la tête. — *Panitch* ne sait donc pas?

— Naturellement non... Comment le saurais-je?

— Vraiment... vous ne le savez pas! — Et Iarmola s'anima brusquement. — Je vais vous dire, — continua-t-il d'un ton plein de mystère. — Je vais vous l'expliquer. Quand une *viedmaka* vient au monde, le magicien s'amuse!...

— Une viedmaka... c'est une sorcière, chez vous.

— Parfaitement... oui, une sorcière!

Je me jetai avidement sur la proie qui s'offrait.

— Qui sait? — me dis-je. — Peut-être vais-je pouvoir faire sortir de lui quelque histoire intéressante... de sorcellerie, de trésors cachés, de vampires.

— Vous avez donc des sorcières, ici, à Poliéssié? — demandai-je.

— Je ne sais pas... peut-être? — fit Iarmola redevenu indifférent et froid, et se penchant à nouveau vers le poêle. Les vieux racontent qu'il y en eut... Mensonge, sans doute...

Je fus déçu. Iarmola était un silencieux obstiné et je perdis tout espoir de le faire parler sur cet intéressant sujet. A mon grand étonnement, il reprit brusquement et avec nonchalance, le regard fixé sur le poêle :

— Nous avions ici une sorcière... il y a cinq ans... Les gars l'ont chassée du village!...

— Où l'ont-ils chassée?

— Où?... Dans la forêt, naturellement... il n'y a pas d'autre endroit... On mit en pièces sa chaumière afin que pas un maudit morceau n'en restât... Quant à elle... elle fut traînée par les cheveux comme une bête...

— Pourquoi l'avoir ainsi maltraitée?

— Elle faisait beaucoup de mal... se brouillait avec tous, versait du poison dans les maisons, liait et tordait le blé... Un jour, elle demanda un zlot (15 kopecks) à l'une de nos jeunes femmes. « Laisse-moi, je n'ai pas de zlot », répond celle-ci. « Attends un peu, tu t'en souviendras... de ne pas m'avoir donné de zlot... » Et croyez-vous, panitch... depuis ce jour-là l'enfant de la femme n'a pas cessé d'être malade... maladie après maladie... et il est mort!... Et c'est pourquoi les gars du bourg ont chassé la sorcière... Ah! si on pouvait lui crever les yeux!...

— Et où se trouve cette sorcière aujourd'hui? — demandai-je, curieux.

— ... La sorcière? — répéta Iarmola, lentement selon son habitude. — Est-ce que je sais, moi?

— Elle n'a donc pas laissé de parent dans le village?

— Aucun... c'était une étrangère... une *katssapka* [1], une

1. Les gens du Midi appellent ainsi avec mépris les paysannes du Nord.

tzigane... J'étais encore un petit gamin lorsqu'elle arriva dans le village avec un enfant, sa fille ou sa petite-fille... On les a chassées toutes deux...

— Et personne ne va la voir... pour la bonne aventure... ou pour prendre quelques herbes?...

— Les *babis* [1] y courent, — répondit Iarmola d'un ton lointain.

— Ah!... Alors, on sait où elle habite.

— Moi, je n'en sais rien... Il y a des gens qui disent... que c'est près de Bissov Kout... vous savez... le marais, près du chemin Irinovski... Elle y a creusé son nid dans ce marais, engeance maudite!

Une sorcière, vraie, vivante... une sorcière de Poliéssié habite à dix verstes de ma maison!... Cette pensée m'émut vivement, m'agita.

— Écoute, Iarmola, — dis-je au garde forestier, — et comment pourrais-je la connaître, cette sorcière?

— Tphou! — cracha Iarmola, indigné. — Le beau trésor que vous désirez!...

— Trésor ou non, j'irai la voir... Dès que les journées seront plus chaudes, j'irai... Et tu m'accompagneras, naturellement...

Ces dernières paroles firent bondir Iarmola.

— ... Moi? — s'écria-t-il avec colère. — Pour rien au monde... advienne que pourra... mais je n'irai pas!

— En voilà des bêtises... tu viendras!

— Je n'irai point, panitch... pour rien au monde... Que moi! cria-t-il, soulevé de nouveau par la fureur... que j'aille, moi, jusqu'à la cabane de cette maudite... Dieu m'en garde! Et je ne vous le conseille pas, panitch.

— Comme tu veux... mais j'irai... Je serai curieux de la connaître!

— Il n'y a rien de curieux là-dedans, — grommela Iarmola, fermant le poêle bruyamment...

Une heure plus tard, après qu'il eut desservi le samovar et pris du thé dans le sombre vestibule, je lui demandai, au moment même où il s'apprêtait à partir chez lui :

— Quel est le nom de la sorcière?

1. Femmes, avec une nuance de dédain.

— Manouïlikha, — répondit Iarmola d'un air sombre.

Le garde forestier ne manifestait jamais ses sentiments, mais je le savais très attaché à moi. Il m'aimait à cause de notre passion commune pour la chasse, et parce que j'étais simple avec lui, que je venais souvent en aide à sa famille et surtout parce que, seul au monde, je ne lui reprochais point son ivrognerie. Iarmola ne supportait ces reproches de personne. Ma résolution de connaître la sorcière le rendit d'une humeur exécrable : il ne cessa de renifler bruyamment toute la soirée, et en sortant, il envoya de toutes ses forces un coup de pied à son chien Riabtchik. Riabtchik se sauva en hurlant, puis, aussitôt, courut derrière Iarmola en gémissant.

III

Trois jours après, le temps se mit au beau. Un matin, très tôt, Iarmola entra dans ma chambre :

— Il faut nettoyer les fusils, — dit-il nonchalamment.

— Pourquoi? — demandai-je, m'étirant sous les couvertures.

— Beaucoup de lièvres cette nuit... on n'en compte plus les traces... Peut-être que nous?...

Je remarquai que Iarmola brûlait d'impatience d'aller chasser dans la forêt et qu'il dissimulait ce désir ardent sous une apparente indifférence. Dans le vestibule, le fusil était, en effet, tout prêt : il n'avait jamais manqué une bécasse, et cependant, près du canon, on voyait quelques pièces d'étain, là où la rouille et les gaz de la poudre avaient rongé le fer.

A peine entrés dans la forêt, nous découvrîmes les traces du lièvre : deux pattes au même niveau, puis une patte derrière l'autre. Le lièvre sorti sur la route, après avoir couru deux cents sajènes environ, s'était jeté, d'un bond prodigieux, dans un petit bois de pins.

— Maintenant, nous allons le tourner, — dit Iarmola. Avant le poteau suivant, nous l'aurons... Vous, panitch, allez...

Il réfléchit un moment à quelques indices connus de lui seul pour m'indiquer le chemin que je devais suivre.

— Allez jusqu'à la vieille auberge... Moi, je tournerai la bête en partant de Zamline. Dès que le chien l'aura chassée, je vous appellerai par un cri...

Il disparut aussitôt, comme s'il avait plongé dans l'épais buisson qui se trouvait devant nous. Je prêtai l'oreille... Pas un bruit ne trahit son pas de braconnier, pas une branche ne craqua sous ses bottes de tille.

J'allai lentement jusqu'à la vieille auberge, chaumière effondrée, et restai sur la lisière d'un petit bois planté d'arbres aux feuilles aciculaires, sous un grand pin au tronc droit et nu. Le calme était profond, le silence d'une forêt, un jour d'hiver, sans vent. D'épaisses couches de neige faisaient ployer les branches donnant aux arbres un air enchanteur de fête. Par moment, un rameau tombait et j'entendais nettement, dans sa chute, le petit bruit sec avec lequel il heurtait les autres branches au passage. A l'ombre, la neige prenait des nuances roses et bleutées. Un doux ravissement s'empara de moi devant ce silence glacial et solennel... Je croyais sentir le temps qui s'écoulait lentement et sans bruit devant moi...

Brusquement, dans l'épaisseur même de la forêt, au loin, l'aboiement de Riabtchik se fit entendre — ce cri caractéristique du chien qui court après un animal : fin, nerveux, prolongé, devenant très aigu par moments. Puis, aussitôt après, ce fut la voix de Iarmola, qui criait avec acharnement : *Ou-bü, ou-bü* [1]. La première syllabe était prononcée d'une voix de fausset, le seconde d'une voix de basse saccadée. (Ce cri de chasse de Poliéssié venait du verbe *oubivat* [2]; je ne l'appris que bien plus tard.)

La direction de l'aboiement me fit penser que le chien courait à ma gauche, je m'élançai donc à travers la clairière pour ne pas manquer l'animal. Mais je n'avais pas encore fait vingt pas qu'un grand lièvre gris sortit du bois, puis, baissant ses longues oreilles, traversa lentement, par petits bonds, la route et disparut dans le fourré. Riabtchik apparut presque immédiatement, le suivant à toute vitesse. En me

1. Tue. — 2. Tuer.

voyant, il agita faiblement sa queue, mordit hâtivement et plusieurs fois la neige et se remit à la poursuite du lièvre.

Sans un bruit, Iarmola se montra brusquement, lui aussi.

— Eh bien, panitch... pourquoi ne l'avez-vous pas abattu? cria-t-il en faisant claquer sa langue avec un air de reproche.

— ... Mais il était loin... plus de deux cents pas...

Je paraissais si confus que Iarmola se radoucit.

— Ça ne fait rien... il ne nous échappera pas... Allez au Irinovski... le lièvre y sera dans un instant.

Je me dirigeai vers le chemin Irinovski et entendis, en effet, deux minutes après, le chien qui chassait la bête tout près de moi. Mon instinct de chasseur prit le dessus; je courus, tenant mon fusil dans la main, à travers l'épais buisson, cassant les branches des arbres et indifférent au mal qu'elles me faisaient en me cinglant le visage. Ma course dura longtemps, je me sentis bientôt essoufflé, lorsque soudain le chien cessa d'aboyer. J'avançai plus doucement. Et il me sembla que si je continuais à marcher droit devant moi, je rencontrerais sûrement Iarmola sur la route Irinovski. Mais je compris bientôt que je m'étais égaré dans ma course. J'appelai plusieurs fois Iarmola; il ne me répondit pas.

Machinalement, je poursuivis mon chemin. La forêt s'éclaircissait peu à peu, le terrain se faisait plus mou, plus inégal. Les traces de mes pas sur la neige s'effaçaient vite et disparaissaient sous l'eau. Plus d'une fois je m'enlisai jusqu'au genou; je dus sauter par dessus des monceaux de terre afin d'éviter de fortes couches de mousse où les jambes enfonçaient comme dans un tapis moelleux.

Je sortis du buisson et vis devant moi un large étang circulaire, tout couvert de neige. Des saillies du sol émergeaient par endroits de la vaste nappe blanche. Sur la rive opposée de l'étang, on apercevait, à travers les arbres, le mur d'une chaumière. « C'est ici qu'habite sans doute le garde forestier d'Irinovski, — me dis-je. — Je vais aller lui demander ma route. »

Mais il n'était pas facile d'arriver jusqu'à la cabane. Je m'embourbai dans la fondrière, mes bottes prenaient l'eau et clapotaient avec bruit à chaque pas; il me devenait impossible de les porter.

Je traversai enfin l'étang, montai sur une petite éminence et pus voir toute la chaumière. Elle ne touchait pas le sol, mais était construite sur pilotis, sans doute à cause des crues qui, au printemps, noyaient presque toute la forêt d'Irinovski. Mais, avec le temps, tout un côté de la cabane s'était affaissé, ce qui donnait à l'isba un air boiteux et triste. Des carreaux manquaient aux fenêtres; des chiffons sales les remplaçaient, ressortant déformés au dehors.

Je levai le loquet et ouvris la porte. Il faisait sombre dans l'*isbouchka*, de petits cercles violets dansaient devant mes yeux, car j'étais encore ébloui par la neige, et je ne distinguai rien en entrant.

— Eh! braves gens, y a-t-il quelqu'un à la maison? — demandai-je d'une voix forte.

J'entendis un bruit près du fourneau. Je fis quelques pas et vis une vieille assise par terre. Un tas de plumes de poules se trouvait près d'elle. La vieille en prenait une, puis une autre, enlevait les filets, mettait le duvet dans un panier et jetait le reste.

— Mais c'est... la sorcière d'Irinovski... Manouïlikha, — pensai-je aussitôt en fixant plus attentivement la *babouchka*[1]. Et, en effet, je reconnus tous les traits de la *baba-ïagha*[2], tels que la légende populaire les a immortalisés : joues maigres, très creuses, menton aigu et tremblant qui touche presque un nez long et crochu; une bouche édentée ne cessant de remuer comme si elle mâchait et remâchait quelque chose; des yeux ternes, et sortant des orbites bleus, sans doute, autrefois et devenus froids et ronds, des yeux d'oiseau de proie, avec de petites paupières rouges.

— Bonjour, vieille, — dis-je le plus aimablement possible. Ne serait-ce pas toi qui t'appelles Manouïlikha?

Un bruit rauque, une sorte de gargouillement se fit entendre dans la poitrine de la sorcière, puis des sons étranges sortirent de sa bouche, semblables au croassement étouffé d'un vieux corbeau ou à une voix de fausset qui se déchirerait :

— Les braves gens m'appelaient Manouïlikha... dans le temps... peut-être? Aujourd'hui on me glorifie du nom de

1. Grand'mère.
2. Nom que les croyances populaires ont donné aux sorcières.

canard... Qu'est-ce que tu veux? — demanda-t-elle avec hostilité et sans abandonner son occupation monotone.

— Eh! babouchka... je me suis égaré... Aurais-tu un peu de lait par hasard?

— Pas de lait! — répondit la vieille d'un ton brutal et sec. — Vous êtes beaucoup à errer dans les bois... On ne peut nourrir ni désaltérer tout le monde...

— Tu n'es pas très tendre pour tes hôtes, babouchka.

— C'est vrai, *batiouchka*... je ne suis pas tendre du tout... Ici, on ne prépare aucune victuaille pour vous... Tu arrives fatigué... reste assis, personne ne te met dehors... Tu connais le dicton : « Vous pouvez venir vous reposer sur notre talus, entendre la musique de nos fêtes, mais pour ce qui est d'aller dîner chez vous, laissez-nous réfléchir... » Voilà!

Ce parler de la vieille trahissait son origine. Ici, à Poliéssié, on ne pouvait ni aimer ni comprendre cette langue brève, pimentée de traits d'esprit, de saillies dont les Russes du Nord, beaux parleurs, sont prodigues. La sorcière continuait machinalement son travail, tout en marmottant des paroles de plus en plus basses et inintelligibles. Je ne distinguais que des phrases sans suite : « Voilà comme elle est la babouchka Manouïlikha... Qui est-il? impossible de le savoir!... Le nombre de mes années est grand... une vraie pie, du vif-argent dans les veines, elle se trémousse, s'agite. »

J'écoutais en silence, et la pensée soudaine que je me trouvais en présence d'une folle fit naître en moi un sentiment d'épouvante et d'horreur. Cependant j'avais eu le temps d'examiner l'intérieur de l'isba : une large cheminée toute dévernie en remplissait la plus grande partie; pas d'image, point d'icone. On ne voyait sur les murs aucun chasseur aux moustaches vertes suivi de chiens violets, aucun portrait de général inconnu. C'étaient des poignées d'herbes sèches qui pendaient, des paquets de racines écrasées et des ustensiles de cuisine. Je ne vis ni chat noir ni hibou; mais deux grands étourneaux tachetés me regardaient de la cheminée avec étonnement et méfiance.

— Babouchka... pourrai-je au moins boire de l'eau chez vous? — demandai-je en haussant la voix.

— Là-bas... dans la cuve, — indiqua la vieille.

L'eau avait un goût de rouille. Après avoir remercié la sorcière (sans qu'elle fît la moindre attention à mes paroles), je lui demandai comment gagner le chemin Irinovski.

Elle leva brusquement la tête, me fixa froidement de ses yeux d'oiseau de proie et répondit précipitamment :

— Va, va... suis ta route, mon brave... Tu n'as rien à voir ici... Cette isba n'est point faite pour des hôtes... Va-t'en, batiouchka, va-t'en...

Il ne me restait, en effet, qu'à partir. Mais il me vint à l'idée de tenter une dernière fois d'amadouer cette terrible sorcière. Je sortis de ma poche une pièce de vingt-cinq kopecks en argent, toute neuve et la tendis à Manouïlikha. Je ne me trompai pas : la vieille s'agita à la vue de l'argent, ses yeux s'ouvrirent davantage et elle voulut prendre la pièce dans ses doigts crochus et tremblants.

— Ah, non, *babka* Manouïlikha... je ne la donnerai pas pour rien, — dis-je en manière de taquinerie, cachant la pièce. — Allons... fais-moi les cartes...

Le vieux visage, terre cuite, tout ridé de la sorcière se tordit en une grimace. Elle semblait hésiter en regardant mon poing fermé où se trouvait l'argent, mais la cupidité triompha.

— Eh bien, soit... allons-y, — murmura-t-elle en se levant avec peine. — Je ne dis plus la bonne aventure à personne, maintenant... mon petit ami... Je ne sais plus... Je suis devenue vieille, mes yeux ne voient plus... Enfin... pour toi...

Elle s'approcha de la table, toute courbée, s'appuyant contre le mur et tremblant à chaque pas, prit des cartes noircies et gonflées par le temps, les mêla, puis me dit :

— A toi... coupe-les, mais avec la main gauche... côté du cœur...

Après avoir craché sur ses doigts, elle se mit à étaler le jeu cabalistique. Les cartes tombaient avec un bruit mou, comme si elles avaient été mélangées à de la pâte et prenaient une forme d'étoile à huit pointes. Lorsque la dernière eut recouvert le roi, Manouïlikha me tendit la main.

— Paye-moi bien, mon bon *barine*... Tu seras heureux... et riche... fit-elle d'une voix chantonnante de tzigane qui mendie.

Je lui donnai la pièce d'argent. La vieille, d'un geste rapide, rappelant celui du singe, la cacha derrière l'oreille.

— Une chose de grand intérêt te vient d'une voie lointaine, — commença-t-elle en parlant très vite. — Rencontre avec la dame de carreau et entretien agréable dans une maison riche... Bientôt tu recevras une nouvelle inattendue du roi de trèfle... Quelques ennuis, puis de nouveau une petite somme d'argent... Tu seras en nombreuse compagnie... ivre... pas trop, certes, mais vraiment tu auras bu... Tu vivras longtemps... Si tu ne meurs pas à soixante-sept ans, alors...

Brusquement, elle se tut, leva la tête, parut prêter l'oreille. J'écoutai aussi... Une voix de femme, fraîche, sonore et forte, chantait en se rapprochant de l'isba. Je reconnus les paroles de la jolie chanson petite-russienne

Ah, qu'est-ce donc? Seraient-ce les fleurs ou non
Qui cassent les branches de l'aubier?
Ah! serait-ce le sommeil ou non
Qui alourdit ma tête?

— Allons, va-t'en, va-t'en vite, ma petite âme, — dit la vieille, l'air agité, inquiet, et en me repoussant de la table. — Tu n'as aucun besoin de flâner dans les bicoques du pays... Va... où tu voulais aller...

Elle me saisit même par la manche de ma veste et me tira vers la porte. Son visage exprimait une angoisse tout animale.

La voix qui chantait se tut brusquement tout près de l'isba; le loquet claqua avec bruit et une jeune fille de haute taille se montra, riant dans la lumière de la porte grande ouverte. Elle tenait avec précaution dans ses mains son tablier légèrement relevé et d'où sortaient trois petites têtes d'oiseaux à la gorge rouge et aux yeux noirs brillants.

— Regarde, babouchka, ces pinsons... ils ne veulent toujours pas me quitter... — s'écria-t-elle, avec un rire sonore, — vois... comme ils sont drôles... Ils ont bien faim... et, comme un fait exprès, je n'avais pas un morceau de pain...

Mais en m'apercevant, elle se tut, toute rougissante, fronça ses sourcils noirs très fins et jeta un regard interrogateur vers la vieille.

— Ce barine est entré... il cherche son chemin, — expliqua la sorcière. — Alors, batiouchka, — dit-elle d'un air résolu en s'adressant à moi, — inutile de te rafraîchir davantage... Tu as pris un peu d'eau... tu as bavardé... il est temps de quitter les lieux... Qu'avons-nous de commun avec toi?

— ... Écoute, belle jeune fille, veux-tu me montrer comment gagner le chemin Irinovski... tu me rendras service, — demandai-je à la nouvelle venue. — Sinon, je mettrai des siècles à sortir de votre marais...

Le ton doux et suppliant que je donnai à ma voix dut influencer la jeune fille, car elle mit prudemment les pinsons près des étourneaux, jeta sa mante sur la table et sortit silencieusement de la chaumière.

Je la suivis.

— Ce sont de petits oiseaux apprivoisés? — lui demandai-je après l'avoir rattrapée.

— Apprivoisés, — répondit-elle sèchement, et sans même me regarder. — Voici... fit-elle s'arrêtant devant la haie... vous voyez le sentier, là... là... entre les pins... Vous le voyez?

— Oui.

— Suivez-le tout droit... Lorsque vous serez au grand chêne, vous tournerez à gauche... Puis toujours tout droit, tout droit à travers la forêt... Et vous serez au chemin Irinovski.

Au moment où, tendant son bras droit, elle m'indiquait ainsi le chemin, je ne pus m'empêcher de la considérer avec admiration. Elle ne ressemblait en rien aux « vierges » de Poliéssié qui, toutes, avaient la même expression épouvantée sous un voile très laid qui leur cachait le front, le menton et la bouche. Ma jeune inconnue, une grande brune d'environ vingt, vingt-cinq ans, se tenait légère et svelte. Une blouse blanche, très ample, recouvrait avec grâce sa jeune et forte poitrine. Impossible d'oublier la beauté particulière de son visage, et difficile aussi de la décrire, de s'habituer à elle. Son charme était dans ces grands yeux noirs brillants auxquels de fins sourcils, brusquement interrompus au milieu, donnaient une nuance presque insaisissable d'autorité, de ruse et de naïveté, dans le teint rose et bruni de la peau,

dans le dessin volontaire de la bouche et dans la lèvre inférieure qui, plus pleine, avançait légèrement d'un petit air résolu et capricieux.

— Vous n'avez donc pas peur de vivre ainsi dans cette solitude? — demandai-je, m'arrêtant aussi près de la haie.

Elle haussa les épaules avec indifférence.

— Pourquoi aurions-nous peur? Les loups n'entrent pas ici.

— Il n'y a pas que les loups... Les grandes tempêtes de neige sont dangereuses... les incendies... et bien des choses encore... Vous êtes seules ici, personne n'aura le temps de vous venir en aide...

— Et Dieu soit loué! — s'écria-t-elle avec un geste de dédain... — Si on nous laissait toutes deux tranquilles... cela vaudrait bien mieux... tandis que...

— Tandis que?....

— Qui apprend trop, vieillit vite, — dit-elle d'un ton tranchant. — Mais vous, qui êtes-vous? — interrogea-t-elle inquiète.

Je devinai que la vieille et sa fille craignaient des ennuis de la part des « autorités », aussi me hâtai-je de tranquilliser la jeune fille.

— Oh! Ne t'inquiète pas... je ne suis pas un ouriadnik, ni un scribe, ni un percepteur... bref pas un fonctionnaire, représentant de l'autorité...

— Vraiment... Vous dites la vérité?

— Je te donne ma parole d'honneur... je suis un homme comme un autre... venu simplement dans ce pays pour me reposer quelques mois... puis je repartirai... Et si tu le désires, je ne dirai à personne que je vous ai vues ici... Me crois-tu?

Le visage de la jeune fille s'éclaira.

— Évidemment... si vous ne mentez pas... vous me dites la vérité... Et racontez-moi... avez-vous entendu parler de nous... ou est-ce le hasard qui vous amène?...

— Je ne sais vraiment pas comment te répondre... Certes, j'ai entendu parler de vous... et j'ai même voulu venir vous voir un jour ou l'autre... mais aujourd'hui, c'est tout à fait le hasard... je me suis égaré... Et maintenant, dis-moi pour-

quoi vous avez peur des hommes? Que vous font-ils de mal?

Elle me jeta un regard méfiant et scrutateur. Mais ma conscience était pure et je soutins ce regard sans sourciller. Alors elle me parla avec une agitation grandissante.

— Nous avons beaucoup à souffrir à cause d'eux... Les gens du peuple... ce ne serait encore rien... mais les autorités!... L'ouriadnik vient... il nous vole... le *stanovoï* arrive... il nous vole... Et encore avant de nous voler, il insulte la babouchka... « espèce de vieille sorcière, démon, tu es faite pour le bagne »... Ah! Pourquoi en parler?

— Et toi? on ne te touche pas? — Je posai presque machinalement cette question imprudente.

Elle leva, puis baissa la tête d'un air hautain et sûre d'elle-même, tandis qu'une expression presque méchante de triomphe brillait dans ses yeux.

— Personne ne me touche... Un jour, un arpenteur voulut s'aviser de... Le monsieur désirait quelques caresses... Il n'a pas encore oublié, sans doute, la caresse que je lui fis...

Il y avait tant d'indépendance grossière dans ces paroles, pleines de moquerie et d'orgueil que je pensais : « Ce n'est pas en vain que tu as grandi dans les bois de Poliéssié... il serait vraiment dangereux de plaisanter avec toi. »

— Est-ce que nous allons importuner les autres? — continua-t-elle, devenant de plus en plus confiante. — Nous n'avons besoin de personne... Je vais juste une fois par an acheter du savon et du sel... et du thé pour babouchka... car elle aime le thé... Sans cela, je ne verrais personne.

— Allons... je vois que vous n'avez guère pitié des hommes. Et moi... pourrai-je venir vous rendre une courte visite de temps à autre?...

Elle éclata de rire et son beau visage se transforma d'une manière aussi inattendue qu'étrange. Toute trace de dureté, de défiance disparut, l'expression de la jeune fille se fit claire, timide, presque enfantine.

— Mais que feriez-vous chez nous? Nous sommes tristes, babouchka et moi... Et après tout... Venez, si vous voulez... si vous êtes un brave cœur. Seulement voilà... quand vous reviendrez chez nous, ne prenez pas votre fusil...

— Tu en as peur?

— Pourquoi en aurais-je peur? Je ne crains rien, — répondit-elle avec cet air si confiant en sa force que je lui connaissais déjà. — Mais j'ai horreur de ces armes... Pourquoi tuer les oiseaux et les lièvres? Ils ne font de mal à personne et ils ont le même besoin de vivre que vous et moi... Je les aime : ils sont petits, sans défense... Allons, assez bavarder... au revoir, dit-elle avec hâte, — je ne sais comment vous appeler... — J'ai peur que babouchka me reproche d'être restée si longtemps...

Rapide et légère, elle courut vers l'isba, baissant la tête et retenant ses cheveux soulevés par le vent.

— Attends, attends, — criai-je. — Quel est ton nom? Faisons connaissance comme il faut.

Elle s'arrêta un instant et se tourna vers moi.

— Je m'appelle Aliéna... Mais pour ce pays... Oléssia.

Je mis l'arme à l'épaule et suivis la direction qui m'avait été indiquée. Monté sur une éminence d'où partait un sentier très étroit et à peine visible, je me retournai. La jupe rouge d'Oléssia légèrement balancée par la brise se voyait encore sur le seuil de la chaumière, se détachant en une tache vive sur la neige d'une blancheur aveuglante.

Iarmola rentra une heure après moi. Suivant son habitude d'éviter toute conversation inutile, il ne me demanda pas comment et où je m'étais égaré. Il se contenta de m'interroger d'un air très lointain :

— Là... j'ai mis le lièvre dans la cuisine... le mangerons-nous ou... désirez-vous l'envoyer à quelqu'un?

— Et mais tu ne sais pas, Iarmola, où j'ai été aujourd'hui? — dis-je au garde forestier, certain par avance de son étonnement.

— Pourquoi ne le saurais-je pas? — grommela-t-il d'un ton grossier... C'est connu... chez les sorcières!...

— Comment l'as-tu appris?

— Et pourquoi ne l'aurais-je pas appris?... Vous ne répondiez plus à mon appel... alors je suis revenu vers vous... Eh, panitch, — ajouta-t-il d'un air où le dépit se mêlait au reproche. — Ce n'est pas à vous à vous occuper de ces affaires-là... quel péché!

IV

Le printemps arriva cette année-là précoce, bienveillant et brusque, comme toujours à Poliéssié. De petits ruisseaux d'une couleur sale, d'autres plus clairs, argentés, roulèrent avec bruit dans les rues des villages, écumant avec colère sur les cailloux et les pierres et charriant copeaux et plumes d'oie. Le ciel d'azur se refléta dans de grandes mares d'eau, avec de blancs nuages circulaires qui semblaient tournoyer dans l'onde; de grosses gouttes tombaient bruyamment des toits sur la terre. Les moineaux qui avaient envahi les saules des routes pépiaient pleins d'ardeur et de force, on n'entendait plus que leurs cris. Partout la vie renaissait avec exubérance et allégresse.

La neige avait complètement disparu, sauf quelques restes boueux dans les creux du sol et les coins les plus ombragés de la forêt. La terre apparut nue, humide et, respirant le repos de l'hiver, pleine de sèves fraîches, ayant soif d'enfantements nouveaux. Une brume légère s'élevait sur les vastes champs noirs remplissant l'air de toutes les odeurs qui suivent le dégel, ces fortes senteurs printanières qui pénètrent et enivrent et restent si particulières même dans les villes. Il me semblait qu'avec ces aromes une tristesse était versée dans mon âme, cette tristesse du printemps, douce et tendre, grosse d'attentes inquiètes et de vagues pressentiments, tristesse qui enchante, fait paraître belles toutes les femmes et se nuance d'un sentiment indéfini de regret des printemps passés.

Les nuits devinrent plus chaudes; on sentait l'œuvre créatrice de la nature, invisible et rapide, dans les ténèbres humides...

Durant ces premières heures printanières, l'image d'Oléssia ne cessait de me hanter. Lorsque je restais seul, j'aimais m'étendre, fermer les yeux afin de mieux me concentrer — et évoquer sans cesse son visage moqueur ou sévère, illuminé d'un tendre sourire. J'aimais me rappeler son corps jeune, qui avait poussé dans la liberté des vieux bois aussi puissamment et harmonieusement que les sapins de la forêt et sa

voix fraîche pleine de brusques intonations veloutées. — ... Dans tous ses mouvements, dans ses paroles, me disais-je, « il y a quelque chose de noble, — (dans la plus belle acception de ce terme, si vulgaire aujourd'hui) qui respire la grâce et la mesure innée »... Ce qui m'attirait aussi vers Oléssia était l'auréole du mystère qui l'entourait, la réputation de la sorcière, faite de crainte superstitieuse, et sa vie dans l'épaisseur de la forêt, près de l'étang, enfin cette foi orgueilleuse en sa puissance qui avait percé dans certaines de ses paroles...

Et c'est pourquoi je retournai à l'isbouchka sur pilotis dès que les routes furent un peu plus sèches. J'eus le soin de prendre une demi-livre de thé et une bonne quantité de sucre en vue d'adoucir, en cas de besoin, la vieille sorcière ronchonneuse.

Je trouvai les deux femmes chez elles. La vieille s'agitait auprès de la cheminée où pétillait un grand feu; Oléssia filait du lin, assise sur un banc très haut : lorsque j'entrai, après avoir frappé, elle se retourna, le fil se cassa dans ses mains et le fuseau roula par terre.

La vieille, levant la main pour protéger sa figure contre la chaleur de la cheminée, me fixa longuement et avec colère, en fronçant les sourcils.

— Bonjour, *baboussia* [1], — dis-je d'une voix haute et ferme... — Tu ne me reconnais donc pas? Rappelle-toi... je suis venu il y a un mois... je m'étais égaré?... Tu m'as tiré les cartes...

— Je ne me souviens de rien, batiouchka, — grommela la sorcière, hochant la tête d'un air mécontent, — je ne me rappelle rien... Et qu'as-tu donc oublié ici?... je ne comprends pas... Nous ne sommes pas une société pour toi... Nous sommes des êtres simples, quelconques... Tu n'as rien à faire ici... La forêt est grande... il y a assez de place pour ne pas se rencontrer... voilà!

Déconcerté par cet accueil si peu aimable, je demeurai confus, dans la situation stupide d'un homme qui ne sait que faire : tourner la grossièreté en plaisanterie, ou se fâcher soi-même, ou encore s'en aller sans dire un mot. Machina-

1. Diminutif de *babouchka*, grand'mère.

lement, je jetai vers Oléssia un regard trahissant ma complète impuissance. Elle eut un léger sourire dans lequel je distinguai une nuance de douce moquerie, se leva et, s'avançant vers la vieille, dit d'un ton conciliant :

— Ne crains rien, *babka*, ce n'est pas un homme méchant, il ne nous fera pas de mal... Asseyez-vous donc, je vous en prie, — continua-t-elle en m'indiquant un banc, dans un coin de l'antichambre et sans faire attention aux grognements de la vieille.

Encouragé par son attitude, je pensai enfin à recourir au moyen décisif.

— Comme tu es colère, aujourd'hui, baboussia... Des amis n'ont pas encore franchi le seuil de ton isba que tu te fâches... Et moi qui t'apporte des friandises, ajoutai-je en montrant mes paquets.

La vieille regarda rapidement ce que j'apportais, mais se détourna aussitôt. — Je n'ai pas besoin de tes sucreries, marmotta-t-elle furieuse, en remuant le charbon avec un attisoir... Et nous connaissons ces amis... Ils commencent par jouer aux sires aimables, puis... Qu'est-ce que tu as dans ce sac? — demanda-t-elle en se tournant brusquement vers moi.

Je lui donnai aussitôt le thé et le sucre. Le résultat fut immédiat, et bien que la vieille ne cessât point de marmotter, ce n'était plus avec cet air désagréable du début.

Oléssia reprit son fuseau; je m'assis près d'elle sur un petit banc très bas et branlant. La jeune fille tordait vite dans sa main gauche la filasse blanche et douce comme de la soie, tandis que le fuseau tournait dans sa main droite avec un léger bourdonnement : elle le laissait tomber presque jusqu'à terre, puis le saisissait adroitement et l'obligeait à tourner de nouveau, grâce à un mouvement rapide de ses doigts. Cet ouvrage qui paraît si simple à première vue et qui, en réalité, exige une grande adresse et une très longue habitude, avançait vite dans les mains d'Oléssia. Je regardai machinalement ces mains : elles avaient bruni et épaissi dans le travail, cependant elles étaient petites et de si jolie forme que bien des jeunes filles du monde les auraient enviées.

— Vous ne m'aviez pas dit l'autre jour que babka vous avait tiré les cartes, — dit Oléssia. Mais voyant le regard

inquiet que je jetai derrière moi, elle ajouta : — Ça ne fait rien, *nitchevo*, elle est un peu dure d'oreille et n'entendra rien... Elle ne distingue bien que ma voix.

— En effet... elle m'a prédit des choses... Pourquoi?

— Mais... comme ça... Je ne fais que demander... Vous y croyez donc? — interrogea-t-elle en jetant sur moi un regard furtif.

— A quoi?... A ce que ta babka m'a raconté... ou, en général, aux cartes?

— Non... en général...

— Comment dire?... La vérité est que je n'y crois guère... Et, cependant, qui sait?... On raconte certains cas... il en est même parlé dans des livres de science... Mais j'avoue ne rien croire à ce que ta babka m'a dit... N'importe quelle *baba* de village débiterait ces sornettes...

Oléssia sourit.

— Vous avez raison... baboussia ne sait plus lire dans l'avenir... Elle a vieilli, elle a peur... Que vous ont dit les cartes?

— Rien d'intéressant... J'ai même oublié... Comme toujours... une certaine voie lointaine... un trèfle heureux... Je ne me rappelle plus...

— Oui... elle est devenue mauvaise dans cet art... L'âge lui a fait oublier certaines expressions... elle n'est plus aussi forte... puis, je répète, elle a peur... et ne consent à tirer les cartes que si on la paye...

— Mais de quoi a-t-elle peur?

— Des autorités, naturellement... L'ouriadnik vient et profère des menaces : « Moi, je puis t'enfermer quand je le veux... Tu sais ce que vous coûterait à tous de pratiquer la sorcellerie... Les travaux forcés à perpétuité dans l'île de Sakhaline »... Dites-moi, est-ce un mensonge ou non?

— Non... il ne ment pas... je crois, en effet, que les lois sont sévères pour ces pratiques... mais tout de même pas aussi dures qu'il le dit... Et toi, Oléssia, sais-tu lire dans l'avenir?

La jeune fille parut hésiter un moment.

— Oui... mais jamais pour de l'argent, — ajouta-t-elle précipitamment.

— Veux-tu... me tirer les cartes?

— Non, — répondit-elle doucement mais avec fermeté, en hochant la tête.

— Pourquoi refuses-tu?... Enfin, si ce n'est aujourd'hui, ce sera un autre jour... J'ignore pourquoi je suis certain que tu me diras la vérité.

— Non... ni aujourd'hui, ni jamais... pour rien au monde.

— Ceci n'est pas bien... Oléssia... On ne peut rien refuser au nom d'une amitié qui naît... Quelle est la raison pour laquelle tu...

— Parce que j'ai déjà tiré des cartes à votre sujet... et il est défendu de recommencer une seconde fois...

— Défendu... pourquoi?... je ne comprends pas.

— Non, non, impossible... impossible, — murmura-t-elle avec une crainte superstitieuse. — On ne doit pas défier deux fois le sort... Ce serait mal agir... Le destin saurait, surveillerait... Il n'aime pas quand on l'interroge... C'est pourquoi nous sommes toutes si malheureuses...

Je voulus répondre à Oléssia par une plaisanterie, mais je ne le pus : ses paroles respiraient trop de conviction profonde, trop de force. Lorsque, parlant du destin, elle jeta un regard étrange et craintif vers la porte, malgré moi je tournai aussi la tête de ce côté.

Oléssia jeta brusquement le fuseau et sa main effleura la mienne.

— Non... il vaut mieux me taire — fit-elle, et il me sembla que son regard me suppliait de ne pas l'interroger davantage. — Je vous en prie... ne me demandez rien... Ce qui vous concerne n'est pas très bon... n'en parlez plus.

Mais je ne cessai d'insister, me disant : son refus et ses allusions vagues au destin sont-ils un jeu calculé de tireuse de cartes, ou croit-elle réellement à ce qu'elle a vu ou lu? Cependant, un malaise indéfinissable, un sentiment pénible s'empara de moi.

— Alors, soit... je vais vous le dire, — murmura enfin Oléssia. — Seulement prenez garde... faites-moi cette promesse... elle vaudra mieux que de l'argent... de demeurer calme même si telle ou telle chose vous déplaît... Voici ce que j'ai à vous apprendre : « Vous êtes un homme bon mais faible... votre

bonté n'est pas franche, elle ne vient pas du cœur. Vous ne savez pas être maître de votre parole... vous aimez dominer les autres, et, cependant, bien que vous ne le veuillez pas, vous vous soumettez à leur volonté... Beaucoup d'amour pour le vin et pour... enfin, qu'importe, il faut tout dire... vous êtes très porté vers notre sexe et ce penchant trop vif vous attirera du mal... vous ne tenez pas à l'argent et ne savez pas l'amasser... vous ne serez jamais riche... Dois-je continuer?

— Parle, parle. Dis tout ce que tu sais.

— Votre vie ne sera pas heureuse. Votre cœur ne se donnera jamais à personne, parce qu'il est froid, paresseux et vous ferez souffrir ceux qui vous aimeront. Vous ne vous marierez jamais et mourrez vieux garçon. Je ne vois aucune grande joie dans votre existence, mais je sens beaucoup de tristesse et d'ennui... Un jour même vous penserez au suicide... à cause d'une lourde épreuve. Mais vous n'aurez pas le courage d'en finir... et vous subirez l'épreuve jusqu'au bout... vous serez toujours dans le besoin, cependant vers la fin de votre vie, le destin vous sourira... grâce à la mort d'un proche... et d'une manière tout imprévue pour vous... Tout ce que je vous dis là n'arrivera que dans beaucoup d'années... mais voilà... pour cette année-ci... je ne puis préciser l'époque... les cartes disaient que ce serait bientôt... peut-être même ce mois-ci?... Elle se tut de nouveau.

— Alors... que doit-il arriver cette année-ci? — demandai-je.

— J'ai presque peur de continuer... La dame de trèfle vient vers vous avec une grande passion... La seule chose qui m'échappe... Est-elle mariée ou vierge?... je sais qu'elle est très brune...

Malgré moi je jetai un regard rapide sur la chevelure d'Oléssia.

— Qu'avez-vous à me regarder? — dit-elle, rougissant brusquement. Par une intuition bien féminine, elle avait senti mes yeux se lever vers elle.

— Oui... une chevelure de la couleur de la mienne, — continua-t-elle en arrangeant machinalement ses cheveux et rougissant davantage encore.

— Alors tu dis... un grand amour de la dame de trèfle, — insistai-je en plaisantant.

— Je vous prie de ne pas rire... il est interdit de rire, — fit Oléssia d'un ton grave, presque sévère. — Je ne vous dis que la vérité.

— C'est bien, c'est bien... je t'écoute... Ensuite?

— Ensuite... Oh! Il arrive à cette dame de trèfle... un malheur... pis que la mort... Elle aura à subir la honte à cause de vous... un déshonneur qu'elle ne pourra jamais oublier... une douleur profonde qui durera des années... Et quant à vous... aucun mal ne vous atteindra à cause de cette femme...

— Écoute, Oléssia... mais les cartes n'ont-elles pu te tromper? Pourquoi dois-je faire tant souffrir la dame de trèfle? Je suis un homme doux, modeste et voici que je deviendrai un être semant la crainte...

— Je ne puis rien répondre là-dessus... D'ailleurs vous ne serez pas l'auteur volontaire... je veux dire que vous n'agirez pas avec l'intention de nuire... et cependant vous porterez avec vous le malheur... Lorsque mes paroles se réaliseront, vous vous souviendrez de moi.

— Ce sont les cartes qui t'ont ainsi dévoilé ma vie, Oléssia?

La jeune fille ne répondit pas de suite, puis elle parla d'une manière évasive et comme à contre-cœur :

— Les cartes me l'ont dit aussi... Mais je n'ai pas besoin d'elles pour apprendre... il me suffit de voir le visage d'un être... Tenez... si un homme doit mourir bientôt d'une mort violente... je le lis immédiatement dans sa figure et sans même avoir besoin de l'interroger...

— Que vois-tu donc sur son visage?

— J'ignore moi-même... L'épouvante me saisit... il me semble que ce n'est pas un être vivant qui se tient devant moi... Demandez à babouchka, elle vous confirmera mes paroles... Trophime, le meunier, est mort écrasé dans son moulin il y a deux ans... or je l'avais vu l'avant-veille de l'accident... et je me rappelle très bien avoir dit à babka : « Tu verras, baboussia, que Trophime va mourir d'une mauvaise mort ces jours-ci. » Ce qui est arrivé... L'an dernier, à Noël, Iachka, le voleur de chevaux, vint nous rendre visite...

Il voulait connaître l'avenir... Babouchka tire les cartes... Or le voici qui demande en plaisantant : « Eh bien, babka, veux-tu me dire de quelle mort je mourrai. » Et il éclate de rire... Je le regarde et demeure comme pétrifiée par l'horreur : il me semble que je le vois assis, le visage vert, les yeux fermés, les lèvres noires, mort... La semaine suivante, nous apprîmes que les moujiks avaient attrapé Iachka au moment où il voulait enlever une bête... Ils l'assommèrent à coups de bâton et cela dura toute la nuit... Le peuple ici est cruel, il ne connaît pas la pitié... Ils lui enfoncèrent des clous dans les pieds, lui écrasèrent les côtes avec des pieux... Son âme ne s'envola que vers l'aube...

— Pourquoi ne l'as-tu pas prévenu du malheur qui l'attendait?

— Et pourquoi lui aurais-je dit? — répliqua Oléssia. — On ne fuit pas le destin... Le malheureux aurait vécu dans l'angoisse les derniers jours de sa vie... Et, d'ailleurs, ce m'est pénible de voir ainsi dans la vie des autres, j'ai horreur de moi-même... Mais rien à faire... C'est encore le destin qui m'a donné ces dons... Ma babouchka, quand elle était plus jeune, sentait aussi l'approche de la mort... ma mère de même... et la mère de babouchka... cela ne vient pas de nous... c'est dans notre sang...

La jeune fille avait terminé son ouvrage, elle était assise, la tête baissée, les mains posées sur ses genoux. Ses yeux aux prunelles dilatées jetaient devant eux un regard fixe; j'y lus une expression de sombre terreur et de soumission aux forces mystérieuses qui pénétraient son âme.

A. KOUPRINE

(Traduction M. SEMENOFF)

(A suivre.)

LA POLITIQUE DU VATICAN

ET

LE NOUVEAU PAPE

Sur la place de Saint-Pierre, la foule attend patiemment sans se laisser décourager par la pluie fine qui tombe. Foule variée, amusante, où l'on entend parler toutes les langues, où les Ambassadeurs, les Ministres de tous les pays s'entrecroisent avec des prêtres et des moines de toutes les couleurs. Des élèves du collège Germanique, auxquels le peuple a donné le nom d'écrevisses cuites, mêlent le rouge criard de leur robe au bleu sombre, au violet, au noir des Instituts anglais, américains, espagnols, belges, français, italiens. Ce sont de longues files de jeunes gens au teint pâle, ou rouge, ou basané, ou jaune, ou même noir, avec des cheveux allant du blond filasse de l'extrême-nord au crépu d'ébène de l'Africain.

C'est une revue de toutes les races attirées à Rome par la force rayonnante de la religion catholique, qu'elles viennent étudier à la source pour mieux pouvoir la servir. Et puis des moines, vieux et jeunes, hâves ou rubiconds, ventrus ou efflanqués, barbus ou rasés, revêtus de frocs sombres ou clairs, se mêlent au peuple de Rome.

Toutes les classes sont représentées : les princes et les ducs coudoient l'ouvrier, le paysan; les dames élégantes se pressent contre les Transtévérines à la puissante poitrine, aux chevelures luisantes, qui traînent après elles des nichées d'enfants de tous les âges.

Contre la colonnade du Bernin s'alignent les véhicules de toute espèce. Automobiles rapides et luxueuses, fiacres, quelques rares équipages, charrettes, bicyclettes.

Toute cette foule grouille, s'agite, s'interpelle. Ici l'envahissement de l'Europe par les deux Amériques s'est arrêté. Les langues anglaise et espagnole doivent pourtant céder le pas à l'italienne, qui domine. Même l'étranger s'efforce de faire ses interrogations dans la langue du pays. Les bruits les plus disparates circulent. On affirme que le Pape est déjà élu depuis la veille au soir, et c'est tantôt un nom, tantôt l'autre. On assure que le Sacré-Collège a décidé d'attendre les Cardinaux américains encore en voyage, ou bien on garantit que la lutte est terriblement âpre et que l'élection est impossible avant une semaine. Chacun a une source sûre, un renseignement infaillible. En attendant, tous les yeux sont fixés sur le mince tuyau duquel doit s'échapper la blanche fumée annonçant qu'on brûle les bulletins, que le scrutin est terminé. Et devant cette masse humaine qui s'énerve, s'agite, interroge, s'impatiente, affirme et nie, la masse imposante du Vatican offre le contraste de l'immobilité impassible. La façade de pierre surplombée par l'immense coupole, flanquée des édifices étagés des musées, des loggie, des appartements, de la Sixtine, semble affirmer la force éternelle de la foi, et étendre les deux rangées de colonnes comme deux bras gigantesques pour embrasser toute l'humanité et l'attirer vers le foyer de la chrétienté.

Finalement, vers 11 heures, un frémissement parcourt la foule, on a vu un mince filet blanc sortir du fameux tuyau. Le temps nuageux empêche une vision claire. Pourtant la fumée a dépassé le toit, elle devient plus apparente. On est sûr maintenant. De tous côtés, on crie : « E fatto il papa », littéralement : le Pape est fait. Dès ce moment, un pressentiment obscur, mais inébranlable, inspire à chacun la conviction que quelque chose d'extraordinaire va se passer. Tout à coup, voici arriver au pas de course de la troupe italienne, qui vient se ranger sous le balcon central de Saint-Pierre, puis un escadron de la Garde Royale à cheval qui se place au bas de l'escalier conduisant à l'église. En même temps, les portes des terrasses du Vatican s'ouvrent et des

prélats en cotte violette, des fonctionnaires, des officiers pontificaux, se précipitent vers la balustrade donnant sur la place.

Puis la fenêtre du balcon central de Saint-Pierre s'ouvre à son tour, des valets déroulent un tapis brodé aux armes de Pie IX, et le Cardinal diacre vient proclamer avec la formule sacramentelle le nouveau Pontife. Déjà des noms avaient couru. Et par une méprise téléphonique, plusieurs journaux annonçaient l'élection du cardinal Tacci, on en publiait même la biographie. Du Vatican, le nom, par téléphone, avait été compris de travers par les rédactions, imprimé en hâte et était revenu déjà sur la place causer de la confusion. L'apparition du Cardinal provoqua un silence absolu. Plus un cri, plus un murmure. Seulement le commandement sec des officiers italiens, le cliquetis des armes portées au Prince de l'Église et le chant cristallin des jets d'eau dans les fontaines. Tout le reste se taisait sur la place grouillante. Les mots latins tombent un à un sur la foule anxieuse : *Nuntio vobis gaudium magnum : habemus papam Rev. ac Em. Dom. nost. Card. Achillem...* Lorsque ce prénom, fut prononcé, une formidable explosion de joie éclata, couvrant par sa rumeur le reste de la proclamation. Tout le monde savait que, seul, le cardinal Ratti s'appelait Achille, donc l'élu était l'homme pieux, savant, actif, patriote, libéral, désiré par l'immense majorité qui espérait une ère nouvelle de conciliation. Cris de joie, applaudissements frénétiques, mouchoirs agités au vent. Alors le pressentiment de l'événement extraordinaire devint certitude, les femmes du peuple chuchotaient entre elles : « Ne bougez pas, nous verrons le Pape. » L'émotion était générale, profonde, chassait le doute. Désormais cela devait arriver. En effet, le cardinal se retire, mais le balcon ne se referme pas, indice certain d'un nouvel événement. L'anxiété augmente à chaque seconde, c'est une fièvre brûlante qui veut être apaisée. Un Monsignore vient maintenant sur le balcon et de la main fait signe d'attendre. A ce geste, la foule comprend et répond par une clameur immense : « Le Pape va venir! le Pape va venir! » crie-t-on de tous côtés.

Peu après, dans l'embrasure de la fenêtre, apparaissent

des cardinaux, des hauts fonctionnaires habillés de leurs somptueux costumes, puis les flabelles, ces grands éventails en plumes d'autruches, montés sur de hautes hampes et portés par des valets en livrée de velours cramoisi, qui se tiennent des deux côtés du Trône. C'est l'insigne de la dignité suprême. Enfin le Pape, en robe blanche et manteau rouge, s'avance lentement, majestueusement, vers la balustrade. Une clameur de joie formidable, puis un silence absolu, domine la place. Les soldats italiens rangés sous le balcon, la cavalerie au bas de l'escalier, présentent les armes sur les terrasses, un peloton de gardes nobles, éblouissants dans leurs uniformes rouge et or, un autre de gardes palatins avec le képi Napoléon III, un autre encore de gendarmes pontificaux, coiffés d'énormes bonnets à poil, apparaissent encadrés par des suisses, portant cuirasse et hallebarde, par des prélats et une foule de fonctionnaires de toutes les espèces. En bas, les trompettes et les tambours de l'armée royale font entendre le triple salut, réservé aux souverains; sur les terrasses, la musique de la Garde Palatine joue l'hymne du Pape, le drapeau pontifical, jaune et blanc, fait sa première apparition en public depuis 1870.

Sur la place, les parapluies se ferment, la foule tombe à genoux, terrassée par l'émotion intense. Le Pape esquisse un geste large de bénédiction, tout le monde se signe, puis les mots de la bénédiction « urbi et orbi » tombent sur la foule prosternée comme une douce rosée. On entend chaque syllabe; une atmosphère de soulagement, de paix envahit toutes les âmes. Mais, si un pareil moment revêt une grandeur émouvante pour le monde entier, l'émotion causée dans l'âme des Italiens est bien autre. Nous sentons la fin d'une lutte sourde, qui souvent plaçait la foi, le respect de la religion en antagonisme avec l'amour de la Patrie, avec le sentiment national. Il fallait choisir entre deux voies, toutes deux chères aux cœurs italiens. Foi et patriotisme sont deux sentiments spontanés, naturels; il était souvent dur pour beaucoup d'Italiens de ne pas pouvoir les garder étroitement unis. Eh bien! on sentait que cela allait changer. La grande masse des Italiens est croyante, elle accueille donc ce changement pressenti avec une joie profonde, avec un soula-

gement immense, avec un espoir ardent. Désormais, le Chef suprême de la religion aurait béni les efforts, le travail, la souffrance, la gloire de l'Italie, au grand jour; cette bénédiction aurait ajouté de la force, aurait apaisé des consciences, aurait soudé des fêlures!

De la lutte qui s'était déroulée derrière les hautes murailles, on savait peu de choses. Et les choses que l'on croit savoir sur le déroulement d'un conclave sont toujours incertaines. Ceux qui savent ne parlent généralement pas ou, au moins, pas tout de suite; et s'ils parlent, ils ne disent d'habitude pas la vérité. L'exemple célèbre des indiscrétions dues à l'esprit mordant d'un Cardinal fort spirituel sur le conclave de Pie X est une exception qui ne fait que confirmer la règle.

Un prélat très expérimenté qui, après avoir été conclaviste dans les deux précédents conclaves, est maintenant chargé de hautes fonctions qui le mettent à même de voir et d'entendre beaucoup de choses concernant le travail électoral, m'a fait quelques confidences que j'estime exactes.

On sait que le conclaviste est une espèce de secrétaire dont chaque cardinal est autorisé à se faire accompagner dans l'enceinte sacrée et qui devient forcément son confident. Les prélats qui ont acquis une pareille expérience ont un flair spécial qui leur permet de débrouiller des écheveaux bien compliqués. Or, mon ami m'affirme que, dès la mort de Benoît XV, deux tendances très nettes s'étaient manifestées : l'une intransigeante, dirigée par le cardinal Merry del Val; l'autre conciliante, dirigée par le cardinal Gasparri, secrétaire d'État. Ces deux tendances se trouvèrent face à face. Seulement, les deux chefs adoptèrent une tactique différente. Le candidat de la tendance Gasparri était, dès le commencement, le cardinal Ratti; le candidat de la tendance Merry del Val était Merry del Val lui-même. Mais, dans les premières escarmouches pendant lesquelles on essaye ses armes, on compte ses forces, les partisans du cardinal Ratti devaient voter pour le cardinal Gasparri et les partisans du cardinal Merry del Val pour le cardinal Laurenti, et cela pour ne point démasquer les batteries. Une fois que ces essais auraient permis à chaque groupe de s'éclairer sur le nombre de votes dont il pouvait disposer, alors on aurait donné la vraie

bataille sur les vrais noms. Tout de suite, le groupe Gasparri fut en majorité. Il est intéressant de noter comme tout ceci me fut raconté deux jours avant l'élection. Presque en même temps, il parut sur plusieurs journaux une sorte d'entretien du cardinal Dubois qui faisait allusion au choix très probable du cardinal Ratti, ce qui confirmerait l'exactitude de mes informations. Il est évident, en effet, que le carninal Dubois n'aurait pas fait une allusion qui ne fut basée sur des éléments sérieux, qui, dans le cas présent, devaient être représentés par une entente préalable. En tout cas, le premier geste de Pie XI a, pour moi, une importance capitale qui dérive du fait que ce ne fut point un geste d'un homme resté dans l'ombre, lequel, devenu Pape, investi tout à coup de la suprême autorité, prend de son chef une décision inattendue; mais au contraire, ce fut un geste mûrement réfléchi d'un homme déjà illustre par sa science, vénéré pour sa piété, qui de tout temps et en tous lieux, avait fait étalage de ses principes libéraux, de la largeur de ses idées, et qui avait été élevé à la suprême dignité de l'Église sur un programme non douteux. Cette élection signifiait donc qu'une forte majorité du Sacré-Collège, dans laquelle toutes les nations étaient représentées, approuvait ce programme, ces idées qu'elle connaissait et voulait un Pape décidé et capable de les réaliser. Voilà un point d'extrême importance acquis à l'histoire. Le Pontife n'aura donc point à lutter seul ou presque seul contre un Sacré-Collège hostile ou indifférent, mais sera sûr d'y trouver l'appui de tous les cardinaux qui lui ont donné leur vote, sachant pour qui ils votaient et sur quelle voie ils s'engageaient. Mais quelle sera cette voie? Jusqu'où mènera-t-elle? Le peuple italien est facilement porté à l'exagération. Après soixante-seize années, le Pape a donné la bénédiction sur la place de Saint-Pierre, une première fois le jour de son élection; une seconde le jour de son couronnement. Donc, la tradition de Léon XIII, de Pie X, de Benoît XV est rompue; on revient aux habitudes d'avant 70. Et alors, pourquoi le Pape ne sortirait-il pas tout à fait? Pourquoi n'irait-il pas prendre possession de la Basilique du Latran? Pourquoi n'irait-il pas passer l'été à Castel Gandolfo? Le peuple de Rome possède une espèce de mémoire atavique

de quelques dizaines de siècles; il a comme une conscience obscure de tant d'événements déroulés pendant un laps de temps si long, que rien ne l'étonne. Il ne se passionne pas pour les choses qui, toutes, lui paraissent naturelles, il en a tellement vu que plus rien ne peut lui paraître nouveau ou extraordinaire. Le Pape a paru une première fois sur le balcon : joie délirante, profonde émotion; le Pape a paru une seconde fois : grands applaudissements, mais émotion moins intense. On pense qu'on va le voir tous les jours, on anticipe déjà l'habitude; on s'est prosterné à genoux la première fois, on s'est incliné la seconde fois en agitant son chapeau. Si l'événement se répétait trop souvent, on arriverait à un petit bonjour de la main, certainement cordial, mais peut-être un peu trop familier. Ce sentiment du peuple de Rome, que l'on perçoit encore confusément, est un avertissement, le signalement d'un danger. Les amis du Pape, et il en a beaucoup dans toutes les classes de la société, affirment qu'il ne cache pas son désir de sortir. Ce n'est évidemment pas encore un projet sagement mûri, mais seulement un vague désir.

Pourtant les événements pourraient fournir à cette aspiration l'occasion de devenir réalité plus tôt qu'on ne peut penser; en tout cas, un pas important a été franchi. L'apparition au balcon sur la place Saint-Pierre assume une importance plus grande que le fait en lui-même ne le comporterait, à cause du changement dans la tradition maintenue par trois prédécesseurs. Évidemment si, après 70, la tradition de la bénédiction au balcon avait été continuée, ce geste aurait perdu toute portée politique. Les chroniques du conclave de Léon XIII racontent à ce propos que déjà alors deux tendances, conciliantes et intransigeantes, divisaient le Sacré-Collège. Le premier groupe voulait la bénédiction vers la place, le second la bénédiction dans l'église. La salle qui surplombe le porche de Saint-Pierre possède deux balcons exactement en face l'un de l'autre : l'un donne sur Saint-Pierre, l'autre sur la place.

Après l'élection de Léon XIII, au moment d'aller donner la bénédiction, aucune décision précise n'avait été prise et le Pape, profondément ému, troublé par son assomption au

Pouvoir Suprême, était hésitant, incapable d'imposer tout de suite une volonté. Le cortège s'achemina lentement et lorsqu'on fut arrivé à la hauteur des deux balcons, on vit un Cardinal du groupe intransigeant, homme d'une énergie presque violente, et qui avait été le grand électeur du nouveau Pape, hâter le pas, devancer le cortège, verrouiller les volets du côté de la place et ouvrir toute grande la fenêtre sur Saint-Pierre. Gagnés par ce geste décisif, le Crucifère, les Cardinaux, les Prélats se dirigèrent vers la baie béante et le Pape ne sut ou ne voulut résister. La bénédiction fut donnée du côté de l'église et, depuis, la douceur de Pie X l'empêcha sans doute d'apporter à la tradition un changement que son cœur aurait désiré, et Benoît XV, monté à la chaire de Saint-Pierre, lorsque la guerre ensanglantait déjà l'Europe, ne jugea point opportun de prendre l'initiative d'une innovation. Je n'ai jamais été un admirateur de la politique de Léon XIII, et il me semble que les événements me donnent plutôt raison. Le Pape Pie IX a imaginé l'emprisonnement, idée qui a entravé avec de lourdes chaînes l'action de ses successeurs. Cette idée était celle d'un homme médiocre, aux prises avec des événements dont le poids était trop lourd pour ses épaules. L'abandon de tout intérêt matériel fait avec dignité aurait, dès lors, libéré de toutes scories le pouvoir de l'Église, l'aurait élevée à une hauteur morale incomparable.

La puissance vraie de l'Église, celle qui commande à des millions de consciences et non celle qui aspire à quelques lopins de terre garnie de quelques soldats, n'aurait fait que s'affermir et grandir. Les successeurs de Pie IX l'ont bien compris, mais, dans cet édifice formidable où, pendant vingt siècles chacun a mis une pierre, il est bien difficile d'apporter de rapides modifications. La tradition, le respect de l'acte précédent, forment un lien de continuité qui est incontestablement une grande force. C'est probablement à une pareille ligne de conduite que l'Église catholique doit la durée de son influence. Aussi comprend-on aisément que, seule, une puissante volonté appuyée sur une haute intelligence et une habileté consommée peut arriver sans choc à un changement de direction.

Léon XIII fut un homme intelligent, préoccupé constam-

ment de la politique; or, l'emprisonnement volontaire avait pu, par le passé, entourer la papauté d'une auréole de martyre qui excitait la foi et enrichissait, disait-on, le denier de Saint-Pierre. Mais le temps marche, les voyages deviennent plus faciles, plus nombreux, les nouvelles se répandent plus vite et plus largement; l'instruction laïque s'étend dans tous les pays. Et alors la fiction de l'emprisonnement perd de sa force, tandis que la religion pure garde toute la sienne. C'était donc à la religion qu'il fallait prodiguer tous les soins les plus éclairés, l'épurer, en la mettant au-dessus de tous et de tout. Léon XIII, préoccupé, je le répète, par la politique, abandonna en France le conservatisme pour se rapprocher de la gauche qui était au pouvoir. C'est-à-dire qu'il abandonna ses propres soutiens, logiques, convaincus, désintéressés, pour se rapprocher d'hommes qui, par manœuvre politique, pouvaient lui faire bon accueil, mais qui, par leurs principes et leurs actions, étaient et restaient des ennemis. Les congrégations furent privées de toute aide, laissées en proie à une tendance qui avait sûrement de nombreuses ramifications dans l'abhorée franc-maçonnerie, mais qui, somme toute, finit par avoir gain de cause même auprès du Saint-Siège.

Je ne prétends pas du tout m'ériger en défenseur des congrégations : beaucoup d'entre elles étaient absolument inutiles et certaines dangereuses; mais il est pour le moins étrange qu'elles n'aient pas trouvé dans la lutte un appui auprès du Saint-Siège qui est leur tuteur naturel. De ce fait, le loyalisme des conservateurs doit s'être raffraîchi et certainement leurs adversaires n'auront pas été conquis par l'Église. En Allemagne, même politique de faiblesse envers Bismarck et les protestants au détriment du Centre.

Partout la préoccupation du succès politique primait celle, absolument pure, de la religion. Pour obtenir de la condescendance ou même seulement de vagues promesses de condescendance, le Vatican cédait sur des points où il aurait eu non seulement le droit, mais le devoir de résister. Et sûrement, sur ces points, aurait-il fini par vaincre; car, dans le domaine spirituel, aucun pouvoir humain ne peut le dominer longuement.

En Italie, la politique de Léon XIII a eu des conséquences

bien plus graves et qui pèsent encore aujourd'hui sur la vie du pays. Le principe de l'abstention dans le champ politique fut absolu; il était défendu aux cléricaux d'accepter la nomination de sénateur, l'élection comme député, ou une charge quelconque de caractère politique. On ne peut pas dire toutefois que l'exécution de pareilles instructions, répétées dans plusieurs encycliques, dont quelques-unes sont restées célèbres, ait été toujours rigide. Les candidats à la Chambre qui, dans leur programme ou par leurs actes, semblaient pouvoir être des soutiens, des défenseurs de certaines causes intéressantes pour la papauté ou la religion, obtenaient quand même des appuis secrets. Ce n'était jamais l'intervention aux urnes, en leur faveur, d'électeurs inscrits au parti, mais l'appui existait sous des apparences plus ou moins voilées : tantôt le conseil d'un curé à quelques électeurs influents, croyants sans être cléricaux; tantôt permission à quelque journal du parti de déclarer que, bien entendu, les catholiques ne devaient pas voter, mais qu'il fallait reconnaître pourtant que tel candidat était un brave homme, d'une moralité absolue et qu'il serait désirable qu'il fût élu de préférence à tel autre qui était franc-maçon ou libre-penseur, etc., etc. La possibilité de semblables aides de la part du Vatican alléchait toujours de nombreux candidats; et, à chaque élection, hauts prélats du Vatican, évêques et curés, étaient pris d'assaut et devaient écouter toutes sortes de déclarations édifiantes, de professions de foi ardentes, de promesses catégoriques pour l'avenir. Il y eut quelquefois même des pactes précis que les candidats auraient signés en s'engageant à suivre une voie tracée avec précision en échange de l'appui « noir »; il y eut même à ce sujet des scandales avec accusations et démentis parmi lesquels il était généralement assez difficile de découvrir la vérité. S'il est certain qu'en tout cas et de tout temps l'appui, même limité et toujours secret, du Vatican rendait service aux quelques candidats qui réussissaient à le captiver, cet appui était toujours caché et régulièrement démenti par les organes officiels. Dans ces conditions, l'influence du Vatican sur le Parlement était pour ainsi dire nulle; en effet, bon nombre de candidats, élus avec l'aide du prêtre, l'oubliaient rapidement après le succès : tâchaient de trouver un point d'appui indé-

pendant qui leur permît de se libérer d'une chaîne qu'il était désagréable de traîner. Ceux qui auraient eu le désir sincère de maintenir leurs engagements, soit par conviction, soit par reconnaissance, soit par prudente précaution en vue de l'élection prochaine, se trouvaient fort gênés. En effet, il ne fallait pas démasquer les batteries, il ne fallait pas laisser soupçonner qu'un discours, un vote, une manœuvre de couloir pussent être dictés par une obligation contractée et non par une conscience entièrement libre. En outre, l'absence de parti catholique à la Chambre ôtait aux quelques tentatives individuelles toute efficacité, et, finalement, la prohibition sévère, toujours respectée, du reste, d'accepter un poste au Sénat, dans le Gouvernement, dans l'administration, dans la diplomatie, venait s'ajouter aux raisons qui rendaient nulle toute action, dans le Parlement et dans la haute Administration, de ce parti qu'on appelait catholique ou clérical, selon les points d'où on l'envisageait.

En ce qui concerne les élections provinciales et communales, la situation, en vérité, était très différente; on sait, sans doute, que l'on appelle en Italie élections provinciales celles qui correspondent aux élections aux Conseils généraux en France. Ceux-ci et les municipalités ont, selon les lois italiennes, la direction de l'enseignement primaire, d'une partie de l'enseignement professionnel (en France Arts-et-Métiers) et, en plus, le contrôle sur les congrégations de charité (Assistance Publique) et sur un grand nombre d'institutions de charité dont il appartient aux Conseils susmentionnés de nommer la majorité des administrateurs. Voilà donc toute une série d'armes puissantes et dangereuses qu'il ne fallait pas laisser échapper complètement de crainte de les perdre à tout jamais. Mais il y a plus : les Conseils Municipaux ont une influence formidable sur la masse des paysans si intéressants à dominer. A cet effet, le « non expedit » étroitement gardé pour les élections législatives ne fut pas maintenu pour les élections administratives. Une grande association électorale fut autorisée et admirablement organisée; elle commandait à une masse électorale dont la discipline évoquait le régiment allemand ou le « perinde ac cadaver » de la Compagnie de Jésus. Les chefs arrivaient à doser les votes comme dans

une formule de pharmacie! On assurait aux candidats les plus éminents les premières places et les autres suivaient sur une échelle descendante. Et comme le parti clérical ne descendait jamais en lice avec une liste complète, on ordonnait aux électeurs de donner les votes qui restaient libres à des candidats spécialement désignés des autres listes. On arrivait de cette façon à faire passer à volonté des candidats apparemment hostiles, mais qui obtenaient la préférence sur leurs compagnons.

J'ai toujours considéré cette distinction entre les élections politiques et les élections administratives comme une preuve d'étroitesse de vue, d'esclavage envers les formules. Les sous-entendus, les réticences, les démentis à des concessions faites le jour avant, les réserves mentales expliquées après coup ont toujours été une spécialité chère aux politiciens du Vatican. En luttant pour des postes à un Conseil général ou à un Conseil municipal, on prétendait ne pas faire de la politique, mais pour un siège à la Chambre ou au Sénat, qu'à Dieu ne plaise! Et même dans les luttes administratives, la tactique constante était la suivante : combattre pour obtenir une large minorité, mais ne jamais dépasser la minorité, ne jamais conquérir la majorité, ne jamais prendre le pouvoir exécutif qui, selon les lois italiennes, réside avec des facultés assez larges, dans la députation provinciale et la junte municipale élues par les conseils respectifs parmi leurs membres. Donc jamais de responsabilité, simplement un contrôle qui peut empêcher une administration de fonctionner, qui peut la renverser, mais non la remplacer, contrôle par cela même gênant et toujours passif. Ici aussi, donc, demi-mesure, manque d'une ligne claire, Quelquefois des pactes furent conclus avec d'autres partis; on fit des blocs contre les partis avancés, mais, sauf de très rares exceptions, tout cela se faisait en cachette entre les grands chefs seulement, et gardait par devant le public des physionomies différentes.

Pourquoi, au fond, cette diversité entre les élections politiques et les élections administratives?

Si le principe de la non-intervention devait être la base de la politique intérieure, il n'était pas logique que

cette intervention existât, même d'une façon dérobée et partielle, dans les élections administratives. Pour sauver le principe il aurait fallu une abstention totale de toute forme de la vie publique, ce qui n'était pas.

Lorsque les cléricaux faisaient partie de Conseils municipaux importants, il y avait naturellement, selon les moments et selon les personnes élues, des tendances plus ou moins marquées. Souvent on se mettait d'accord, quelquefois cela ne réussissait pas et alors les cléricaux se tenaient à part. Ainsi il fut une fois permis à quelques cléricaux qui faisaient partie du Bureau du Conseil muncipal de Rome d'aller au Palais Royal pour les souhaits du nouvel an; l'année d'après, la permission était refusée, et ils n'y allèrent plus.

Quelquefois ils excerçaient des fonctions civiles côte à côte avec les représentants d'autres partis, quelquefois cela n'était pas admis, mais en tout cas la participation du parti clérical à la vie administrative de l'Italie a toujours existé dans des formes plus ou moins apparentes, plus ou moins efficaces.

Or, je le répète, il est faux, absolument faux, de soutenir que la vie administrative n'ait aucun caractère politique; en tout cas elle joue un rôle si important dans l'existence du pays qu'il est certain que d'y participer signifie qu'on veut prendre part à une forme essentielle de l'activité nationale. Il n'y a donc aucune raison sérieuse pour que, ayant déjà franchi ce pas, il faille s'arrêter devant le mandat législatif.

La différence est vraiment plus apparente que réelle, et, comme très souvent dans les manifestations du Vatican, le mot est le principal, il trouble plus que le fait lui-même.

Je me rappelle au Conseil municipal de Rome et plus précisément dans la junte, qui en est le pouvoir exécutif, une discussion de plusieurs semaines sur le mot « Capitale ». La minorité de la junte était composée de cléricaux et dans les rapports qui illustraient le budget on finissait par ces mots « Rome Capitale ».

Or les cléricaux ne voulaient pas mettre leur signature immédiatement après ces mots. On discuta longuement et on arriva à la forme suivante d'accommodement, vraiment pas méchante : on se contenta de mettre les mots « Rome Capitale »

trois ou quatre lignes avant la fin du rapport, et alors tout fut dit, les signatures furent données.

Ces incidents vraiment mesquins se multipliaient dans les rapports avec les cléricaux souvent tiraillés entre ce que leur inspiraient leur patriotisme et leur bon sens, et ce qui leur était imposé par les autorités supérieures. Il fallait quand même obéir à celles-ci, car dans l'Église la force principale réside dans cette discipline absolue que personne ne discute et devant laquelle chacun s'incline.

En tout cas voyons quel a été l'effet pratique obtenu par cette abstention dans la vie politique et plus promptement dite parlementaire du pays, pendant tant d'années, depuis 1870. Le Vatican a privé de cette façon le Parlement, c'est-à-dire l'organe législatif, de l'élément modérateur qui pouvait lui venir de la part des cléricaux, et aussi, des soi-disant *Gris*, c'est-à-dire de tous ceux, et en Italie ils sont très nombreux, qui étaient empêchés par les prétentions du Vatican de s'inscrire officiellement au parti clérical, mais qui, par leur foi, leur esprit conservateur, avaient au fond les mêmes opinions, les mêmes tendances que les cléricaux proprement dits.

Évidemment si le parti clérical était entré dès lors au Parlement, tous les Gris en auraient fait partie, ils en auraient été seulement empêchés par leur conscience patriotique qui ne pouvait admettre certaines revendications du Vatican, même si elles étaient purement formelles.

Or quel aurait été le rôle de cette puissante masse conservatrice? Évidemment elle aurait contenu les partis extrêmes, elle aurait contenu le radicalisme qui a toujours pour élément essentiel la franc-maçonnerie, elle aurait élevé une digue puissante contre l'envahissement de principes trop hardis, et elle aurait, pendant plus d'un demi-siècle, sinon empêché, sûrement retardé, et en tout cas adouci une législation dont l'Église a eu souvent à se plaindre.

L'action que le Vatican et les cléricaux pouvaient exercer sur le Parlement, tout en restant en dehors, ne pouvait évidemment jamais avoir l'efficacité d'une action directe.

En attendant, cette énorme masse d'électeurs inactifs était condamnée à perdre sa consistance, sa force, sa discipline, de

même qu'un organe dont nous ne nous servons jamais est condamné à l'atrophie.

Les générations succédaient aux générations, les jeunes arrivaient remplis d'enthousiasme, d'envie de combattre, et se trouvaient dans leurs élans arrêtés par le veto implacable.

Il était naturel que petit à petit ces jeunes générations finissent par se lasser d'une discipline qui n'avait pas de but précis, excepté pour la vie administrative.

C'est la lutte politique qui passionne vraiment, c'est vers elle que se tendent les efforts parce qu'elle est la plus concluante, la plus utile, pour le triomphe de chaque programme.

Il y a eu des tentatives d'indépendance, sinon des révoltes, celles des modernistes, des chrétiens sociaux, des démocatholiques, etc. C'étaient, somme toute, les jeunes générations exaspérées de leur inaction forcée, qui désiraient combattre, mais aussitôt on leur mit la muselière, et la puissance du Vatican s'exerça par l'intermédiaire des évêques et des curés et des gens même du parti catholique. Si celui-ci est désavoué par l'autorité suprême, il perd toute force et est contraint de faire immédiatement acte de repentir et d'obéissance. La discipline qui avait été vraiment admirable recevait pourtant de ces tentatives des atteintes qui l'affaiblissaient et qui émoussaient un peu des armes que le combat aurait aiguisées et ennoblies; et pourtant, à n'importe quel moment, cette force qui se dégage du siège central de la chrétienté est si grande qu'elle aurait pu intervenir utilement.

Ceci est tellement vrai que lorsque après cinquante ans d'inaction le parti catholique s'est constitué vigoureusement sous Benoit XV et a pris part à la politique, son triomphe a été immédiat, et, d'un seul coup, dans un moment où les socialistes paraissaient être à l'apogée de leur puissance, il est parvenu à arracher plus de 100 sièges dans la nouvelle Chambre.

Si, dès 1870, ce parti avait pris part à la bataille, il aurait trouvé alors un terrain autrement fertile, une opinion bien plus facile à conquérir et des adversaires infiniment faibles qu'il aurait battus ou en tout cas tenus à distance sans grand effort. Et pendant ces cinquante ans le parti catholique n'aurait fait que s'affermir, acquérir de l'expérience, se modifier, selon les exigences des temps nouveaux, mais avec cette

lenteur que l'Église, ennemie de toute brusquerie, exige en chaque matière.

Ce parti, fortement constitué autour du Saint-Siège, exerçant son action puissante sur l'Italie, aurait sans aucun doute rayonné aussi en dehors de notre pays, sur tout l'univers, et je suis convaincu qu'il aurait, de cette façon, acquis à la papauté une influence d'une puissance infiniment supérieure à celle que la méthode de Léon XIII lui a procurée.

Les événements marchent, la législation est obligée de les suivre, et une fois certaine liberté conquise ou même octroyée, il est impossible de revenir en arrière. Je dis exprès : liberté conquise et octroyée, car en Italie, il faut bien le reconnaître, l'esprit du Roi, du Sénat, de la Chambre et des hautes classes est infiniment plus libéral que l'esprit du peuple. J'ai du reste l'impression qu'en France il se passe à peu près la même chose, le peuple a le désir, le besoin d'être commandé, il se révolte contre l'injustice, contre l'opposition, mais il n'aime pas la faiblesse des chefs. Les peuples sont de grands enfants, avec lesquels il faut être doux, mais ferme, pour en obtenir l'affection et aussi la confiance nécessaire.

En tout cas en Italie, en fait de lois, on a inondé le public de concessions qu'il n'avait jamais songé à demander, et dont même bien souvent il refuse de faire usage.

Le suffrage universel en est une preuve éclatante, mais pourtant il serait impossible de revenir sur des lois de caractère libéral. Parmi celles-ci bon nombre sont contraires aux tendances et aux intérêts de l'Église.

Au lieu donc de suivre la politique de Léon XIII, n'aurait-il pas été préférable, dans l'intérêt de l'Église même, de combattre tout le temps, d'endiguer, de retarder, d'adoucir toute une série de mesures législatives qui ne peuvent que peser aujourd'hui sur les intérêts du Saint-Siège? Il me semble que vraiment on court après de la fumée en abandonnant le rôti.

La légende de l'emprisonnement a perdu l'influence qu'elle a pu avoir sur un certain nombre de personnes ignorantes.

Pour ma part, je ne crois vraiment pas que, depuis bien des années, ce soit à cette légende qu'on ait dû l'accroissement de la foi et même l'enrichissement du denier de Saint-Pierre.

A la mort de Léon XIII, les sentiments patriotiques et

simplistes de Pie X faisaient espérer un revirement plus complet que celui qui s'est produit. Pie X était une âme pieuse, droite, modeste. Nous sommes tous persuadés en Italie qu'il aurait voulu faire beaucoup plus que ce qu'il n'a pu faire, mais il n'avait pas la force de s'imposer suffisamment à son entourage.

Il a dû accepter comme Secrétaire d'État, à la suite d'événements assez compliqués le Cardinal Merry del Val dont l'intransigeance est bien connue.

On sentait dans les actes de Pie X comme un désir de suivre une certaine voie sur laquelle il trouvait cependant des obstacles trop considérables pour pouvoir les briser et marcher tout droit. Il fallait faire des détours sans même pouvoir arriver toujours au but : son ction pourtant a eu pour effet de purifier toutes les institutions religieuses et de détendre les rapports avec le Gouvernement civil.

Ce n'était pas encore la conciliation, mais c'était des ententes secrètes, pas avouées, même pas formulées, mais de fait.

J'ai sur Pie X un souvenir personnel assez curieux, que je me permets de raconter à titre de simple épisode.

A un certain moment Pie X, sous l'influence du maëstro Perosi, pour lequel il avait une grande affection, voulut apporter des modifications radicales à la musique d'Église. Dans ce but il nomma une Commission pour étudier la réforme. A mon grand étonnement je fus appelé à faire partie de cette commission en ma qualité de président de l'Académie Royale de Musique de Rome; le fait qui paraît si petit en lui-même a pourtant une signification importante. Il est certain que jamais, sous Léon XIII, un Président de l'Académie Royale n'aurait pu faire partie d'une Commission Pontificale.

Cette Commission était présidée par le cardinal vicaire. Le maëstro Perosi avait une haine féroce pour les voix blanches et il proposait à la Commission la suppression de ces messieurs dont la célébrité est séculaire. Je soutenais alors de toutes mes forces le maintien de cette catégorie de chanteurs.

Ma thèse était la suivante. Ces êtres privés de sexe portent dans l'Église une espèce d'impression extra-humaine qui me paraît être singulièrement adaptée et émouvante dans les chants religieux. Le fait est, que depuis des siècles, tous ceux

qui entendent résonner ces voix où le timbre de l'enfant, de la femme et de l'homme se confondent, ont gardé le souvenir d'une émotion profonde, inoubliable.

Au bout de quelques semaines un de mes amis qui remplit une haute fonction au Vatican, vient me dire que le Pape avait entendu parler de mon action dans la Commission pour la musique d'Église, et qu'il désirait me connaître.

Naturellement je répondis que j'étais blanc et très libéral, que je ne m'attendais pas à cet honneur, mais que j'en étais profondément heureux.

En arrivant chez le Pontife je fus très surpris de le voir se lever, venir vers moi, me prendre les deux mains de façon à m'empêcher tout geste de génuflexion, de baisement de mains, etc., et m'entraîner comme cela vers un divan sur lequel il me fit asseoir à côté de lui.

Il commença aussitôt à me dire d'un ton plaisant : « Monsieur le Comte, je sais que vous êtes un ennemi de mes réformes », et, pour soutenir son projet d'abolition des voix blanches, il me fit toute une série de considérations qui me laissèrent comprendre que le Pape croyait encore à des mutilations faites exprès par des parents pour procurer à leurs enfants la chance d'être chanteurs de la Chapelle Sixtine. Je me mis alors à expliquer au Pape l'erreur complète dans laquelle il se trouvait, je lui donnai des détails sur toutes les causes naturelles et pathologiques qui permettent à un certain nombre d'individus d'aspirer à leur emploi de chanteurs sans avoir dû aucunement subir de cruelles opérations.

A un certain point, le Pape me dit : « Monsieur le Comte, je vois vraiment que vous en savez beaucoup plus que moi, mais vous m'avouerez pourtant que c'est bien curieux, qu'à l'heure actuelle, il n'y ait plus que deux souverains en Europe qui aient pour serviteurs de pareils gens : le Sultan et le Pape. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cette boutade et je lui répondis : « C'est vrai, Saint-Père, mais les buts sont tellement différents »; alors il se mit à rire à son tour, et me dit : « C'est vrai, c'est vrai, mais c'est bien vilain quand même », et alors il commença à me décrire tout son ennui des grandes cérémonies, qui, selon lui, lui gâtaient l'existence. Il me raconta même, avec un peu d'amertume, qu'il n'était pas permis au

Pape de prier le Bon Dieu de la manière qui lui plaisait, que quelques jours auparavant, un maître de cérémonie s'était approché de lui et lui avait ordonné : « Saint-Père, dites telle prière », le Pape lui répondit : « Je l'ai déjà dite », et le maître de cérémonie : « Oui, mais vous l'avez dite à voix basse, le cérémonial l'impose à voix haute, donc répétez-la ».

Enfin tout l'être de Pie X était empreint de bonté et de simplicité. Contraste frappant, j'ai encore de lui une vision admirable : Un jour où je traversais une cour du Vatican pour aller dans un musée; le Pape, comme un simple curé, était en train d'enseigner le catéchisme aux enfants des pauvres, c'était vraiment un spectacle touchant et bien significatif. Cette simplicité, cette bonté ont augmenté la puissance de la religion catholique infiniment plus que les manœuvres savantes de Léon XIII.

La religion épurée de toute préoccupation matérielle ne pouvait que se renforcer dans le domaine du spiritualisme, où le Pape est vraiment le souverain universel.

Peut-être dans l'action de Pie X qui voulut être avant tout, surtout et presque exclusivement, religieuse, y avait-il la conscience que cette foi saine, pure, aurait servi à la grandeur de le religion mieux et plus que toute autre ligne de conduite. L'effet fut certainement obtenu.

Les partisans de la politique de Léon XIII regardaient Pie X avec une indulgence un peu méprisante, mais personne ne put méconnaître le bien énorme qu'il fit à la religion en Italie et à l'étranger.

Puis vint la tourmente de la grande guerre qui brisa le cœur de Pie X et l'envoya au tombeau.

Benoit XV, quoique considéré comme un disciple du cardinal Rampolla, fut contraint de suivre les événements; sa politique fut hésitante au début, sa parole mesquine. Sa première encyclique fut une cruelle désillusion; le chef d'une si vaste religion aurait pu trouver des mots plus émus pour s'adresser au monde, au lieu de lancer de timides formules dignes d'un curé de village.

D'autres encycliques furent au moins maladroites et eurent en Italie un déplorable effet. Il est vrai que le Pape ne pouvait pas être seulement pape de l'entente, il était aussi le Pape

de nos ennemis. Peut-être avons-nous, de notre côté, trop oublié le rôle auquel il était contraint, mais en tout cas l'impression fut bien mauvaise et on en était attristé en Italie, en France, en Belgique.

Je ne crois pas pour ma part à la germanophilie dont Benoit XV était accusé, ce fut simplement un homme inférieur à la grandeur des événements qu'il traversait, qui était obligé de ménager un peu tout le monde et qui a commencé par le faire d'une façon fort maladroite. Du reste, les événements de cette guerre ont été si immenses que l'infériorité des hommes vis-à-vis d'eux s'est manifestée malheureusement dans tous les champs, et dans tous les pays.

N'en voulons pas trop au Pape de ses erreurs.

Mais lorsque la guerre s'est terminée, il a pourtant été obligé de modifier sa politique en Italie. Toutes ces masses qui avaient combattu, souffert ensemble, traversé des alternatives de confiance et de désespoir, qui avaient vu la mort si souvent et de si près, qui avaient passé par la maladie, souffert de mille manières, avaient eu entre elles trop de contact, trop de liens, pour pouvoir reprendre chacune sa place d'avant la guerre.

Tous, et ce n'était que juste, croyaient avoir, non seulement le droit, mais le devoir de participer à la vie nationale, à la reconstruction du pays sur les nouvelles bases que la victoire laissait espérer. Il n'était plus possible de garder des millions de cléricaux à l'écart. Probablement la continuation de la politique de Léon XIII aurait amené une scission. Bon nombre de catholiques étaient décidés à prendre part à la politique, il aurait été dangereux de vouloir les en empêcher; et alors voici que se forme le parti populaire. Cette nécessité s'affirme après cinquante ans d'oisiveté politique.

Ce parti vient réclamer sa place à la Chambre et doit d'un coup vaincre toutes les difficultés, tous les obstacles qu'un demi-siècle a accumulés à son détriment. Et d'abord, il faut tenir compte de tout le travail électoral fait par les socialistes. Pour regagner tout le temps perdu, il faut courir pour pouvoir lutter contre la marche triomphale du socialisme, il faut lui prendre les moyens, les systèmes qui lui ont si bien réussi.

Avant tout, le nom n'est plus clérical, n'est plus catho-

lique, n'est plus christo-social, demi-chrétien; non, rien qui rappelle trop clairement la vérité, on s'appellera « Populaire », cela flatte les foules et n'engage pas à grand'chose. Mais il faut encore conquérir les masses d'électeurs, que pendant une si longue période on a laissé se désagréger, ces masses qui, pendant ce long laps de temps, ont été caressées, flattées par le socialisme qui en a, somme toute, tiré des profits considérables. Et alors rien de mieux à faire que d'appliquer les mêmes méthodes, faire pleuvoir les plus roses promesses.

Voilà la course qui commence, les socialistes n'entendent pas lâcher prise, ils ont une avance de cinquante ans, c'est un assaut d'assurances de bien-être, c'est à qui promettra les plus grandes choses. Les populaires arrivent à promettre la division de terre, et autres belles choses de ce genre qui évidemment ne paraissent pas cadrer avec l'esprit de l'Église, naturellement conservateur.

Certains principes extrêmes prêchés par le parti populaire sont infiniment plus dangereux que s'ils avaient été prêchés par le socialisme. Dans beaucoup de provinces italiennes, la population était très religieuse, très croyante. Hier encore, contre les théories socialistes, l'influence du curé pouvait constituer un barrage efficace en proclamant la désapprobation de l'Église, mais lorsque le paysan, l'ouvrier, entendent les mêmes promesses alléchantes faites par ceux qu'ils ont le droit de considérer comme agissant en plein accord avec l'Église, alors toute retenue disparaît.

Et au lieu de cette barrière contre certains mouvements que la logique, l'histoire, l'essence même de l'Église devraient condamner, le parti populaire vient former un courant plus violent, plus dangereux encore.

Voici donc en quelles conditions le nouveau Pape a été élu!

La seconde élection législative qui eut lieu encore sous Benoit XV, n'avait rien changé à la situation, le même nombre à peu près de populaires était revenu à la Chambre. En outre quelques-uns avaient été nommés sénateurs par le Roi.

Le Pape est, de l'avis de tout le monde, un caractère fort, un esprit large, libéral et avisé, doué d'une haute intelligence, d'une profonde piété et d'une ferme volonté. Quelle pourra

être son attitude politique, désormais, quelle sera la ligne de conduite qu'il pourra imposer au parti populaire, quelles seront les entraves que le parti intransigeant pourra mettre aux projets du Souverain Pontife?

Celui-ci tire incontestablement une grande force du fait d'avoir été élu par un Sacré Collège qui connaissait ses tendances. Par conséquent son élection signifie approbation d'une forte majorité, et il doit pouvoir compter sur cette majorité pour réaliser ses projets.

Le groupe intransigeant a montré de l'humeur déjà devant certaines manifestations qui eurent lieu après la mort de Benoit XV. Les visites de condoléances des membres du gouvernement appartenant au parti populaire et qui vinrent au Vatican, surprirent et déplurent aux noirs purs, car la pointe extrême de ce groupe a toujours eu une idée assez bizarre du Pape. Il le considère comme sa propriété exclusive. Il doit être le seul à pouvoir en tirer honneurs et profits. Les gens n'ont pas l'air de se rendre compte que le Pape est le chef suprême de tous les Chrétiens, donc de plusieurs centaines de millions de fidèles qui ont tous les mêmes droits envers lui. Cela ils ne le comprennent décidément pas ou ne veulent pas le comprendre. Ceux qui ne sont pas des leurs leur paraissent des intrus, mais heureusement ceux qui pensent de cette façon ne comptent pas beaucoup, et sont généralement des laïques essentiellement préoccupés de leur propre situation, qu'ils craignent de voir diminuer.

Le premier acte du Pape : l'apparition au balcon pour la bénédiction du peuple après l'élection, avait naturellement donné lieu à une quantité d'interprétations diverses. Le soir même le maréchal du conclave, d'ordre du Pape, publiait un communiqué officiel par l'intermédiaire de l'agence du Gouvernement italien, dans lequel on donnait l'interprétation authentique de la bénédiction sur la place; d'après ce communiqué la volonté du Pape était de bénir non seulement le peuple de Rome et de toute l'Italie, mais le peuple du monde, en invoquant une pacification universelle. C'était la première fois que le Vatican faisait une communication officielle de ce genre, mais je le répète, quelle pourra être maintenant la ligne de conduite à suivre?

L'apparition à la fenêtre a rompu nettement la tradition; aujourd'hui le Pape peut sortir, cela n'étonnera plus personne, il sera reçu partout avec un respect infini. Seulement il est évident que le chef de la chrétienté entouré par ces pompes magnifiques, isolé dans sa grandeur, garde un prestige que le contact trop fréquent avec le public diminuerait sans doute.

Il est, selon moi, désirable que le Pape sorte pour continuer à montrer quelle est sa ligne de conduite, pour enterrer une bonne fois une légende qui n'a plus aucune raison d'être, mais ses sorties devront être limitées à quelques occasions solennelles, comme peut-être une procession sous les arcades de Saint-Pierre, une cérémonie à Saint-Jean-de-Latran, ou même éventuellement un séjour à la villa de Castel Gandolfo pendant les chaleurs d'été.

Dans la politique intérieure, on prête au Pape l'intention louable sous tous les rapports, de ramener le parti populaire à son vrai rôle, c'est-à-dire celui de modérateur, de tuteur des intérêts de la moralité et de tous les principes qui sont la base même de l'église. Il faut empêcher que ce parti se laisse entraîner dans une course avec le socialisme; il peut peut-être de cette façon conquérir quelques positions, mais ses avantages ne peuvent être que factices. La fonction du parti populaire en Italie ne peut être logiquement que celle des partis catholiques et cléricaux dans toutes les autres nations du monde, c'est-à-dire une action conservatrice.

L'Église elle-même est une institution éminemment conservatrice, la tradition, la continuation en représentent l'essence même. Le parti qui emprunte à l'Église sa force et sa raison d'être et qui est appelé à en soutenir les intérêts ne peut pas être un parti avancé avec une allure souvent révolutionnaire, mais doit au contraire être franchement conservateur. Bien entendu conservateur ne doit pas signifier réactionnaire.

Le parti populaire ne peut pas rêver de dominer d'une façon stable les masses qui ont des idées avancées, celles-là sont fatalement la proie du socialisme. Il peut s'appuyer sur des éléments conservateurs qui sont la base logique, base construite sur le seul lien vraiment indissoluble, sur l'identité des intérêts.

Du reste, une grande partie des masses en Italie n'a obéi

aux socialistes que par faiblesse et par crainte. Lorsque les fasci sont venus se dresser hardiment contre les exigences insupportables des socialistes, nous avons vu une quantité énorme d'anciens adeptes du socialisme, soit dans la population agricole, soit dans la population ouvrière, abandonner ce parti et se tourner vers les fasci, heureux d'être soulagés d'une domination qui ne répondait pas du tout à leurs idées mais qu'ils subissaient par peur et quelquefois par intérêt.

Le parti populaire a sa voie toute tracée, s'appuyer sur les modérés et chercher à dominer les masses par l'influence religieuse, par tous les autres avantages qu'ils sont en mesure de leur offrir, mais non en se camouflant en extrémistes : ce serait un rôle illogique, dangereux et dont le succès je le répète ne peut être que de bien courte durée.

Aujourd'hui le nouveau pape a donné la tranquillité à bien des consciences. Une formidable quantité d'Italiens religieux dans l'âme, mais aussi patriotes dans l'âme, étaient très gênés dans leurs actions par les exigences anti-nationales du Vatican. Maintenant que l'attitude du Souverain Pontife a écarté cette gêne, comme un bon rayon de soleil crève un nuage, ils seront heureux de se grouper dans un parti qui a pour drapeau la religion, la morale, l'ordre, le respect des droits et de la propriété de chacun.

On prête à Pie XI le plan de diriger le parti populaire dans cette voie, ce serait désirable à tous les points de vue d'autant plus qu'aujourd'hui avec le système électoral proportionnel, les groupes parlementaires sont tellement divisés qu'il est impossible de constituer un gouvernement fort. Le parti populaire établi sur des bases plus logiques, pourrait encore s'accroître considérablement et jouer un rôle beaucoup plus important dans la vie politique des pays. Évidemment il y a des positions acquises, des promesses maladroites et excessives sur lesquelles il faudra revenir, il y a des intérêts qu'il faudra heurter et, tout cela ne pourra se faire en un jour.

Du reste le Vatican ne brusque jamais, mais en tout cas l'action du Pape dans ce sens sera un bienfait considérable.

Rendons hommage ici à la modération, à l'habileté du cardinal Gasparri. C'est lui l'auteur de la détente qui s'était

déjà produite sous Benoît XV avec l'Italie, c'est lui qui a savamment et prudemment préparé et dirigé l'élection de Pie XI donnant son nom comme drapeau et se tenant ensuite modestement à l'écart. Les tendances conciliatrices trouveront dans Pie XI un appui plus cordial et plus énergique. Le fait d'avoir été maintenu dans le poste de Secrétaire d'État, assure la continuation avec plus de vigueur encore, de la politique dont il a le mérite d'avoir pris l'initiative. Une modification du parti populaire dans le sens mentionné plus haut, aurait aussi une influence heureuse sur la politique étrangère. Aujourd'hui, en effet, le parti populaire italien suit une ligne qui est souvent diamétralement opposée à celle que suivent dans les autres pays les partis catholiques. En revenant à une conception politique plus logique il se rapprocherait des partis étrangers de la même couleur; une entente plus facile pourrait en naître, et dans les conditions actuelles de l'Europe un vaste parti de ce genre aurait un rôle très important.

On a souvent parlé de l'internationalisme des Juifs, de l'internationalisme des francs-maçons, il est assez difficile de juger exactement les périls de cette action collective internationale.

En tout cas, pour l'Église catholique, il serait avantageux d'opposer à ces organisations internationales un parti catholique ayant des ramifications dans tout l'univers. Or, il y a des gens qui estiment que le changement, même formel de l'attitude du pape peut lui nuire à l'étranger. Je ne partage point cette manière d'envisager les choses, ne croyant absolument pas qu'il y ait un nombre calculable de catholiques qui vénèrent le Pape, ou qui le vénèrent davantage à cause de son emprisonnement, et qui le vénéreraient moins le jour où ils seraient convaincus que le Pape est libre.

Sous l'action de Pie X la religion s'est épurée et à mesure qu'elle se débarrassait de ses préoccupations matérielles, se confinant toujours plus dans un état de haut spiritualisme, l'Église n'a fait que des progrès. La guerre est venue encore ajouter à sa force par ce besoin instinctif qui ramène la pensée de tout homme en danger vers Dieu; mais ce mouvement est spiritualiste, purement spiritualiste et serait

gêné par toute considération d'ordre matériel. Ainsi le Pape qui courageusement mettrait de côté toutes les exigences matérielles, d'ailleurs irréalisables, ferait encore un grand pas en avant, et je suis sûr que sa puissance ne ferait que s'en accroître.

Je fais personnellement toutes mes réserves sur l'appréciation de pareils progrès du parti clérical, et je ne suis pas du tout convaincu que cette énorme force serait un bien pour la politique des pays, mais je constate simplement des faits et je tâche de prévoir la marche des événements. Donc le changement d'attitude du Pape du point de vue absolu, selon moi, correspondrait à une augmentation de sa puissance.

L'accord du Vatican avec l'Italie officielle pourrait évidemment avoir de grandes conséquences pour la politique étrangère de ce pays. Il ne faut pourtant pas oublier que le Pape est le chef de tous les catholiques, il a donc une haute figure de caractère international qu'une partialité envers l'Italie pourrait dangereusement affecter. Rappelons encore une fois qu'on en a voulu à Benoît XV de certaines phrases, de certaines attitudes, qui nous paraissaient à nous les Alliés, indulgentes à nos ennemis. On ne doit pourtant pas oublier que la situation du chef de l'Église est bien délicate, car lui-même ne peut oublier qu'il est le père de tous les catholiques.

Mais le Vatican, sans prendre nettement position dans des différends politiques pour l'Italie, peut évidemment favoriser son action à l'étranger de mille façons différentes et efficaces. Dans le monde entier il y a des congrégations religieuses, dans le monde entier il y a des catholiques fervents, et par conséquent la parole du Vatican, en faveur de l'Italie, aura toujours une valeur considérable, et il est certain que de la détente de ses rapports avec la papauté l'Italie peut retirer de très grands avantages, même en restant, comme il faut, dans les justes limites, sans créer des liens trop étroits, gênants pour les deux côtés.

Le fait même de savoir l'Italie d'accord avec le Vatican peut changer l'attitude de certains pays étrangers envers nous. Il y a des défiances, des hostilités qui pourront s'effacer

par ce fait, et éliminer des entraves que souvent l'Italie trouve dans sa marche.

Il faut reconnaître qu'en maintes occasions importantes, des accords partiels entre le gouvernement et le Vatican étaient antérieurement intervenus, mais il s'agissait toujours d'accords secrets, démentis, interrompus et qui évidemment ne pouvaient pas procurer ces avantages continuels et précis qui peuvent naître du mouvement actuel.

Maintenant est-ce que de cette entente, il pourra dériver un danger quelconque pour l'indépendance du Gouvernement civil? Cela je le crains. A l'intérieur, conquête d'un grand nombre de Conseils provinciaux et municipaux, de sièges à la Chambre, possibilité d'atteindre désormais de hauts grades dans toutes les branches de l'administration.

A l'Étranger, influencer par la nonciature et par le clergé, tout cela constitue une force immense qui ne peut manquer de peser sur la liberté absolue du gouvernement civil, il faudra donc à mon avis, une extrême prudence pour éviter de tomber dans l'autre extrême, c'est-à-dire sous le joug d'une domination cléricale.

Autant je pense que la masse des catholiques a le droit et même le devoir de participer à la vie de la nation, d'en assumer sa part de responsabilité, autant une pareille participation bien dirigée peut être une barrière contre de dangereuses tendances extrêmes, socialistes, communistes, etc., autant il serait regrettable que cette intervention devînt une domination. Je crois, du reste, que cette domination n'est pas désirable pour l'Église. Les raisons même exposées plus haut me font croire fermement que l'Église a tout à gagner à rester dans le domaine pur de l'esprit, à abandonner ses revendications temporelles, mais il y aurait danger pour elle autant que pour le Gouvernement civil, si son action devenait prépondérante.

Je parle ici en homme de parti respectueux de la religion, désireux que les catholiques sincères prennent à la vie publique une part égale à celle de tous les autres citoyens, mais j'estime que pour être logique, le Vatican doit exercer une action modératrice, conservatrice que j'aime comme élément de défense, de retenue, mais que je n'aimerais pas

voir dominer la nation, persuadé que je suis de la bonté des principes libéraux, sur lesquels l'Italie a été construite, et dont le respect a eu, jusqu'à présent, le plus heureux effet.

Le Pape Pie XI n'est pas seulement un homme pieux et instruit, mais les postes qu'il a occupés, ses missions à l'Étranger, lui ont donné une expérience pratique de la politique, dont son esprit ouvert et patriote peut lui permettre de cueillir les meilleurs fruits.

Son premier acte sera sans doute suivi par d'autres. Par sa mesure, il pourra sans doute rallier au parti catholique un nombre immense d'Italiens et par sa volonté si puissante et si forte, il imposera à ce parti sa voie droite et logique, il aidera l'Italie dans les revendications légitimes, même à l'Étranger, il mettra la défense de la religion pure au-dessus de toute autre considération en faisant servir la politique de son parti à la religion, et non pas en asservissant la religion à des visées politiques.

Pie XI pourra jouer un grand rôle dans l'histoire et pourra apporter des bienfaits incalculables à l'humanité. Le monde entier est fatigué, souffrant et attend impatiemment, d'une pacification réelle, un soulagement à ses tortures morales et physiques. Le chef vénéré de tant de centaines de millions de croyants, entouré de tant de respect du monde entier, investi d'une si haute puissance spirituelle toujours croissante, a sûrement le pouvoir de hâter cette pacification. C'est ce qu'on espère de lui. Son premier acte a renforcé cet espoir : le monde attend plein de confiance.

COMTE DE SAN MARTINO

Sénateur du Royaume d'Italie,
correspondant de l'Institut de France.

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. LLOYD GEORGE

M. Lloyd George vient de rentrer à Londres, chargé des dépouilles de la Conférence de Gênes. Il a paru et il a parlé. L'état du monde n'est pas tout à fait ce qu'il espérait; l'Europe n'est pas reconstruite. Mais le premier Ministre est encore puissant et plein de prestige. Il a été roi dans Gênes, devant les nations.

Que fera-t-il demain? Personne ne peut se vanter de connaître ses projets, mais tout le monde devine qu'il en a.

C'est un dictateur que M. Lloyd George. On ne le définit pas quand on dit que c'est un Ministre auquel un long usage du gouvernement a donné un pouvoir éclatant. Il est plus et il veut plus. Depuis Cromwell, il n'y a pas eu en Angleterre d'homme jouant comme lui le rôle de protecteur. Il en a le tempérament; il en a le goût. Ministre depuis plus de douze ans, chef du Gouvernement depuis huit, il a transformé la notion accoutumée du pouvoir. Il a étendu son action à tous les départements ministériels. Par delà les règles constitutionnelles, il a été mêlé à toutes les affaires. Il tient les fils de toute la politique. Rien ne manque à sa gloire, ni les partisans dévoués, ni les suffrages populaires, ni l'admiration des classes de la société d'où jadis il était éloigné, non pas même une opposition qui, par ses coups répétés, fait valoir la solidité de sa position et la sécurité de son omnipotence.

Par l'effet des événements, le champ où il rayonne s'est

agrandi. Les conférences lui ont donné la fortune rare d'exercer son prestige non plus seulement sur son pays, mais sur tous les pays. Comment ne les aurait-il pas aimées? Un homme d'État à la fois réaliste et imaginatif, ne résiste pas à la grandeur de l'emploi qu'offraient les assemblées internationales. A Gênes, M. Lloyd George était vraiment César dans Rome. A lui venaient les nouvelles, les confidences, les requêtes. On attendait ce qu'il dirait, on commentait ce qu'il avait dit. Il a semblé parfois que la Conférence était concentrée à la villa qu'il occupait. Les hommages lui étaient prodigués, les objections même paraissaient encore des hommages à son pouvoir de décision.

Ceux qui le critiquent voient en lui un grand comédien. Ceux qui l'admirent le proclament grand ministre. Mais dans ses défauts comme dans ses qualités, adversaires et amis s'accordent à reconnaître un ordre de grandeur. C'est qu'en effet M. Lloyd George est, comme être humain, une nature où il y a de la puissance. Les circonstances ont pu le servir : personne cependant ne lui refuse un tempérament personnel et des dons inconstestables. Subtil comme un Gallois, rapide, enflammé, il fait face avec aisance aux conjonctures les plus diverses. Plein de ressources, il ne connaît pas la résignation. Ses colères ne sont pas toujours inquiétantes : mais sa tranquillité n'est pas forcément rassurante. Il joue son jeu avec force et avec obstination.

Jamais il n'avait paru encore sur une aussi vaste scène que celle de Gênes. Il y a employé tous ses moyens. Il sait être véhément, presque brutal. Le lendemain il est plein d'humour. Sa main, qui la veille frappait la table, a des gestes doux comme une caresse. Il a de la présence d'esprit. Il crée l'atmosphère. Dès le début de la Conférence Tchitcherine faillit tout gâter et s'attira une vive réplique de M. Barthou. Ce n'était pas l'affaire de M. Lloyd George qui souhaitait que la prise de contact fût calme. Tchitcherine qui sait combien il est aisé de jouer parmi les alliés et qui avait la partie facile n'est pas M. Talleyrand. Il manqua de tact. En quelques mots où la fermeté s'alliait à la bonne humeur, M. Lloyd George s'efforça de dissiper ce premier orage, et il y réussit à peu près. Il est par ses facultés personnelles adapté à ces conditions

modernes de discussion. Le tribun des temps passés haranguait la foule sur la place publique : il harangue encore les Parlements; mais l'homme futur, tel que le conçoit du moins M. Lloyd George, est celui qui peut parler à l'auditoire infiniment plus vaste, plus bigarré, plus dissemblable et plus difficile où le Japonais voisine avec le Tchéco-Slovaque, où le neutre est auprès du combattant de la veille, et où, dans l'ombre, le Bolcheviste fraternise avec l'Allemand.

Surtout M. Lloyd George a de la gaîté. C'est le trait le plus étonnant de son caractère et de son action publique. Les plus lourdes responsabilités pèsent sur lui, et il est gai. Les affaires les plus graves se compliquent autour de lui, et il est gai. L'avenir du monde est en jeu, et il le dit lui-même, la sécurité des peuples, l'ordre la civilisation, la guerre ou la paix sont en cause et M. Lloyd George ne perd la bonne humeur qui rit dans ses yeux clairs. L'univers est un spectacle dont sa philosophie s'accommode : pour agir à sa guise, il sait qu'il a besoin de son sang-froid. Ses adversaires disent qu'il n'est pas savant, qu'il ignore beaucoup de choses qui sont inscrites dans l'histoire. Nulle érudition ne lui aurait donné plus de sérénité, et nulle contemplation du passé plus de scepticisme sur les événements et plus de confiance dans sa propre action.

La domination chez un tel homme politique est une nécessité. Mais il a sans cesse besoin du seul appui qui suffise à un dictateur : il lui faut la faveur de l'opinion. Le chef dans l'histoire, gouverne par la force. Et la force dans la société démocratique c'est la volonté populaire. Le Parlement en est la simple expression. Par delà le Parlement, elle réside dans « l'homme de la rue » M. Lloyd George, par la nature même de son caractère, de son rôle et de son pouvoir est voué à toujours sentir l'opinion avec lui, il est à chaque instant obligé de savoir ce qu'elle veut pour la contenter.

Or, en tout pays l'opinion est mobile, simpliste, émotive. Elle se moque de la logique, elle est attentive à ses besoins immédiats, elle est réfractaire aux longs desseins; elle est plus sensible que raisonnable. La satisfaire, c'est pratiquer une politique qui soit à son image. Ne demandez donc pas à M. Lloyd George une doctrine continue, où toutes les pièces soient bien jointes. Attendez de lui une série fulgurante de points

de vue, un jaillissement d'étincelles intermittentes, selon les temps et selon les lieux. Il y a loin de cette conception à celle d'un Richelieu qui a un plan d'ensemble, qui agit pour son pays, au besoin malgré son pays, et qui travaille pour le peuple, non par le peuple. Les temps sont changés : l'opinion est reine du monde; l'homme d'État, selon la formule de M. Lloyd George, gouverne en tenant compte non seulement des circonstances, mais aussi de la réaction de la foule à ces circonstances. Empirisme sans doute, mais empirisme qui permet à celui qui est maître de rester maître.

De là cette singulière position d'un Chef de Gouvernement. M. Lloyd George a des partisans : peut-on dire qu'il ait un parti? Venu de l'extrême gauche, il est quelques années plus tard à la tête d'une coalition où les conservateurs sont l'élément qui domine. Demain il sera peut-être à la tête d'un groupement nouveau où les libéraux et les travaillistes même tiendront la plus grande place. Chaque manœuvre en tous cas le met dans une situation solide pour un temps et qui lui permet d'attendre les événements. Tel est l'effet de cette tactique que M. Lloyd George demeure insensible à une opposition : il a contre lui des journaux ayant le poids ou l'expansion du *Times*, du *Morning Post*, du *Daily Mail*. De Gênes, l'éditeur du *Times* M. Steed qui a en matière de politique étrangère une autorité reconnue, prononce contre lui une offensive redoutable. M. Lloyd George est secoué, diminué même; il se tait tout un jour. Il reparait le lendemain, comme rajeuni après un orage. Il a la foi dans son étoile et il la communique.

« Je pendrai le Kaiser! Je ferai payer l'Allemagne jusqu'au dernier centime! » Ainsi parlait au lendemain de l'armistice M. Lloyd George et la foule l'acclamait. Il se serait attaché à ce beau programme, si les circonstances l'avaient voulu. Mais les mois passent, les préoccupations changent; l'Empire est inquiet. M. Lloyd George arrache aux conservateurs une solution de la question irlandaise, impose l'indépendance de l'Égypte, apaise les troubles de l'Afrique du Sud et des Indes. Ces grands problèmes sont-ils résolus? Non point : mais à chaque jour suffit sa peine, une étape est franchie, les crises provisoirement sont assouplies. M. Lloyd George peut parer à d'autres dangers.

Car voici l'essentiel : le peuple souffre, deux millions de travailleurs chôment. La magnifique activité britannique de jadis est arrêtée. La guerre a eu beau donner à l'Angleterre les colonies allemandes, la marine allemande, le commerce allemand... Elle a amené dans le monde une rupture d'équilibre, dont les conséquences atteignent le commerce et l'industrie. L'Angleterre n'a pas la stabilité que donne à la France sa population agricole. Le trafic mondial, célébré par Kipling, la banque du Crédit illimité, les usines, orgueil de la nation, le travail anglais, rapide et exact, si riche en rendement, les métiers, les outils, la juste adaptation de l'homme à l'outil, l'entraînement qui le rend pareil à une machine de précision, les milliers de bateaux sillonnant la mer, chargés de produits pour le monde entier, voilà ce qui faisait la prospérité britannique et voilà ce qui paraît menacé.

Que dire au peuple? M. Lloyd George a trouvé. Il est un immense pays où tout est désorganisé, où les habitants manquent de tout, où il n'y a plus ni réserves, ni produits manufacturés : c'est la Russie. M. Lloyd George veut donner à l'Angleterre cette clientèle multiple. Mais la Russie soviétique n'a pas d'argent : tel est le dénûment de ce malheureux pays en révolution que sa maigre activité industrielle a créé un état de surproduction et que les consommateurs dépourvus de tout, sont incapables de rien acheter. Qu'à celà ne tienne! Par des crédits, l'Angleterre fournira aux Russes de quoi payer, elle garantira en tous cas les traites des producteurs britanniques et, pour se couvrir, elle se fera donner des concessions productives, pétrole, etc. Combinaison simple à trois termes : le producteur britannique, le client dénudé mais possesseur de biens improductifs, les garants anglais, destinés à aider ce client et à faire produire ses biens.

Elle n'a pas réussi, malgré les calculs et les subtiles préparations de M. Lloyd George. Le grand chef de la conférence avait tout prévu sauf l'intransigeance des Bolchevistes en matière de communisme. C'est que pour sa part, réaliste avant tout, allant au but à travers les obstacles, bousculant au besoin les raisonnements et les objections, il est peu sensible aux arguments de principe. La procédure ne le touche pas. D'ailleurs il puise dans l'histoire; il y découvre les précé-

dents dont il joue à sa manière. Une thèse chère à M. Lloyd George et qui déconcerte le plus l'opinion française est l'histoire de la révolution de 89. L'Angleterre s'est trompée en ne comprenant pas le mouvement révolutionnaire de la France, il y a plus d'un siècle. M. Lloyd George ne veut pas commettre une erreur pareille. Où est l'analogie? M. Lloyd George ne s'arrête pas au détail, il voit les ensembles. Le communisme ne reconnaît pas la propriété privée et c'est le fondement même du droit occidental qui est menacé. M. Lloyd George n'est pas ébranlé. L'histoire est pleine de révolutions et les révolutions ne sont que des changements de propriétaires. Par des raccourcis rapides et puissants, M. Lloyd George passe de la vision tragique du bolchevisme destructeur et sanglant à la vision plus paisible du bolchevisme en habit des dîners de Gênes. Brûlant les étapes, il voit succéder à l'âge du couteau entre les dents l'âge du gardénia à la boutonnière. Un adroit usage des politesses royales et des paroles pontificales contribue à la transformation. Les Soviets ont les honneurs inespérés de Gênes. Si la Conférence ne traite pas encore avec eux, les accords particuliers ne deviennent-ils pas plus faciles?

L'Europe cependant hésite. Le traité de Rapallo a éclaté comme un coup de tonnerre, faisant prévoir l'orage lointain déchaîné par l'alliance russo-allemande. Dans ces événements même, M. Lloyd George trouve soudain un argument. Une image plus vaste paraît à l'horizon. Là où il ne voyait d'abord que des avantages économiques, il aperçoit une politique. La Russie ne peut vivre seule. Elle accepte le concours allemand, mais elle ne le préfère pas. L'avenir est à qui sera le premier l'ami de Moscou. L'Allemand se met en marche. M. Lloyd George arrivera avant lui. N'a-t-il pas, il y a déjà longtemps, pris l'initiative de parler à Krassine? Il est l'homme qui avant tous les autres a pris les Soviets pour un pouvoir de fait, est entré en relation avec eux, et leur a ménagé une entrevue avec le monde entier. Ainsi les possibilités demeurent ouvertes, et sur le chemin qui mène au mystérieux lendemain, M. Lloyd George a mis quelques jalons...

Le traité de Versailles dans toute cette affaire semble quelque peu oublié. C'est que la question allemande n'est pas celle qui touche le plus l'Angleterre. M. Lloyd George

est l'un des auteurs du traité : il n'en est pas l'ennemi, il n'a pas de parti pris. Il se tient au carrefour des circonstances européennes. Quand on veut le critiquer, on observe que ce système tue la confiance. Et quand on veut l'absoudre, on dit que ce système ne condamne aucune espérance. Pour être le directeur de l'Europe, plus de doctrine cependant serait nécessaire.

M. Lloyd George est-il près d'avoir épuisé son destin politique? Il rentre à Londres dans des conditions difficiles. La Conférence, selon les prévisions de beaucoup d'hommes d'État, n'a pas répondu aux espérances du Premier Ministre anglais, et le problème allemand, que M. Lloyd George faisait volontiers passer au second plan, revient au premier. S'il était maître, il ne tarderait pas à faire les élections, et s'il engageait cette rude partie, c'est qu'il aurait des raisons de croire que le résultat lui serait favorable.

Mais à ce point de sa carrière, M. Lloyd George qui a tout plié devant lui, trouve un droit supérieur à lui : la Constitution. Il n'y a de dissolution possible que si le roi, juge suprême des événements et des vœux du Cabinet, y consent. Une dissolution et des élections générales peuvent amener un renouvellement de la politique britannique dans un sens inconnu. La continuation de la législature pendant deux ans peut amener un remaniement du Cabinet où les conservateurs tiendraient la plus grande place.

M. Lloyd George a du temps devant lui avant de se décider : il a trop d'appui dans toute la nation pour ne pas examiner ses chances de durée. Mais il a songé aussi à sa sortie. Depuis longtemps il confie à ses proches qu'un très long exercice du pouvoir l'a fatigué et que, dans une vie politique d'une intensité exceptionnelle il a atteint la limite des forces humaines. Il aime les loisirs des Chequers, il se plaît même à rêver d'un long voyage aux Indes... On imagine ce Celte sceptique et balzacien allant, pèlerin mystique et passionné, méditer dans le pays qui est le berceau de l'humanité et la source de toutes les sagesses, — à moins que le destin ne lui impose de nouveaux travaux sous la forme d'une dictature qui se prolonge.

IGNOTUS

TALLEMANT DES RÉAUX
EN MÉNAGE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS[1])

I. — RÉCEPTION INTIME

Activement, le visage empourpré, la cuisinière secouait le feu de bois mélangé de charbon. Le fourneau ronfla. Les marmites où cuisaient les sauces ronronnèrent. Les graisses, dans les poêles, grésillèrent. Les poêlons de cuivre, sous leurs couvercles, émirent des glouglous. L'harmonieux concert des bouillonnements satisfit l'oreille de la matrone.

Elle mania avec prestesse les écumoires, les passoires, les longues cuillers de fer, lança de-ci, de-là, à pincées ou à poignées, le sel, le poivre, le gingembre, épices et aromates, courut vers la grande table, battit les œufs, de la crème, arrondit d'une caresse de la main le contour d'une pâtisserie.

Puis, prise d'une inquiétude, elle gagna la fenêtre donnant sur la cour. Le boucher n'arrivait point. Ce lanternier compromettait par sa négligence la saveur des rôtis. Le cocher et un laquais nettoyaient le carrosse, chassaient la buée de ses glaces fines, brossaient ses draps gris, ses rideaux et ses

1. Gédéon Tallemant, sieur des Réaux, le spirituel auteur des fameuses *Historiettes*, avait épousé, le 14 janvier 1646, Élisabeth Rambouillet, adolescente de treize ans. Nous avons conté ses vingt-sept premières années dans notre livre : *La joyeuse Jeunesse de Tallemant des Réaux*, Paris, Émile-Paul, 1921, in-18.

coussins de taffetas enrubannés de soie aurore. Elle les invita à interroger l'horizon.

Le laquais, à pas lents, franchit la porte, mit ses mains au-dessus de ses yeux pour mieux voir. Il revint. Il n'apercevait rien. Pourtant, dans ce quartier solitaire du Pré-aux-Clercs, où s'élevaient peu de maisons, le moindre quidam, sur le chemin, se découvrait aussitôt.

La cuisinière fit un geste de découragement. Comme elle se retournait, elle surprit « le galopin », son aide habituel, en train de se mirer dans les sphères luisantes de la batterie de cuivre et d'étain. Une soudaine colère la souleva. On ne pouvait rien tirer de ce freluquet. Sans cesse, il se délectait à contempler ses grâces de pataud provincial. Jamais pareil amour de la propreté! Deux fois déjà en une heure, l'air dégoûté, il s'était lavé les mains à la fontaine de cuivre rouge suspendue au mur de la cuisine.

Pendant ce temps, le feu perdait son ardeur sur les landiers de fer forgé de la grande cheminée et le tourne-broche à poids, arrivé au bout de sa course, n'actionnait plus la broche où cuisait une poularde du Mans.

Elle le tança avec violence. Il deviendrait un gibier de fille de joie, comme on en voyait rôdant autour du Pont-Neuf. Elle était si indignée qu'elle ne voulut plus l'envisager. Elle l'envoya quérir à la cave les bouteilles de « vieil Bourgogne » dont on régalerait les invités. Il prit sur la cheminée un grand chandelier de cuivre et s'en alla en murmurant.

Le porteur d'eau entra, avec ses tonnelets. La cuisinière vérifia sa marchandise liquide. Il fallait se méfier. Ces gens, par paresse, vous apportaient souvent de l'eau prise à la Seine ou à l'égout. L'homme quitta la place, le gousset garni de ses sols, complimenté sur la limpidité de son onde.

A ce moment, le laquais annonça que le boucher apparaissait entre les arbres du chemin. Le visage de la cuisinière s'épanouit. Les rôtis auraient le temps de cuire. Tout allait à souhait. Cependant, la surprise succéda bientôt chez elle à la satisfaction. En nage, aidé de son garçon, le boucher pénétrait dans la cour, traînant une grande carriole. Quoi! tant d'affaires? Pour livrer trois rôtis, une carriole et deux hommes?

Sans souffler, le boucher et son aide abattirent la ridelle arrière du véhicule. Avec des ahans et de violents efforts, ils tirèrent à eux et placèrent sur leurs épaules une masse énorme de chairs sanglantes. Accablés sous le poids, ils se dirigèrent vers la cuisine et, devant la cuisinière, déposèrent la moitié d'un bœuf.

Tout d'abord, frappée d'étonnement, la cuisinière demeura muette. Puis retrouvant la parole :

— Etes-vous fous? que m'apportez-vous là?

— Madame, — dit le boucher, — a commandé la moitié d'un bœuf.

Bon lourdaud, incapable d'un raisonnement, il tourna le dos et, suivi de son garçon, repassa la porte. Alors la cuisinière, dont ce gigantesque rôti gênait les mouvements, poussa des cris aigus. La maison s'anima. Des étages supérieurs dégringolèrent le valet et la femme de chambre. Catherine Rambouillet, dame de Lestang [1], parut ensuite, puis, l'un derrière l'autre, Tallemant des Réaux et sa jeune femme, Élisabeth. Tous, sauf Élisabeth, semblaient consternés devant cet amas de viande gisant à terre et ne soufflaient mot. D'un ton naturel, impatientée seulement que l'on eût mis pour si peu la maison en émoi, Élisabeth dit à la cuisinière :

— Pourquoi tant de bruit? Mettez ce rôti à cuire, le temps presse !

Alors Des Réaux saisit le mot de l'énigme. Il renvoya les siens, donna des ordres. Avec le concours du galopin et du laquais, la cuisinière dépècerait en hâte ces quartiers de bœuf, en garnirait les deux armoires de l'office. On utiliserait ces provisions les jours suivants. Tout guilleret, riant sous cape, il remonta au premier étage de la maison. Madame des Réaux était dans son appartement. Il l'y rejoignit.

— Petite fille, petite fille, — dit-il, — avez-vous donc pensé que, comme Moïse, nous avions à nourrir la tribu des Hébreux égarée dans le désert?

Elle le regarda. Elle ne comprenait point. Nul, dans sa famille, ne lui avait donné des principes d'économie. Elle faisait, en compagnie de son époux, son apprentissage de

1. Belle-sœur de Tallemant des Réaux.

ménagère. Il lui avait paru qu'en ce jour printanier où l'on pendait la crémaillère, un demi-bœuf suffirait à peine à rassasier les amis de la maison. Un demi-bœuf, c'était donc trop? Naïvement, elle questionnait son mari. Mais celui-ci ne cessait de rire. Elle se sentit humiliée, ridicule. Des larmes montèrent à ses yeux, une moue plissa ses lèvres...

Des Réaux ne prolongea pas la raillerie. Sa femme, son exquise petite femme, était une enfant de treize ans. Pouvait-on lui demander expérience et pondération? Il l'avait voulue ainsi, tout ingénue, toute candide, pour la conformer plus aisément à son idéal. Son rôle d'éducateur commençait. La première leçon provoquait les pleurs de l'élève. Cela était de bon augure. L'enseignement profiterait sous l'aiguillon de l'amour-propre.

Tendrement il prit dans ses bras la fine poupée, la cajola, la consola, ramena dans ses yeux et sur ses lèvres le sourire enfui. Maintenant, agile et gaie, Élisabeth ne songeait plus qu'à effacer de son visage le sillon rosé des larmes. Sous le regard attentionné de son époux, elle allait et venait dans la grande pièce où flottait un parfum de civette. Elle s'installa devant la table couverte d'un tapis de drap vert à franges d'or où reposait son attirail de coquette : mallette à poudre, pelote à épingles fines, pots à fard, réchaud à esprit de vin, peignes, pincettes et autres ustensiles. Un petit miroir, dans son cadre de bois violet, refléta ses gestes caressants.

Elle avait fait de cette pièce le sanctuaire de sa beauté. De précieuses étoffes de Perse ouataient les murailles où resplendissaient une grande glace et de curieuses peintures exécutées sur taffetas d'éventail. Autour d'une pendule en bois d'ébène fileté de cuivre, montée sur un support de fer poli, des bibelots en faïence hollandaise paraient la cheminée. Un guéridon supportait la boîte à gants, et une petite table le coffre revêtu de maroquin où étaient rangés les coiffes de gaze, les masques de velours et de soie, les écharpes de dentelle, les tabliers de satin et de taffetas embellis de mollets d'or, les éventails de bois ajouré. Un léger bureau de cèdre bâillait, montrant son écritoire d'ébène, les cires, les cachets armoriés, les plumes d'oie et une longue lettre inachevée. Trois fragiles cabinets de la Chine brillant de

leurs incrustations de nacre enfermaient les pierreries, l'appretador, le tour de col, les bracelets et bagues enrichis de gros diamants, le nécessaire de couture en chagrin rehaussé d'or, le service à thé en porcelaine de Hollande et ses cuillers d'argent. Dans un coin se dressait la table de jeu avec ses cornets, son damier, ses jetons et dés d'ivoire.

Des sièges vaguaient de-ci, de-là. Des Réaux s'était assis sur l'un d'eux. Il avait offert ses services; mais on l'avait récusé. Il n'entendait rien au rôle de femme de chambre. Pourtant Élisabeth, maintenant assurée que la trace de ses larmes avait disparu, le consultait sur la toilette qu'elle choisirait pour recevoir ses hôtes. Elle ouvrit la grande armoire de noyer qui contenait ses vêtements de parade et d'intérieur, mille provisions de tissus. C'était une sorte de tabernacle, dont elle surveillait jalousement les trésors. Là étaient rangés son linge de corps, ses bonnets, ses engageantes, faits d'étoffes légères, de linons flous, garnis de dentelles de Malines et d'Angleterre, de point de France ou de point à la reine, ses corsets confectionnés de souple tabis.

La jeune femme aimait les couleurs vives, les blancs, les jaunes, les « cafés », les verts d'eau, les azurs, les belles étoffes rayées, zébrées, guillochées, parsemées de fleurs brodées, décorées de clairs « falbanas » d'or ou d'argent. Ses jupons en taffetas d'Angleterre ou en gros de Tours, ses robes de chambre en vibrant satin de la Chine, ses manteaux gonflés de castor, pendaient entremêlés à ses justaucorps de damas, de brocart, de velours, aux ornements richement orfévrés.

Des Réaux lui conseilla de revêtir un merveilleux habit or et noir, dont la flotte des Indes avait rapporté l'étoffe brochée de lotus et d'oiselets. Elle ressemblerait ainsi à quelque déesse descendue des pagodes pour ensorceler les humains de son sourire. Cette perspective enchanta la jeune femme. Elle pria Des Réaux d'appeler la servante qui l'aiderait à se travestir en idole.

Avant de quitter la pièce, Des Réaux se dirigea vers la cheminée. Par malice, aux côtés de la pendule battant gravement les heures, il avait ajouté trois sabliers de luxe, protégés par des boîtes de chagrin, voulant préciser ainsi à

sa femme que le temps, toujours précieux, ne doit pas être perdu en futilités. Élisabeth n'avait point retourné les petits appareils. Il les retourna sans mot dire, puis il regagna sa chambre.

C'était une chambre d'homme modeste, indifférent au luxe, mais soucieux de ses aises. Les murs supportaient une tapisserie des Flandres à personnages, un petit miroir et un christ d'ivoire posé sur un piédestal d'ébène. Un paravent tendu de serge rouge préservait du vent coulis. Deux tables et deux guéridons de noyer soutenaient des bibelots. Trois fauteuils, quelques chaises, un canapé recouverts d'un velours brodé couleur feuille morte, montraient que peu de monde hantait ce lieu, fait pour la méditation. Le lit dressait quatre piliers tors terminés par des champignons sculptés. Une courtepointe de moire grise bordée de bandes de tapisserie d'Angleterre en soie fine lui donnait un air de richesse sans ostentation. Dans un grand cabinet d'ébène, aux volets décorés de figures et posé sur un pied à douze colonnes, dormaient des manuscrits. Un bureau de noyer voisinait avec la bibliothèque. En celle-ci s'alignaient deux cent cinquante volumes de tous formats choisis parmi les auteurs grecs, latins et français. Un rayon était réservé aux écrivains de *bibus*. C'était la *Bibliothèque ridicule*.

Près du feu qui brûlait dans la cheminée, Des Réaux s'habilla lentement. Ayant revêtu une veste de damas or et bleu, prêt à recevoir ses invités, il tisonna, plongé dans ses rêveries...

Quatre mois avaient passé depuis son mariage au temple de Charenton, quatre mois de pure sérénité. Élisabeth était bien telle qu'il l'avait imaginée, intelligente, gaie, spontanée, avide de sa protection, naïve, attendant tout de lui, désireuse de le satisfaire, ardente à l'aimer. Elle lui rafraîchissait l'âme. Sans cesse il la contemplait, car elle comptait parmi « les plus belles femmes de Paris ». Mais il ne montrait point son adoration. La petite était encline à la coquetterie et, volontiers, elle eût fréquenté les cercles galants où se pervertissaient, sous les compliments des muguets, les meilleures d'entre les épouses. Il ne voulait point la claustrer; il s'efforçait simplement de l'éloigner des tentations.

Pierre Tallemant son père eût souhaité qu'après son mariage il s'installât, comme Boisneau et comme La Grossetière[1], dans sa maison, payant pension, déchargé de tout souci. C'était l'habitude dans ces milieux protestants de la paroisse Saint-Eustache. Des Réaux s'y refusa, étonnant toute la famille. Il rêvait d'une liberté complète, loin des querelles. Il demeura rue des Petits-Champs juste le temps de trouver un domicile et d'installer son foyer.

Ce furent de grands tracas. Rien ne le satisfaisait. Enfin le hasard l'avait mis en présence d'un homme étrange, François Lhuillier, conseiller au Parlement de Metz, philosophe cynique, qui, malgré les obligations de sa charge, habitait la capitale. Cet homme, riche de 18 000 livres de rentes, faisait bâtir dans Paris d'innombrables maisons. Il espérait ainsi, tirant des loyers de ces immeubles, perdre jusqu'au tourment d'administrer ses capitaux.

Comme Des Réaux lui confiait sa contrariété de ne point découvrir une demeure agréable, il lui offrit de visiter un hôtel nouvellement édifié au Pré-aux-Clercs. Il se dressait à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, de l'autre côté de l'eau, dans la paroisse Saint-Sulpice. Tout de suite cette situation loin du milieu familial plut à Des Réaux. De bonne apparence, grande, confortable, la maison lui agréa. Il traita sur-le-champ, paya même d'avance, si bien que Lhuillier, ravi de découvrir un si bon locataire, disait :

« J'ai loué autrefois une maison à Monseigneur Pierre de Broc, évêque d'Auxerre, qui ne me payait point. J'en loue une autre à un huguenot et il me paye par avance! Foin des catholiques et vivent les huguenots! »

Il se piqua d'honneur et voulut que Des Réaux pût à son tour se louer de lui. Il pratiqua tous les remaniements que celui-ci lui demanda pour sa commodité. Ils étaient bons amis à cette heure et Lhuillier viendrait, dans quelques instants, pendre, en sa compagnie, la crémaillère...

Des Réaux aimait « tendrement » sa maison, entourée de verdures et de jardins « plantés à sa mode ». Elle était un peu isolée. De ses fenêtres, on n'apercevait que le clair paysage de

1. Frère et beau-frère de Tallemant des Réaux.

la Seine avec ses chantiers de bois flottés, les terrains vagues du Pré-aux-Clercs, quelques couvents, l'orangerie du roi et, à cette époque de l'année, les vergers en fleurs.

Maintenant tout était installé. Un riche mobilier garnissait les pièces. La fortune des époux, placée sur la banque Tallemant, rapporterait de larges annuités. L'important était de s'ingénier à savourer cette quiétude.

Des Réaux cependant avait compris que sa femme, habituée à vivre dans le tumulte et la joie de la maison paternelle, souffrirait peut-être de la solitude aux heures où il s'absenterait. Il lui donna tout de suite en la personne de sa sœur aînée, Catherine Rambouillet, veuve avec deux enfants de Jacques de Monceau, sieur de Lestang, une compagne affectueuse et pleine de sollicitude. La pauvre femme vivait dans la gêne, plaidant contre son beau-frère et les associés de son mari défunt qui tentaient de la fruster des bénéfices réalisés dans la gestion de la ferme générale des Aides. Elle avait été heureuse d'unir son destin à celui du jeune ménage dont elle avait contribué à assurer l'harmonie. Discrète, sage, bonne ménagère, elle initiait Élisabeth à ses devoirs domestiques...

A rêver ainsi, Des Réaux ne s'apercevait pas que le temps passait avec rapidité. Il entendit un murmure de voix. Les invités arrivaient. En hâte, il se rendit dans la chambre de sa femme, où Catherine Rambouillet l'avait précédé. Un ordre exact y régnait. C'était une grande pièce toute tendue de brocatelle de Venise. Deux fenêtres, donnant sur la Seine, l'éclairaient d'un jour tamisé par des rideaux de toile damassée et par un vaste paravent couvert d'une étoffe à ramages. La cheminée où, sur une grille aux ornements argentés, brûlait un feu doux, portait des amphores de terre rouge et quelques délicats sujets de porcelaine aux colorations fanées. Une glace monumentale, surmontée d'un chapiteau sculpté, renvoyait, du haut de son support d'acier, l'image d'un gracile bureau « en bois de calembour » marqueté d'étain et de deux guéridons « de pareille façon ». Un divan illuminait une encoignure de l'éclat de ses ors et de ses pourpres damas de Gênes. Huit fauteuils et quatre chaises formaient autour du lit, chantournés et parés comme lui, un cercle admiratif. Magnifique, ce lit érigeait, au mitan de la chambre, quatre

hauts piliers de noyer arrondis, en leur extrémité, en pommes couronnées d'aigrettes de laine blanche. Sous la courtepointe de damas à fond rouge et chair, parsemée de houppes de soie, son impérial et ses soubassements découvraient d'exquises décorations florales.

Madame des Réaux, déjà étendue sur cette couche, entretenait avec vivacité sa sœur assise dans la ruelle. Elles formaient un groupe charmant que Des Réaux ne put se défendre d'admirer. Il eut témoigné par des phrases flatteuses cette admiration si M. Conrart ne fût entré dans la pièce, geignant, traînant la jambe. C'était une fatalité. Une crise de goutte l'avait atteint la veille au soir. Il était venu à grand'peine. Il serait un triste convive.

Plein de sollicitude, Des Réaux l'installa près du lit de sa femme, entre les coussins de damas d'un grand fauteuil. Il le consola. Il savait qu'il gémissait toujours, surtout devant les dames dont il appréciait les petits soins. Il lui assura que cette goutte le rendrait célèbre sur le Parnasse. Déjà plusieurs poètes l'avaient chantée. Ces propos apaisèrent le bon huguenot qui, changeant de note, se mit incontinent, d'un ton concerté, à dire des galanteries aux deux sœurs.

Il s'interrompit seulement quand M. Antoine Menjot parut. Ce petit médecin, cousin des Tallemant, appartenait comme lui à la religion prétendue réformée. A peine âgé de trente ans, il faisait grand fracas dans la paroisse de Saint-Eustache où sa science concurrençait celle de l'illustre Guénaut. On lui prédisait bel avenir, le sachant toujours penché sur les livres, philosophe ouvert aux idées nouvelles, soignant le moral des patients autant que leur physique. Madame de Sablé l'appelait dans son antre de malade imaginaire où Conrart, adorant en silence mademoiselle de Chalais, suivante de la marquise, l'avait rencontré.

Celui-ci le congratula d'avoir sauvé du « monument » un sien ami; mais l'autre, modeste, se défendait des compliments : la nature seule avait agi. Il félicita Des Réaux d'avoir si aimablement fondé son bonheur sur ces terres lointaines. Conrart acquiesçait. Il trouvait cette maison fort à son goût, on y savourait à la fois les plaisirs de la ville et des champs. Il rêvait d'en découvrir une semblable où il pût se reposer des

travaux de l'Académie et de mille tâches que lui imposaient ses correspondants de province et de l'étranger.

Des Réaux promit de chercher pour son ami une demeure telle qu'il la souhaitait. D'ailleurs M. Lhuillier allait venir. Il aurait bien fait bâtir quelque autre immeuble dont Conrart se contenterait.

Joyeusement Olivier Patru et Nicolas Perrot d'Ablancourt pénétrèrent dans la pièce et firent la révérence aux dames. Élisabeth les voyait toujours avec plaisir, surtout d'Ablancourt dont les singeries l'amusaient. Ils étaient heureux d'avoir fait, sur les chemins ombragés, une belle promenade. Patru était allé prendre d'Ablancourt, Vieille rue de Vaugirard où il logeait momentanément dans une maison appartenant à M. Jean Patru père, procureur au Châtelet. Ils avaient longuement devisé sur des matières tour à tour plaisantes ou graves.

Conrart et Des Réaux embrassèrent tendrement d'Ablancourt. C'était un revenant. Il s'était retiré en province dans sa terre, en compagnie de sa sœur et de son neveu, M. Frémont d'Ablancourt. Il ne s'y ennuyait point. Il y méditait sur des questions religieuses. Nul n'en était plus capable, car il avait tout d'abord abjuré le protestantisme, puis le catholicisme et il se demandait, depuis qu'il étudiait l'hébreu, s'il n'adopterait pas le judaïsme. Son esprit, les ayant toutes pénétrées, éprouvait quelque peine à accepter pleinement une doctrine. C'est pourquoi Patru et Des Réaux comparaient leur ami à Montaigne.

Sa santé était meilleure. Il ne souffrait plus de la gravelle depuis qu'il pratiquait le jardinage, vivant au grand air. Il devenait un paysan propre, mais insoucieux de la mode. Sa seule occupation intellectuelle en dehors de la méditation consistait à traduire des auteurs grecs et latins. Il était venu à Paris pour consulter ses amis sur son interprétation des textes de Xénophon et d'Arrien.

Tandis qu'il parlait d'une voix forte, dressant sa haute taille, Des Réaux contemplait son visage olivâtre au front large éclairé par des cheveux chatain clair, aux maxillaires proéminents, aux yeux d'acier enfoncés dans leurs orbites. C'était un visage à la fois d'ascète et d'apôtre, le facies tourmenté d'un Luther moins enraciné dans sa foi.

D'Ablancourt rayonnait de se retrouver dans ce milieu amical. Il alla dans sa joie baiser les mains d'Élisabeth et de Catherine, les comparant à deux déesses du temps de l'Hellade, leur révélant un hymne d'adoration qu'il avait récemment traduit.

Il récitait si noblement et avec tant d'âme que Tallemant, de Lussac et Antoine Rambouillet, sieur de La Sablière, frère et beau-frère de Des Réaux, pour ne le point troubler, entrèrent sur la pointe des pieds. Le soleil, le parfum, le sourire de cette matinée printanière semblèrent, avec les deux coquets, pénétrer dans la pièce. Blonds, souples, gracieux, revêtus de pourpoints mauves et gris de lin, ennuagés de dentelles, venaient-ils, bergers énamourés, des bords du Lignon? Ils parurent tout de suite dépaysés dans ce milieu où les dames sentimentales ne les attendaient point. Les politesses faites en termes délicats, ils se turent et écoutèrent.

M. Patru contait les démêlés avec la justice de l'abbé de Croisilles, ce prêtre galant, parent de la farouche mademoiselle Paulet et dont l'hôtel de Rambouillet supporta avec tant de patience le phœbus. On croyait son affaire éteinte. Il la rallumait sans cesse. Il ne voulait pas admettre qu'il eût, par luxure, épousé, avec la connivence de son valet, la fille d'un procureur, mademoiselle Poque. C'était l'évidence même. Il avait falsifié les actes de mariage et, à cette heure encore, prétendait n'avoir été que le témoin de son valet, véritable époux de la demoiselle. Traîné de juridiction en juridiction, soutenu avec énergie par l'Hôtel de Rambouillet où Montausier, Pisani, Arnauld le carabin projetèrent de l'enlever pour lui épargner le gibet, il végétait encore en prison, écrivant son apologie, fou au point d'injurier ses protecteurs. De temps à autre, le Parlement et les justices ecclésiastiques rendaient des arrêts. Cette procédure traînerait jusqu'à la mort du coupable. Pendant ce temps, le valet de l'abbé faisait ses délices de mademoiselle Poque.

— L'abbé de Croisilles, — dit Des Réaux qui l'avait connu, — était un homme d'agréable conversation, d'une lecture et d'une mémoire prodigieuses, mais qui voulait trop raffiner et manquait de jugement. Tout ce qu'il faisait était inintelligible ou, pour mieux dire, c'était du franc galimatias.

Comme si le mot « galimatias » l'eût attiré en ce lieu, Gilles Ménage montra son petit collet. Sémillant, frétillant, faisant mille façons, il couvrit tout d'abord les dames de ses galanteries maniérées. Puis il s'excusa. Il était en retard. C'était la faute de M. Lhuillier qui venait derrière lui. Il avait fallu attendre son sacripant de fils, Chapelle, qui ne rentrait point d'une débauche à laquelle il avait participé la nuit même.

Chapelle et Lhuillier se recrièrent. En réalité, M. Ménage était furieux parce que, depuis le Cloître Notre-Dame où ils habitaient tous les trois, on l'avait obligé à marcher jusqu'en ces lointaines contrées. Lhuillier possédait bien un carrosse, mais il ne s'en servait plus, son cocher n'étant jamais au logis quand il avait affaire.

Des Réaux s'empressait auprès de son propriétaire. Il l'invita à se reposer d'une si longue marche, mais Lhuillier n'était nullement fatigué, malgré l'âge. Cette promenade avait, au contraire, aiguisé son appétit. Il était d'une humeur charmante, tout sourire et aménité.

Madame des Réaux pria ses invités de descendre jusqu'à la salle à manger où les attendait le repas. M. Conrart, tout geignant, la conduisit par la main, cependant que M. Lhuillier, svelte et solide encore, leste même, dirigeait les pas de madame de Lestang. La salle à manger était tout égayée par une tapisserie de Rouen aux claires couleurs et par des gerbes de fleurs posées sur des tables en encoignures. Un feu de bois brûlait dans la cheminée. Deux armoires séparées par la table de jeu garnissaient un panneau.

Les convives s'assirent autour de la grande table ovale. Toute l'argenterie de la maison resplendissait sur la blanche nappe de toile damassée : les assiettes décorées de fleurs, les couverts agréablement ciselés, les hautes aiguières où pétillaient le vins. Huit flambeaux accompagnaient les plats où fumaient les mets du premier service [1].

M. Conrart s'excusa de ne pouvoir prendre, à cause de sa goutte, d'un exquis potage à la reine tout verdi de pis-

1. Tous les détails d'intérieur, depuis la cuisine jusqu'à la salle à manger (mobilier, vêtements, argenterie, etc.), sont empruntés à l'*Inventaire inédit des biens de Tallemant des Réaux*, découvert par nous en l'étude de Me Fauchey, notaire, à Paris.

taches, mais il goûterait de l'autre potage où nageaient dans un succulent mélange de cardes, d'asperges, de crêtes de coq et de béatilles, un jarret de veau et deux gélinottes. Tous les membres de l'Académie n'étaient heureusement pas podagres à l'exemple de M. Conrart. MM. Patru et d'Ablancourt, jeunes encore parmi les quarante, mâchaient avec volupté. Ménage, doté d'un pauvre estomac, oubliait son assiette pour faire des déclarations à Madame des Réaux, sa voisine. Il agaçait le maître de maison qui l'avait invité pour s'en gausser.

D'Ablancourt lui demanda des nouvelles d'une certaine *Requête des Dictionnaires* où le petit collet raillait toute l'Académie et qui commençait à circuler dans les ruelles. Il ne pouvait souffrir Ménage qui, d'humeur mordante, perdait un ami pour ne point perdre un bon mot, et qui avait osé dire de ses traductions : « Elles sont comme une femme que j'ai aimée, belles, mais peu fidèles. »

Ménage se défendait d'avoir écrit cette satire de l'Académie. Ses œuvres jusqu'à l'heure consistaient en sa *Réponse au discours de l'abbé d'Aubignac* sur l'Heautontimorumenos de Terence et en quelques coups de plume contre Montmaur le Grec. Il n'avouait point autre chose.

— Bons débuts de pédant, — pensait Des Réaux.

Par contre, Ménage se vantait de ravager les cœurs féminins. Il parlait avec astuce de ses attaques suivies inéluctablement de défaites. Tous, autour de cette table, savaient quelles maladresses insignes le rendaient insupportable aux coquettes. Il avait dit à l'une d'elles, la plus belle de Paris : « Madame, excusez si je vous rends si peu de visites, je ne vois plus que des héroïnes. »

Malicieusement Patru lança dans la conversation le nom de madame de Cressy. C'était un mauvais souvenir du pédant. Il était allé clamer partout que cette dame l'aimait et qu'il avait obtenu d'elle la faveur de lui caresser les cuisses. Mais, pour l'en punir, elle l'avait traité devant vingt personnes de « prêtre crotté ».

Furieusement vaniteux, il était inaccessible à l'injure comme à la malice. Il sourit avec suffisance aux insinuations de Patru.

Les plats circulaient, détournant l'attention. M. Lhuillier dédaigna un poulet tout doré trempant dans la daube et même une éclanche à la marinade qui s'en allait à travers la table, son moignon en l'air, semblable à un navire d'enfant. Il salua avec enthousiasme une assiette plaisante où se mariaient saucisses, boudins, et andouillettes grillées.

— Ce sont allumettes à vin, — dit-il.

Et il tendit son verre où un laquais versa le vieux Beaune aux couleurs fanées. Il fit à l'exemple de Rabelais l'éloge de l'andouille, mets plus digne, disait-il, de la table des dieux que ces fades nectars et ces insipides ambroisies dont ils se restauraient, assuraient les anciens, après leurs travaux ou leurs amours. Hélas! on ne savait plus manger. Peu à peu les estomacs de France devenaient débiles et ces belles escouades de goinfres, où Théophile, instituteur du libertinage, moissonnait les disciples, se dispersaient sous la persécution des dévots.

Ah! combien il regrettait les années révolues, les années de jeunesse et de force! Quels piments dans la littérature et quelle aménité dans la philosophie! Aux fiers estomacs correspondaient des cerveaux lucides. L'amour de la bonne chère accompagnait l'amour du libre-penser. Les brutalités de quelques jésuites détruisirent cette belle harmonie entre le corps et l'esprit. La peur rôdait maintenant partout. On n'osait plus biberonner, redoutant de trop parler sous l'influence du vin.

Temps calamiteux, où un Gassendi était contraint de faire profession d'ardent catholicisme pour formuler avec quelque indépendance ses idées! Et pourtant combien les idées de ce philosophe paraissaient timides! Jamais lui, Lhuillier, n'était parvenu à accepter entièrement la doctrine de son bon maître Epicure, propagée par Gassendi sous des formes nouvelles, et à disjoindre les voluptés de l'esprit des voluptés de la chair. Toutes lui paraissaient également excellentes. Ses ivrogneries de Lorraine, ses débauches dans son ancienne maison de la Chapelle où il se transformait en faune pourchassant la dryade, ne concouraient-elles pas, au même titre que ses méditations des philosophes grecs et latins, que ses goûts de bibliophile, que

ses doctes conversations, à parsemer sa vie de délices? Si Dieu existait, avait-il créé le plaisir pour qu'on lui substituât l'austérité et l'ascétisme?

Jadis, au cours de leur voyage en Hollande, ou bien avant qu'il se retirât tout à fait dans sa solitude provençale, quand il avait logé et choyé Gassendi, son ami le plus cher, il avait longuement agité en sa compagnie ces graves questions, sans réussir à le persuader. A cette heure encore, ils disputaient par lettres. Chacun suivait un chemin différent.

Autour de la table, les convives écoutaient en souriant le bon cynique. Tous, sauf peut-être M. Conrart, gassendistes fervents, l'enviaient d'avoir, pendant de longues années, connu les confidences du maître. M. Menjot surtout lui prêtait une attention vive. Il n'y avait pas d'épicurien plus déterminé. Il professait que le platonisme est un amas de visions chimériques, le péripatétisme, un pur galimatias pédantesque, le stoïcisme, une vaine lutte contre des passions naturelles, le cartésianisme, un amas de paradoxes romanesques. Mais il ne mélangeait point, comme Lhuillier le faisait naïvement, le cynisme avec l'épicurisme. Il alliait à ce dernier le pyrrhonisme. Il disait :

— Ayez Epicure à votre droite et Pyrrhon à votre gauche et, par une heureuse alternative, après avoir satisfait entièrement vos désirs, si quelque remords se présente pour vous inquiéter, doutez que vous ayez ressenti aucune joie et traitez-la d'illusion.

Il n'osa point formuler ses réserves. D'ailleurs Lhuillier, ayant avalé d'un trait un grand verre de vieux vin, continuait à décharger son cœur. Il annonçait qu'en compagnie de Samuel Boulliaud, il préparait en ce moment un voyage en Orient. Ce voyage l'avait toujours tenté. Il rêvait de connaître ces nations sensuelles qui peuplaient leurs paradis de femmes. Il pousserait peut-être jusqu'en Judée. Il voulait voir le Saint-Sépulcre et tous ces lieux extraordinaires. Mais il attendait une conjoncture favorable. Une intrigue commencée en Lorraine retardait son départ :

— Une femme de ce pays-là est venue à Paris — disait-il. — J'ai fait de la dépense pour la régaler. Elle me témoigne s'en sentir obligée.

Les laquais portant le second service l'interrompirent. Une poularde du Mans posée sur un lit d'ortolans, un rôti de bœuf orné d'une collerette de cresson, des cailles étagées en pyramide mélangèrent leurs fumets aux aromes des salades d'olives et de persil de Macédoine.

— Il m'apparaît parfois, — dit encore M. Lhuillier, — quand j'ai bu comme aujourd'hui des vins créateurs d'illusion, que je suis revenu aux temps fabuleux de l'antiquité. Je me vois sous la forme replète et charmante du dieu de la gourmandise; des vestales nues m'encensent et leurs encensoirs diluent vers mes narines d'extasiants parfums de cuisine.

Ses yeux brillèrent de satisfaction. Des Réaux le regarda. Et il se ressouvint d'une estampe qu'on lui avait montrée, faite d'après une peinture représentant Rabelais. Lhuillier, avec son visage « chafouin et riant », ressemblait comme un frère à l'homme de Chinon.

On but à la santé des dames sur l'invitation de La Sablière qui récita en leur honneur un fin madrigal. Des Réaux parla de l'affaire Tancrède de Rohan. C'était un effroyable scandale dont le parti protestant sortirait plein de honte. Patru avait plaidé pour les quatre-vingts seigneurs qui intervinrent dans le procès au Parlement. Il avait flétri avec hauteur les mœurs de Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan. M. Conrart, huguenot fervent, voulut excuser la duchesse; il ne trouva point d'approbateurs. Des Réaux reprocha vivement à la dame d'avoir proscrit de son milieu la civilité. Le sujet était brûlant. Paris s'était divisé en deux camps pour ou contre la duchesse. Les convives n'insistèrent point. Ménage s'empêtra avec d'Ablancourt dans une discussion d'étymologie. Tallemant de Lussac apporta une diversion en contant une histoire dont la paroisse Saint-Eustache se divertissait encore. Madame Véron en était l'héroïne.

C'était une parente des Tallemant et des Menjot, mais on ne l'aimait guère dans la famille à cause de son humeur galante et de ses ridicules de vieille dame contrefaisant la petite fille. Elle avait toute sa vie aimé le poète Malleville au nez de son mari Jacques Véron, porte-manteau du roi. Mort le mari, moribond l'amant, elle cherchait aventure. Les Tallemant l'avaient invitée récemment à fêter les Rois

en leur compagnie. Elle appréciait la « frérie »[1] et nulle femme, hors peut-être Claudine Colletet, ne se comportait si gaillardement devant les plats et les bouteilles.

Vingt jeunes gens participaient à cette fête. Ils complotèrent de l'enivrer et d'exciter sa salacité naturelle. Quand elle fut à point, la raison perdue dans le vin et les sens stimulés par des discours, ils la débraillèrent et la tournèrent en dérision.

M. Conrart déplora que cette huguenote donnât à la jeunesse de si fâcheux exemples.

La table était maintenant couverte de grands bassins remplis d'oranges et de pommes, de confitures sèches et liquides, de macarons, de beignets et de massepains. La bouche pleine de ces sucreries, M. Lhuillier, du ton lamentable de Gargantua s'éveillant au monde, clama :

— A boire!

Les laquais distribuèrent de larges rasades de vin d'Espagne. Des Réaux, s'adressant à Ménage, dit :

— M. Ménage, je vous prie, donnez-moi une pomme de reinette. Il me semble que vous vous y connaissez bien!

— Vous avez raison, — répondit le pédant, — car je me pique de me connaître en trois choses, en œufs frais, en pommes de reinette et en amitié.

— C'est en effet un bel assemblage de connaissances, — dit Des Réaux, imperturbable. — Il faisait, chaque fois qu'il l'invitait à dîner, pour réjouir ses hôtes, redire la même sottise au petit collet qui ne comprenait point son ironie.

Les laquais disposaient sur la table de jeu les jetons d'argent; mais, le dessert consommé, après avoir appelé par des « brindes » successives, le bonheur sur la maison des jeunes époux, les convives préférèrent au jeu la promenade dans les jardins. L'air très doux de cet après-midi dissiperait les fumées du vin.

M. Lhuillier s'étonna que Des Réaux eût, en quelques mois, si artistement combiné les parterres en broderie avec les cabinets de verdure. Tout, dans ce jardin, était maintenant arrangé pour que, dans la douceur du repos, on goutât la plus pure satisfaction de la vue. M. Conrart approuva

1. Parties de table.

ces propos. Cette maison le séduisait pleinement. Il l'enveloppait d'un regard envieux. Il donnerait beaucoup pour en posséder une semblable.

Désireux de le contenter, Des Réaux demanda à M. Lhuillier s'il ne disposait point d'un logis analogue dans cette région tranquille. M. Lhuillier, depuis qu'il projetait un voyage plein d'incertitude, ne faisait plus bâtir. M. Conrart, désappointé, allongea sa grande lippe.

Cependant, réunis en groupe, les jeunes gens écoutaient La Sablière qui, un papier à la main, leur lisait des lettres galantes. Une dame qu'il ne voulait point nommer les lui avait écrites. Jamais, au cours de sa carrière amoureuse, il n'avait reçu correspondance plus piquante :

— *Si votre cœur est à donner,* — disait en débutant l'épistolière, — *je vous demande mes étrennes et, de vous, je ne saurais recevoir un autre présent. S'il est à votre disposition, envoyez-le moi ou me l'apportez. Et soyez assuré que je n'ai rien, je dis rien, que je croie refuser à la récompense d'un don qui me serait si cher.*

— Retenu par d'autres liens, — disait le jeune homme, — je n'hésitai pas cependant à porter ce cœur réclamé avec instance; mais, par fatalité ou coquetterie, la dame ne fut jamais présente au logis. Renseignée sur mon attachement, elle partit pour un séjour en province, écrivant encore de son ton délibéré :

— *Si* (votre cœur) *n'est pas tout à fait dégagé de celle qui le possède peut-être avec moins de justice que moi, achevez cet ouvrage pendant mon absence.*

Jamais femme plus infatuée d'elle-même ou plus sûre de son triomphe.

— *C'est pour vous défier et non pas pour vous écrire que je vous envoie ces lignes,* — déclarait-elle du fond de sa province. — *Je suis belle, j'ai de l'esprit, et je suis assez dangereuse. Ne vous croyez pas trop en sûreté; les moyens de vaincre ne manquent jamais à qui en a le désir et le courage.*

Après un silence de plusieurs semaines, capable, à son avis, d'enflammer le délaissé, elle reprit contact par ces mots :

— *Sachez que je me divertis ici autant que je le puis sans vous voir. Je suis fort engraissée et fort embellie. Iris n'a qu'à bien*

se tenir à mon retour : il n'y aura point de magie ni d'enchantement à l'épreuve de ce que je voudrai. Dites-lui que je vous donne encore un mois à l'aimer et qu'après vous ne l'aimerez plus. Je me regarde présentement dans mon miroir, mais sérieusement je ne me suis jamais trouvée si raisonnable et si bien coiffée. Malheur à tous les hobereaux qui me verront aujourd'hui!

Elle énumérait ses succès. Parmi les coquets acharnés à sa poursuite, un marquis surtout lui témoignait, à son dire, un empressement délicieux. Cependant, bien qu'elle lui eût défendu d'écrire, elle s'étonnait que La Sablière obéît si ponctuellement. En stratégie galante, il connaissait l'art des contre-batteries. En lui, les friandes d'amour trouvaient plus souvent un maître qu'un mourant. La réserve, le silence servaient ses desseins. Bientôt l'épistolière ne cacha plus son humeur :

— *Qu'on a de peine à vivre en un lieu quand on a l'esprit en l'autre!* — gémit-elle. — *Si je ne dépendais que de moi-même je serais présentement à Paris. J'ai pour vous des moments de mélancolie avantageux. Que vous me faites justice si vous m'aimez plus que toutes choses! Iris m'importune furieusement et il me semble qu'on ne saurait faire des vers aussi passionnés que les vôtres sans avoir une véritable passion. Donnez-moi, je vous prie, quelque éclaircissement là-dessus ou plutôt dites-moi que vous ne l'aimez pas, et dites vrai.*

Après quelques sursauts de fierté, l'épistolière manifesta humilité, puis douleur. Elle craignait de recevoir des lettres qui ne continssent pas « ce tendre et ce passionné » qu'elle y voulait trouver. Elle le supplia de simuler, par pitié, ces sentiments. Elle chercha à le circonvenir par l'entremise d'une confidente. Et lorsque, à la fin, il se décida à écrire quelques phrases de la plus fade platitude, elle l'accusa, dans sa fureur, d'avoir bâti ces phrases odieuses en compagnie d'Iris. Elle ne songeait plus aux fanfaronnades : le désespoir avait succédé à la bravoure.

L'auditoire avait écouté, fort amusé, l'histoire de cette passion. Des Réaux admira son ancien disciple devenu maître ès arts d'amour. Mesdames des Réaux et de Lestang conjurèrent leur frère de leur confier le nom de l'épistolière; il ne voulut point les satisfaire. La discrétion ne lui était point

habituelle, mais la dame était de conséquence et savait se venger. M. Conrart pria le jeune homme de lui donner copie de ces proses agréables qu'il conserverait dans ses in-quarto. Ménage, très intéressé, souhaita connaître la fin de l'aventure.

Elle n'était pas à l'avantage de La Sablière. Par trop de froideur le galant avait réveillé l'orgueil de la dame. Elle prolongea jusqu'à la guérison son séjour en province. Maintenant ils étaient amis. L'heure du berger ne sonnerait plus pour lui. Il s'en contristait un peu, mais il allait partir pour l'Italie, où son père désirait qu'il séjournât pour apprendre l'italien. Il y butinerait des fleurs aussi embaumées. Ses regrets s'évanouiraient sous d'autres ivresses.

Tallemant de Lussac cependant manifestait son chagrin de quitter la compagnie. Son frère Tallemant de Boisneau lui avait bien recommandé de ne point s'attarder. Un gros marchand de La Rochelle leur devait soumettre un projet de société pour la campagne prochaine de Terre-Neuve. Il emmènerait dans son carrosse les habitants de la paroisse Saint-Eustache et M. Conrart, qu'il déposerait rue Saint-Martin. Menjot et La Sablière prirent congé. Ménage mendia une place, prétextant un rendez-vous urgent. A la vérité, il ne se souciait pas de refaire pédestrement, en compagnie de Lhuillier et de Chapelle, le chemin du Pré-aux-Clercs au cloître Notre-Dame. Ceux-ci l'en raillèrent.

Ils se disposèrent aussi à partir. Le trajet était long et ils ne voulaient pas être surpris par la nuit dans la boue fétide de Paris. Ils invitèrent avec insistance Des Réaux à les aller rejoindre dans leur solitude du Cloître où ils lui montreraient de belles estampes et quelques curieux volumes venus de Hollande.

Bientôt Des Réaux, sa femme et sa belle-sœur demeurèrent seuls avec Patru et d'Ablancourt. Celui-ci, préoccupé, maussade, au long du dîner, retrouva brusquement sa verve. Il conta que, parmi les gens auxquels il demanderait des avis pour ses traductions, Scipion de Berziaux, baron de Molins, serait un des premiers. Il n'y avait pas d'homme plus docte sur les termes de guerre; mais quel original! On ne le voyait jamais sans appréhension. Au cours de sa vie, ce gentilhomme champenois avait multiplié les grasses plaisanteries au point

d'en retirer quelque célébrité dérisoire. Il eut un jour l'astuce, pour se moquer des coquets, de se promener au Cours le derrière masqué, le montrant à la portière de son carrosse comme un visage.

— Tu nous dis là de bonnes choses, — grommela Patru.

Mais d'Ablancourt abandonna l'histoire de son personnage burlesque, s'excusant auprès des dames de l'avoir entamée.

Toute la fin de cet après-midi ensoleillé passa en confidences réciproques, traversées de bons mots et d'anecdotes. Patru apprit à Des Réaux que, fort pauvre malgré ses triomphes d'avocat, il avait enfin décidé son père à lui donner quelque part de ses biens. On évoqua aussi la douce image de François Maucroix, le commun ami exilé à Reims, dont d'Ablancourt, depuis qu'il vivait à la campagne, n'avait plus de nouvelles.

Maucroix tenait à Des Réaux une gazette de sa vie et aussi une gazette de la région rémoise. Sa vie n'était pas trop belle depuis qu'il s'était épris d'Henriette de Joyeuse et que l'on avait marié celle-ci à Adrien-Pierre de Tiercelin, marquis de Brosses, rousseau fort brutal, fort débauché et fort lâche. Il endurait le martyre de voir cette fleur fripée par ces doigts de maraud. Il épandait en vers délicieux sa mélancolie.

Tous convinrent que l'aimable poète était un sot. Cent fois, avec un peu de décision et moins de respect, il eût satisfait son désir. Il fallait, avec la belle, se conduire non en Orphée charmant de sa lyre les bêtes féroces, mais en chèvre-pied déterminé.

La nuit tombait peu à peu. Les trois amis s'embrassèrent avec effusion. Ils s'entendirent pour se revoir tous les jours jusqu'au départ de Perrot d'Ablancourt. Puis ils se quittèrent.

Des Réaux regagna sa chambre. Il prit, dans son cabinet d'ébène, un cahier soigneusement rangé. Hâtivement, il y nota quelques faits appris au cours de cette journée.

ÉMILE MAGNE

(A suivre.)

LE SOUS-MARIN ET LES MARINS

« Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles? », s'écrie dans *Athalie* le grand prêtre Joad. Si la mesure permettait de remplacer *miracles* par *paradoxes*, nous aurions dans ce vers célèbre une assez exacte définition de l'époque où nous vivons.

Le paradoxe est partout, en effet, et s'installe en maître. Toutes les notions acquises sont combattues, sinon rejetées; toutes les idées justes apparaissent discutables, toutes les idées fausses sont accueillies avec faveur, tandis que l'improbable, l'invraisemblable s'étalent tous les jours dans les événements qui se chevauchent avec des heurts déconcertants.

Particularisons cette observation générale en l'appliquant à l'opinion que se font, en ce moment même, les marins — j'entends les officiers de marine, au moins bon nombre d'entre eux — de l'instrument de guerre navale qu'est le sous-marin.

Le gros du public, qui s'en tient naïvement aux impressions vives de 1917, quand on put craindre un moment que les sous-marins allemands nous fissent perdre la victoire en nous privant d'indispensables ressources, le gros du public, dis-je, s'imagine que tous les marins sont ou seront des « sous-mariniers » (pour employer l'expression admise aujourd'hui); il croit, de plus, que tous nos officiers connaissent parfaitement les sous-marins, les apprécient, savent quel parti on en peut

tirer, quels services ils sont susceptibles de rendre, quels services ils ont effectivement rendus dans la dernière guerre.

Autant d'erreurs. Si surprenant, si « paradoxal » que ça puisse paraître aux non-initiés, beaucoup d'officiers de marine — beaucoup des anciens, des chefs, et une bonne partie des jeunes — ont de fausses idées sur les sous-marins, apprécient mal les services que l'on doit en attendre et restent fort mal renseignés sur le rôle exact que ces bâtiments de plongée, amis et ennemis, ont joué pendant la guerre de 1914 à 1918.

A quoi tout cela tient-il?

A bien des causes. Le sous-marin est un engin très particulier et qui ne laisse pas aussi facilement que le navire de surface, pénétrer tous les secrets de sa mise en jeu; la guerre sous-marine, si, *stratégiquement*, elle ne saurait s'inspirer d'autres principes généraux que ceux de la « guerre », sans épithète, est, *tactiquement*, fort différente de la guerre navale en surface. Or il n'y a pas encore eu d'enseignement officiel sérieux instauré à ce sujet, encore moins de doctrine établie; et c'est à peine — encore un paradoxe — si on consacre quelques conférences aux sous-marins et à leurs opérations, alors que les grandes unités de ligne, leurs évolutions, leur tactique, en exigent un grand nombre.

Quant à l'appréciation des services déjà rendus, de part et d'autre, par les navires de plongée, ah! c'est ici que l'on est — et que l'on demeure *de parti pris* — en pleine fantaisie.

Jamais les indications de la statistique n'ont été soumises à de telles tortures; jamais on n'a plus rabaissé les résultats obtenus par les uns ni plus exalté l'efficacité, pourtant fort contestable, des ripostes organisées par les autres; jamais on n'a présenté sous un jour plus faux les raisons de l'échec *apparent* d'un système de guerre.

C'est à ce point que les organisateurs du savant camouflage des matériaux qui serviront plus tard à l'histoire de la guerre maritime de 1914 à 1918 se sentent aujourd'hui gênés par leur succès même; car enfin ils savent bien quelle est, à cet égard, leur responsabilité — on la leur rappellerait, au besoin — et ils ne voudraient pas que tous les jeunes

officiers se jetassent, avec la fougue de leur âge, du même côté du frêle esquif des doctrines navales, au risque de le faire chavirer.

C'est là une des raisons, avec quelques autres, de l'ingénieux dosage d'engins du passé et d'engins de l'avenir que l'on se propose d'établir dans les programmes de construction, dès que la situation financière de notre pays permettra de revenir à la solution (si commode pour qui craint les choix hardis et décisifs) que l'on caractérise par la formule : « il faut de tout... ».

Quoi qu'il en soit, voici les principaux griefs que d'aucuns font valoir, dans les milieux maritimes, contre les sous-marins :

1° Le sous-marin a fait faillite dans la dernière guerre;

2° C'est un mauvais lanceur de torpilles;

3° Les progrès des engins qu'on lui oppose le paralyseront;

4° L'action de nos propres sous-marins, pendant le dernier conflit, a été à peu près nulle.

Je vais examiner successivement ces quatre propositions.

I

Le sous-marin a fait faillite.

Sans doute, cette surprenante assertion n'est pas admise par la majorité de nos officiers d'âge moyen — ceux qui ont supporté le fort de la guerre et qui sont, d'ailleurs, généralement clairvoyants, et pondérés. Mais il faut se mettre en garde contre l'effet qu'une telle assertion, hardiment lancée, produit sur l'esprit des jeunes gens qui, on le sait, s'engouent aisément des opinions extrêmes. Et ces opinions, ils les propagent pour prouver aux autres, en se prouvant à eux-mêmes, leur indépendance d'esprit.

Discutons donc le paradoxe, puisqu'il le faut. Et d'abord nous sommes conduits, par l'évidence même des résultats obtenus avec les sous-marins allemands contre les flottes de commerce, à supposer que ce reproche d'inefficacité ne se

rapporte qu'aux opérations conduites contre les bâtiments de guerre.

S'il en était ainsi, il suffirait de constater que les sous-marins ennemis ont coulé un tonnage de navires militaires bien supérieur au leur.

Nous leur devons, pour notre seule part, la perte de trois cuirassés d'escadre et de plusieurs croiseurs cuirassés. Et comme les pertes subies par la flotte anglaise étaient bien supérieures — sans parler de celles des escadres italiennes dans l'Adriatique — les armées navales ne tardèrent pas à se renfermer dans des rades défendues par des obstacles accumulés, barrages, filets d'acier et mines, par de formidables batteries, par de nombreux appareils aériens, par des « patrouilleurs » de divers types, enfin par des sous-marins même qui, à la fin de la guerre, commençaient à se montrer redoutables contre leurs propres congénères.

Cette attitude craintive des flottes de haut bord fut très commentée et, naturellement, pas à l'avantage des grandes unités ni, en général — et ceci était injuste — à l'avantage de la force navale, en soi. Je n'entreprendrai pas de montrer que celle-ci, à la prendre dans son ensemble, eût fort bien pu ne pas s'attirer, par son immobilité systématique, les reproches qui lui ont été adressés. Mais, d'une part, il aurait fallu que les gouvernements alliés et les chefs militaires eussent l'idée qu'une coopération étroite de la « Force navale » à la « Force terrestre » pût être de quelque utilité. Cette idée, ils ne l'avaient point du tout. Et, d'autre part, il eût été indispensable que l'on reconnût tout de suite que la constitution des flottes ne répondait pas aux exigences de cette coopération — il n'existait point d'engin flottant pour la guerre de côtes — et que l'on prît aussitôt les mesures propres à combler cette grave lacune.

On ne le fit, trop tard du reste, que d'une manière bien insuffisante et quelquefois avec maladresse.

A la fin de la guerre, cependant, la Grande-Bretagne — elle seule! — pouvait montrer des types de navires capables d'agir avec fruit dans les mers resserrées et sur les côtes basses : tels de grands et moyens « monitors », *des sous-marins* de fortes tailles (2 000 à 2 500 tonnes) armés de bouches à feu

de gros calibre, des unités lourdes, même, particulièrement protégées contre les engins sous-marins.

On a dit, non sans raison, que l'ancienne « Force navale », par exemple la *Grand fleet* anglaise, n'en rendait pas moins, du seul fait de son existence et parce qu'il suffisait d'un ordre lancé de Londres pour la mettre en jeu avec un ensemble redoutable de moyens d'action, le considérable service de paralyser la force adverse et, donc, de donner au blocus maritime, qui finit par user l'Allemagne, ce qu'on peut appeler *sa base morale.*

Il en était de même, dans la Méditerranée, des flottes française et italienne vis-à-vis de la flotte autrichienne. Si celle-ci eût été plus libre de ses mouvements, elle eût rendu intenables à nos convois les routes des deux bassins de notre mer intérieure. Il en serait résulté, de toute évidence, l'augmentation de la durée d'une guerre déjà trop longue, puisque la victorieuse et décisive poussée de l'armée Franchet d'Espérey, en septembre 1918, n'aurait pu se produire.

Voilà « l'actif » des flottes alliées de l'ancien type. Cet actif est des plus honorables, convenons-en sans hésitation. Il reste à leur « passif » une large part de responsabilité dans le caractère que prit la lutte des armées de terre, sur le front ouest, en particulier, *la lente usure des forces en présence.* Or, ce passif apparaît, par ses répercussions, de plus en plus lourd...

Mais tout ceci n'est que digression. Revenons à la prétendue faillite du sous-marin.

Est-il bien certain, par exemple, que nos jeunes officiers, et surtout ceux qui n'ont pas fait la guerre, ou qui ne l'ont faite qu'à bord des cuirassés, prisonniers dans leurs camps retranchés maritimes, estiment vraiment dignes de considération les résultats obtenus par les sous-marins ennemis contre les flottes de commerce?

Après tout, ces destructions mensuelles, en 1917, de 700, 800 et 900 000 tonnes de paquebots ou de « cargos », si effrayantes qu'elles provoquaient en juillet la tragique conversation que l'on sait entre l'amiral anglais Jellicoë et l'amiral américain Sims, allaient s'atténuant peu à peu, depuis cette

époque même jusqu'à la fin de la guerre. Et comment douter que ce fût aux persévérants efforts des marines alliées qu'il fallût attribuer cette progressive amélioration d'un état de choses dont on avait pu redouter les pires conséquences?

Donc, en définitive, radical insuccès du sous-marin, efficacement combattu par la nuée de navires spéciaux et d'appareils aériens que l'on dépêchait à sa recherche. Certes, il avait fait du mal — un mal dont, en 1918, on ne connaissait pas encore l'étendue — mais enfin « on l'avait eu... »

Hélas, non! on s'en rend compte, maintenant. *Ce qu'on avait eu, sans le savoir, c'étaient les chefs politiques allemands.* Flottant irrésolus depuis trois ans entre des partis opposés, ceux-ci, le « Kriegsherr » en tête, n'arrivaient pas à une décision ferme au sujet de la conduite de cette guerre sous-marine si nouvelle, tantôt proclamant qu'on la ferait à outrance et, en effet, donnant pendant quelques mois des ordres draconiens dont s'afflige l'humanité, tantôt modérant le zèle des exécutants — trop bien disposés par tempérament, à se montrer impitoyables — parce qu'on s'effrayait des répercussions politiques immédiates aussi bien que des responsabilités lointaines qui se laissaient entrevoir déjà à l'horizon assombri de l'Allemagne.

Il n'y avait d'ailleurs pas que cela. J'ai eu l'occasion de montrer, en commentant l'ouvrage, de Ludendorff [1], que le tout-puissant quartier maître général reconnaissait s'être trouvé dans la nécessité, soit de faire suspendre la construction des sous-marins à une époque où il avait absolument besoin, pour les armées en campagne, de techniciens et d'ouvriers en métaux qu'il ne pouvait plus trouver que dans les chantiers navals, soit d'attribuer à ces armées, au détriment de la marine, les combustibles liquides et les matières lubrifiantes dont les stocks s'épuisaient sans espoir de renouvellement intégral, la Roumanie n'ayant pas donné, à cet égard, ce qu'on en attendait.

Enfin, comme on avait fait des pertes — beaucoup moindres qu'on ne l'a cru dans les marines de l'Entente, mais sensibles

1. *Revue de Paris* du 15 mai 1920 : « Ludendorff et la marine ».

cependant [1] — on se décidait à recourir, pour la formation des états-majors de sous-marins, soit à de trop jeunes officiers qui venaient de sortir de l'Académie de Kiel, soit, au contraire, à des « officiers de carrière » (ainsi que les appelle le général Ludendorff), qui ont la même origine et la même formation que nos « officiers des équipages de la flotte ».

Chez les Allemands comme chez nous, les officiers sortant du rang avaient un certain âge. Ils étaient, le plus souvent, mariés et pères de famille. Si leurs connaissances techniques étaient suffisantes — point assez contestable — il n'en était pas de même de leurs aptitudes physiques et morales, ni, paraît-il, de leur esprit de sacrifice.

Rien de cela ne saurait surprendre. Tous les hommes ne sont pas des héros, ni des illuminés. Tous n'ont pas chevillées dans l'âme — si l'on peut ainsi parler — cette ardeur dans l'offensive, cette outrance dans la poursuite de l'action, qui sont aussi indispensables au commandant de sous-marin que la patience, l'endurance morale, le sang-froid, la présence d'esprit — d'un esprit toujours en éveil...

D'ailleurs s'il était difficile d'exiger des anciens « maaten » devenus officiers des facultés si diverses — presque contradictoires! — et si étendues, il l'était encore plus d'obtenir d'eux, toujours subordonnés jusque-là et pliés pour jamais au rôle d'exécutants, l'esprit d'initiative et cette insouciance, au moins relative, de la responsabilité qui sont à la base même de l'exercice du commandement d'une unité isolée.

Il faut, en somme, pour bien commander des sous-marins, sinon de tout jeunes officiers, du moins des *officiers jeunes*, « allants », énergiques, doués de jugement, avec une pointe d'esprit d'aventure; ayant d'ailleurs déjà de l'expérience, mais avant tout, *du caractère*, cette qualité rare, difficile à définir précisément et que, dans les corps hiérarchisés, on ne s'attache pas assez à développer, parce qu'on la confond souvent avec l'indocilité, quand ce n'est pas avec l'indiscipline.

1. 174 unités, dit le commandant Waschalde dans son livre : *Marine et guerre navale*. Il y en avait encore, en Allemagne, 160 qui furent livrés à l'armistice et 193 — chiffre remarquable! — en construction.

En résumé l'erreur fut grande de ceux qui, en toute bonne foi, espérons-le, attribuaient *exclusivement* à la valeur des nouvelles méthodes de destruction des sous-marins la diminution sensible, à la fin de 1917, des ravages de la flotte de plongée allemande. En réalité celle-ci ne se renouvelait pas, dans cette phase de la guerre, comme elle l'avait fait de 1915 à 1917. Et plus que jamais dans cette même phase, les opérations des sous-marins qui restaient se trouvaient entravées par l'opposition systématique — stigmatisée en termes virulents par l'amiral Von Tirpitz, dans ses *Souvenirs* — des milieux diplomatiques et politiques où régnait l'esprit du prudent, du timoré Bethmann-Hollweg.

Le curieux est qu'à la fin du printemps de 1918, cette période de dépression de l'organisme sous-marin tendait manifestement à sa fin[1]. Si la guerre avait duré six mois de plus, comme l'admettaient certains chefs alliés[2], on aurait vu reprendre, avec des sous-marins tout neufs et quelques-uns de très grande taille — ceux-là mêmes qu'on a trouvés en chantiers ou en achèvement à flot dans les ports allemands, après l'armistice[3] — les opérations sur les lignes de communication des Alliés et particulièrement sur celles de l'armée américaine.

Avec quel succès, cette fois?

N'essayons pas plus que tout à l'heure de le prédire, mais reproduisons simplement quelques réflexions que nous communique sur ce sujet un officier supérieur à qui toute la question des sous-marins est particulièrement familière.

1. Ce ne fut portant qu'un peu plus tard que Ludendorff (voir *Souvenirs de guerre*, t. II, p. 328) se décida à *libérer* — c'est son mot — des techniciens et ingénieurs de la Marine : « Cet ordre a occupé l'opinion », dit-il.

2. L'état-major français, on le sait, ne jugeait pas la résistance de l'Allemagne complètement vaincue, en 1918, et se préparait à une cinquième campagne d'hiver. De son côté, l'état-major américain, un peu avant la conclusion de l'armistice, tenait fermement pour le rejet de toute demande de convention de ce genre, estimant, non sans raison, que l'adversaire ne devait pas se sentir vraiment battu et qu'il ne serait donc pas démoralisé.

3.

Croiseurs submersibles	30
Sous-marins des types U, U. B. et U. C.	131
Non identifiés	32
Total	193

Commandant Waschalde : *Marine et guerre navale.*

« ... On s'étale avec complaisance sur l'argument que la guerre sous-marine était, en août 1918, « jugulée » et en pleine décroissance. C'est là une affirmation inexacte, qui avait sa raison d'être pendant la guerre, quand il fallait être optimiste pour soutenir les cœurs défaillants. *En réalité les mises en service de sous-marins allemands compensaient les pertes et la guerre sous-marine allait évoluer avec l'apparition des croiseurs submersibles ennemis.*

» Qui se fût le plus vite lassé, *en cas de conflit purement maritime*, de l'Angleterre attaquée aux sources mêmes de sa vie économique, frappée dans ses voies essentielles de communications, forcée de construire des patrouilleurs, des avions par milliers tout en essayant de réparer les brèches énormes faites dans sa flotte de commerce, ou de l'Allemagne gardant ses communications intangibles (communications continentales) et n'ayant à construire que quelques centaines de sous-marins, derrière lesquels la vie normale eût continué pour elle?

» Quoi qu'il en soit, en se limitant aux leçons du dernier conflit, on peut constater qu'avec 215 000 tonnes de sous-marins, environ, les Allemands ont coulé 15 millions de tonnes de navires marchands, représentant des dizaines de milliards — cargaisons comprises. C'est là un résultat d'une capitale importance, du point de vue économique et financier et, remarquons-le en passant, non seulement en ce qui touche la répercussion possible sur la durée de l'issue de la guerre, mais aussi en ce qui touche le long et profond malaise économique de l'après-guerre.

» Les sous-marins allemands ont, en outre, provoqué chez les Alliés la création, d'une part, d'un tonnage vingt fois supérieur au leur de navires spéciaux, peu ou point utilisables une fois la guerre finie — patrouilleurs, dragueurs, mouilleurs de mines, etc. — et, d'autre part, de toute une flotte d'appareils aériens. Ce résultat, ajouté à la destruction de nombreux navires de guerre, est loin d'être négligeable.

» Si l'Allemagne avait employé ces 215 000 tonnes à construire des grandes unités de surface au lieu de faire sa flotte sous-marine, eût-elle approché davantage de la victoire? Certes, non. Ce ne sont pas 5 cuirassés et quelques

croiseurs de plus qui eussent changé la face des choses. L'Angleterre, n'ayant pas à se préoccuper de la guerre sous-marine, eût facilement construit, elle aussi, cinq ou six cuirassés de plus, pour un prix bien moindre que celui des centaines de petits bâtiments spéciaux qu'elle a dû mettre en chantiers pour arriver à nettoyer « les mers », tant bien que mal, et jamais d'une manière complète... »

Mais, quelque important qu'ait été le rôle des sous-marins dans la guerre que l'on nomme communément « commerciale » — expression impropre pour désigner les opérations sur les lignes maritimes des communications ou, si l'on veut, sur les lignes de ravitaillement — il s'en faut bien que leur activité s'y soit bornée. J'ai déjà rappelé, à deux reprises, les pertes que les navires de plongée allemands et autrichiens firent subir aux marines de guerre des Alliés d'Occident, pertes qui ne purent être arrêtées que par le parti décisif que prirent les amirautés d'enfermer leurs escadrons dans des rades parfaitement défendues. Disons maintenant un mot des divers procédés d'utilisation du sous-marin qui furent mis en œuvre par l'amirauté britannique [1].

Un fait peu connu, d'abord, est que les sous-marins anglais remplacèrent bientôt les navires de surface au blocus de surveillance de la « Hoch see flotte » dans le golfe allemand de la mer du Nord. Les sous-marins ennemis avaient, en effet, rendu cette « Deutscher Bucht » intenable pour les éclaireurs et même pour les « destroyers » anglais. D'ailleurs nos adversaires reportaient peu à peu et de plus en plus vers le large leurs lignes de mines de couverture. Une vingtaine de sous-marins britanniques en furent les victimes et se perdirent

1. L'amirauté construisit pendant la guerre — et construit encore — beaucoup de sous-marins, de types très variés : *sous-marins d'escadre* (grandes qualités de navigation en surface; facultés réduites, en plongée); *sous-marins chasseurs de sous-marins* (qualités de navigation en surface relativement faibles; qualités de navigation en plongée très poussées, au contraire); *sous-marins de moyenne et de grande patrouille* (facultés balancées); *sous-marins mouilleurs de mines*; enfin, en 1917-1918, le *sous-marin de bombardement*, sorte de « monitor submersible », portant un canon de 305 millimètres.

L'effectif de la flotte de plongée britannique était, en juillet 1914, de 68 unités; on en construisit 140 pendant la guerre et on en perdit 61.

corps et biens; mais, dans l'ensemble, le blocus fut tenu d'une manière continue depuis le commencement de 1915 jusqu'en novembre 1918.

A partir d'août 1916 [1], l'Amirauté prescrivit à ces nouveaux organes de surveillance de laisser sortir sans se trahir par une attaque à la torpille, les grands navires de guerre allemands, de signaler seulement leur passage au travers de leurs champs de mines — et aussi, éventuellement, au travers des mines anglaises, en utilisant les chenaux pratiqués dans les dernières lignes par les dragueurs ennemis — et, en définitive, de ne les attaquer qu'au moment où, revenant à leur base, Wilhelmshaven ou Cuxhaven, ils traverseraient de nouveau leurs lignes de mines.

C'est à cette époque que les sous-marins anglais, devenus ainsi « les yeux de la Grand fleet », furent dotés d'appareils de T. S. F. à grande portée [2].

Notons maintenant que les *chasseurs de sous-marins* eurent de sérieux succès : ils détruisirent, affirme-t-on, 21 sous-marins allemands. Les sous-marins d'escadre anglais, au contraire, ne donnèrent que de faibles satisfactions. En surface, ils avaient de la peine à suivre les cuirassés dès qu'il y avait un peu de mer. En plongée, ils devenaient brusquement quasi immobiles. Quant aux « monitors submersibles », ils apparurent trop tard; et c'est dommage. Créés plus tôt, ils auraient rendu de grands services sur la côte de Belgique, dans la Baltique et dans les Dardanelles.

A propos de la Baltique et des Dardanelles, il n'est pas inutile de rappeler les hauts faits des sous-marins anglais et français, qui opéraient dans la mer de Marmara, après avoir heureusement franchi — en grande plongée — les barrages de filets et de mines du coude célèbre de Tchanak-Nagara, dans les Dardanelles; ainsi que les nombreuses destructions de vapeurs allemands chargés de minerais de fer

1. Sortie de la *Hochsee flotte*, le 19 août, au cours de laquelle le E. 23 anglais coula le cuirassé *Westfalen*.

2. Klakson (« story of war submarine »). Les Allemands avaient, eux aussi, organisé un service de surveillance de la « Grand fleet » avec leurs sous-marins, Ils en avaient, en permanence, *sept* devant Rosyth d'Écosse (Firth of Forth) et *deux sections* devant Scapa Flow des Orcades, ce qui était insuffisant. Ceux de Rosyth, du moins, remplirent très bien leur office.

et des fontes de la Suède, qui furent l'œuvre, en 1916, d'une escadrille de sous-marins que l'amirauté anglaise avait envoyée à l'escadre russe de la Baltique.

Arrêtons-nous un intant sur les opérations de ces petits bâtiments, opérations qui préoccupèrent fort, pendant quelques mois, l'office naval de Berlin et le gouvernement impérial.

Ce n'était pas sans raison. L'Allemagne avait de plus en plus besoin de fer, de fonte, d'acier. Elle avait en même temps des raisons de croire que les mines de la Lorraine — *annexées* de 1871 ou *occupées* depuis le mois d'août 1914 — pourraient être reprises par les Français ou au moins bombardées par avions de telle sorte que l'on ne pût faire évacuer par les voies ferrées les minerais déposés sur « le carreau » de la mine. Si ces opérations conduites d'une manière méthodique et intensive [1], coïncidaient avec les destructions de « cargos » dont je viens de parler, la situation pouvait devenir fort grave pour l'armée allemande et pour tous ses services à l'arrière.

Heureusement pour nos adversaires, l'intérêt pressant d'obtenir la simultanéité de ces efforts ne fut pas aperçu, ou ne fut pas apprécié à sa juste valeur par les gouvernements et les états-majors de l'Entente. En fait, l'Allemagne ne manqua jamais de minerais de fer ou de fonte. Cependant, en 1918, elle s'efforça, après l'occupation de la Finlande par le corps Von der Goltz, de se frayer un accès, du sud au nord, vers les mines nouvelles du bassin du Varangerfjord, mi-partie norvégiennes et caréliennes ou russes. Cette tentative n'aboutit pas.

En tout cas, et pour en revenir aux sous-marins anglais de la Baltique, on voit l'action de ces navires de plongée cesser brusquement, en 1917. Pourquoi? On ne se l'explique pas encore d'une manière satisfaisante et c'est un point sur lequel il y aura lieu d'insister quand on entreprendra de sérieuses études sur les « faits obscurs » de la grande guerre.

1. A l'action des appareils aériens pouvait se joindre celle de « l'artillerie de gros calibre sur rails », autrement dit des pièces de bord de 305 millimètres prêtées par la Marine à la Guerre. Installées sur *les hauts de Meuse* et pointées avec un angle suffisant, ces bouches à feu eussent aisément atteint les environs de Briey et d'Audun-le-Roman (distance de 30 à 35 km.).

Dans les opérations *directes* contre les sous-marins ennemis, les sous-marins anglais construits *ad hoc* et pourvus d'une bonne méthode de recherche ainsi que d'engins appropriés, se montrèrent particulièrement efficaces. On leur attribue la destruction de 21 unités de plongée allemandes.

Dans l'ensemble, au demeurant, la flotte sous-marine britannique a coulé 54 navires de guerre et 274 navires de commerce. C'est un « tableau » des plus honorables. Encore conviendrait-il d'y ajouter, en ce qui touche les bâtiments de combat, les unités qui furent torpillées mais qui purent rentrer en temps utile dans un port où elles furent réparées plus ou moins rapidement. Citons, au nombre de ces unités, les cuirassés ou croiseurs cuirassés *Moltke* (atteint deux fois), *Prinz Adalbert*, *Kronprinz*, *Grosser Kurfurst*, *Westfalen*[1], etc.

De toute façon, je pense qu'après ces quelques explications on hésitera à prétendre que « le sous-marin a fait faillite ». Ce qui a pu tromper là-dessus un bon nombre de nos jeunes officiers, c'est que, il faut avoir le courage de le dire — et je le montrerai d'une manière plus complète à la fin de cette étude — nos propres navires de plongée ne donnèrent pas toujours, il s'en faut, les résultats que l'on attendait d'eux.

Mais à qui faut-il s'en prendre de ce fâcheux mécompte dans l'utilisation d'une arme dont il semblait que les marins français dussent tirer meilleur parti que tous leurs rivaux? Est-ce à l'engin, *en soi*, et au système de guerre — qui n'a d'ailleurs pas été suivi — basé sur la mise en jeu méthodique et intensive des armes sous-marines? Point du tout. C'est, aux divers degrés de la hiérarchie, dans toutes les branches du personnel militaire et technique, *à l'utilisateur*, que remonte la responsabilité de l'échec, malheureusement indiscutable, dans l'ensemble, de notre flotte de plongée.

1. Les Allemands ont, en effet, contesté que ce cuirassé ait été *coulé sur place* par le E. 23, mais pas qu'il ait été efficacement torpillé.

II

Le sous-marin est un mauvais lanceur de torpilles, dit-on encore. Et il faut reconnaître qu'ici, le paradoxe passe les bornes. L'Allemagne nous a fait assez voir[1] — à nous et encore plus à l'Angleterre — de même que l'Autriche a fait assez voir à l'Italie et à nous, que le sous-marin, bien commandé et bien entraîné, *pourvu de bonnes torpilles bien réglées, lancées au moyen de tubes bien disposés*, obtenait de cet engin, un remarquable rendement.

La triste vérité, là encore, est que, chez nous, l'*utilisateur* et, avant lui, l'*adaptateur*, si j'ose ainsi dire, furent au-dessous de leur tâche; ou, systématiquement, semble-t-il — et ceci est grave — négligèrent de prendre les mesures indispensables pour que l'arme *torpille automobile* donnât, lancée par le sous-marin, tous les résultats qu'elle donnait ailleurs, chez nos alliés comme chez nos ennemis.

Que de choses je pourrais écrire là-dessus! Mais, de beaucoup de points de vue, il convient de se borner. On ne peut cependant pas se dispenser de citer *cette néfaste circulaire de* 1912 *qui supprima, en quelques mots, les lancements d'exercice sur buts mobiles, avec des torpilles munies de cônes de choc.*

Le motif de cette suppression était que, l'année précédente, on avait perdu, dans ce genre d'exercice — le seul vraiment intéressant pour la formation du coup d'œil des commandants de sous-marins — un trop grand nombre de torpilles[2]. Il est vrai qu'au moment même où l'on croyait devoir faire, par cette surprenante mesure, une économie de quelques centaines de mille francs, on portait de 7 millions à 8 la dépense prévue pour les écoles à feu de l'artillerie navale.

1. Il n'est pas sans intérêt, à propos de l'Allemagne, de constater que, d'après les documents qu'on a pu avoir, en France, au sujet des résultats donnés par les torpilles automobiles des sous-marins allemands, la proposition des « touchés » est, pour ces engins, de 43 p. 100, au minimum.

2. Notons qu'il était aisé de porter des remèdes directs aux inconvénients des tirs d'exercice avec cônes de choc sur buts mobiles. Il n'était pas un officier expérimenté qui, chargé de faire des propositions à ce sujet, n'eût été capable d'indiquer des méthodes susceptibles d'atténuer largement les pertes dont on se plaignait.

Mais c'était l'époque où un officier-élève de l'École supérieure de la marine, sujet brillant, d'ailleurs, était sévèrement jugé pour avoir pris comme thèse de son travail de fin de cours : *le développement de la guerre sous-marine* [1]. La réaction technico-politique contre les engins et la méthode de guerre navale chers à la « nouvelle école » et à certains ministres civils battait en effet son plein. Mais comme toujours, chez nous, cette réaction dépassait son propre but, prétendant, en fin de compte, faire du canon l'arme exclusive du bâtiment de combat, tandis qu'il ne s'agissait d'abord que de protester contre l'exclusivisme des tenants de l'arme rivale.

Ce n'est d'ailleurs pas tout, en ce qui touche les fâcheuses mesures générales qui, très peu de temps avant la guerre, avaient tendu — qu'on le voulût ou non — à diminuer la valeur et l'efficacité de l'engin torpille, favorisant ainsi les efforts de ceux pour qui, dans leur aveugle ressentiment contre quelques hommes, le sous-marin était l'ennemi. On avait en effet décidé, en invoquant sans doute certaines difficultés de recrutement, de supprimer la « sous-spécialité » des mécaniciens-torpilleurs, jusque-là chargés du délicat entretien et des réparations courantes de la torpille automobile. On pensait qu'après quelques mois d'instruction, des hommes quelconques suffiraient à cette besogne. C'était une lourde erreur : « Peut-être, m'écrivait l'officier supérieur dont j'ai déjà cité l'opinion sur ces sujets, ne faut-il pas chercher ailleurs la cause des nombreux lancements qui, pendant la guerre, ont donné des trajectoires défectueuses ou des impacts sans explosion. »

Ajoutons que tout se ressentait, dans l'ensemble du service torpilles, d'un défaut d'organisation à la base. Il y a quelque vingt-cinq ans c'étaient encore les marins et les mécaniciens — les *utilisateurs*, par conséquent — qui avaient la charge de la réception des torpilles automobiles provenant, à cette époque de l'usine Whitehead, à Fiume [2], de leur

1. Commandant Waschalde (ouvrage cité déjà : *Marine et guerre navale*).

2. Whitehead, simple mécanicien d'origine britannique, est, en effet, l'inventeur de l'engin compliqué, certes, mais admirable, en ce qui touche les solutions des problèmes proposés, que l'on appelle torpille automobile. Peu encouragé en Angleterre, il s'établit à Fiume, alors port hongrois, vers 1870.

conservation et entretien, de leur réparation et de leur délivrance aux bâtiments de la flotte. Lorsqu'on voulut, non sans raison, s'affranchir de la sujétion où nous tenait un fournisseur de tout premier ordre, évidemment, mais dont l'établissement se trouvait, du point de vue politico-militaire, fort mal placé, on crut opportun de céder aux instances du corps du génie maritime qui, en sa qualité de *constructeur*, réclamait le service de création de l'arme dont il s'agissait; arme assez particulière, en effet, qui, mue par une machine à air comprimé et pourvue d'un gouvernail, aussi bien que d'un appareil de suspension dans le milieu liquide à une profondeur d'immersion déterminée, n'était pas sans ressemblance avec le sous-marin lui-même.

Mais il y avait *le cône de charge*! Et cet organe essentiel, unique raison d'être de l'engin, s'il n'était pas précisément revendiqué par le service de l'artillerie navale, dédaigneux d'une telle arme, paraissait du moins lui appartenir, en vertu de cette implacable logique dont nos cerveaux français furent toujours épris. On céda à cette suggestion et l'on créa un dualisme d'attributions d'où résultèrent nombre d'inconvénients [1].

Voilà, en très gros — et toutes réserves faites, notamment sur la valeur intrinsèque des engins ainsi livrés à l'utilisateur par le constructeur de l'organe mécanique, en même temps que par le fournisseur de l'organe militaire — voilà pour ce qui concerne la torpille elle-même, dans la question qui nous occupe. Reste à examiner la part qui revient à l'*adaptateur*, dans le cas, particulièrement — celui du « submersible » — où le constructeur, le créateur, pour mieux dire, d'un type nouveau de sous-marin ayant à « adapter » à ce bâtiment des modèles de torpille et de tube de lancement déjà existants, dispose les tubes de telle sorte — à l'exté-

1. Voici, à ce sujet, un fait qui m'est personnel. Les torpilles automobiles du *Charles Martel*, dont je pris le commandement en mai 1910, au moment où se terminaient les opérations de son réarmement, ne lui furent délivrées que plusieurs mois après. Mais, pour avoir, de la direction d'artillerie de Toulon, les cônes de charge de ces engins, il fallut une année encore. Pendant ce temps le cuirassé avait pris rang dans l'escadre du Nord. Si la guerre avait éclaté à cette époque, qu'eût-on fait?...

rieur de la coque — que ni le départ de l'engin, ni la bonne direction de sa trajectoire ne seront jamais complètement assurés[1]. Ce fut peut-être là, de l'aveu de tous les officiers compétents, une des causes les plus fréquentes de nos mécomptes.

Mais encore un coup, qu'avait-on, dans ce cas, à reprocher au sous-marin *en soi*? En quoi pouvait être diminuée, de ce fait, la valeur de l'idée générale sur laquelle est basée la mise en jeu des navires de plongée, surtout pour qui constate qu'à bord des véritables sous-marins (tubes à l'intérieur de la coque) les lancements de torpilles se faisaient très normalement et que les trajectoires étaient fort bonnes — bien entendu quand les torpilles délivrées à ces petites unités étaient correctement réglées?

Quoi qu'il en soit, c'est, avant tout, à l'insuffisance de la préparation et de l'entraînement des officiers commandants qu'il faut s'en prendre des trop nombreux déboires qui ont marqué l'action de nos unités sous-marines pendant la dernière guerre. Je viens de montrer qu'il n'y avait pas de leur faute puisque, dès 1912, l'essentiel moyen de s'exercer au lancement sur but mobile — bâtiment en marche — leur avait été refusé; et que d'ailleurs, notons-le, à partir du moment où, en escadre, les « submersibles » (officiellement : *torpilleurs submersibles*, ce qui indique bien la préoccupation dominante) avaient pris la place des sous-marins à faible flottabilité, les seuls exercices auxquels le haut commandement semblât attacher quelque importance en ce qui concernait ces petits bâtiments, étaient ceux qui avaient pour objet de les assouplir — *en tant que navires de surface* — aux manœuvres d'escadrille et à la navigation en ligne, aux divers ordres prévus par la tactique officielle; le tout sous la direction et la conduite, étroite autant que continue, des chefs de groupe, montés sur de grands torpilleurs de haute mer, auxquels on les avait confiés. Or rien

1. Il n'est pas question de critiquer ici l'œuvre, d'ailleurs si remarquable, de M. Laubeuf. Il ne dépendait en effet que du département (état-major général, conseil des travaux, conseil d'amirauté) d'inviter l'auteur du submersible à changer la disposition des tubes de lancement. Il y serait aisément arrivé.

n'était plus contraire que ce système, d'abord au développement des facultés toutes spéciales d'initiative indépendante et hardie, indispensables à des commandants d'unités de plongée, ensuite à leur entraînement strictement professionnel de lanceurs de torpilles.

C'est dans cette situation qu'en août 1914, le grand conflit vint surprendre nos états-majors de sous-marins.

« Le premier effet des hostilités, dit l'officier déjà cité, fut de supprimer presque complètement — et pour longtemps — toute possibilité d'exercices de lancement, soit par crainte des méprises (et il y avait eu, à cet égard, des engagements pris avec l'Amirauté britannique), soit parce que, vu nos effectifs restreints en unités de plongée, on n'avait jamais assez de sous-marins sur les lieux d'opérations et qu'on n'en pouvait distraire à peu près aucun pour le mettre à l'entraînement.

» A partir de 1916, toutefois, de gros efforts furent faits et des ordres formels donnés pour que tout sous-marin venant se réparer dans un port de guerre ne pût en repartir avant d'avoir accompli un programme minimum d'entraînement.

» C'était mieux que rien, évidemment. Mais combien réduit paraissait ce stage d'un mois (en moyenne) à qui savait qu'avant la guerre on estimait à *un an de bon travail* la durée de l'entraînement nécessaire pour former un commandant de sous-marin!

» D'ailleurs il restait le cas des officiers débutants qu'on envoyait prendre un commandement dans un « centre de combat » et qui étaient obligés d'entrer immédiatement en fonctions sans entraînement préalable. On peut citer le cas d'un officier qui prit son unité à Corfou. Au bout de deux mois, il avait la chance de rencontrer successivement 2 sous-marins ennemis naviguant en surface et la malchance de les manquer tous les deux : « C'était la première fois, écrivait-il lui-même à ce sujet, que je voyais un but mobile dans mon périscope, même pour exercice!... »

Une dernière observation : par la force des choses ou, si l'on veut, par suite de la tournure que les Alliés avaient

laissé prendre à la guerre sur mer en ne procédant pas, dès le prime début des hostilités, à l'attaque brusquée des forces navales de nos adversaires, le seul travail demandé à nos sous-marins fut de couler des petits bâtiments ennemis, alors que les torpilles automobiles mises à leur disposition ne répondaient pas du tout à cet objet [1]. En outre, on ne pouvait pas toujours, après retouches de réglage faites pour leur adaptation à ces exigences imprévues, procéder à des tirs d'essai cependant bien nécessaires. Le *Marceau*, par exemple, notre stationnaire à Brindisi (Adriatique, canal d'Otrante), et bâtiment central de nos flottilles dans ces parages, ne put jamais lancer une seule torpille et vérifier le réglage de celles que les sous-marins lui remettaient pour examen, retouches ou menues réparations, lorsqu'ils revenaient de leurs croisières.

Que résulta-t-il de cet état de choses? Qu'à de trop nombreuses reprises des sous-marins autrichiens surpris en surface ou de grands torpilleurs de haute mer (*Triglav*, *Czikos*, etc.) furent manqués par les torpilles de nos unités de plongée. Dans un des cas que l'on cite et qui sont confirmés d'ailleurs par les rapports des navires autrichiens, dont on a eu connaissance après l'armistice, quatre torpilles sont tirées (c'était en 1917) sur un bâtiment de 400 tonneaux, 68 mètres de longueur et 1 m. 90 ou 2 mètres de tirant d'eau. De ces quatre torpilles, l'une passe devant le navire attaqué, la seconde passe derrière et les *deux autres, au-dessous.*

Dans un autre cas (toujours en 1917), une torpille atteint un sous-marin allemand naviguant en surface sur la côte de Sicile. L'engin crève un ballast, *mais n'explose pas.*

Enfin, en 1917 encore, un de nos sous-marins en croisière devant Cattaro découvre brusquement devant lui — à 60 mètres — un autre sous-marin allemand, celui-ci en surface. Quatre torpilles sont tirées : l'une tourne en rond; une autre touche *mais n'explose pas*; une troisième passe dessous *et la dernière... par-dessus.*

Ce dernier résultat ne paraîtra incroyable qu'à ceux qui

1. Conditions habituelles de recette : 3 *mètres d'immersion*; 200 mètres de parcours avant que cette immersion ne soit prise et... *beau temps*!...

n'ont pas vu les bonds hors de l'eau que fait souvent — tel un dauphin ou un marsouin — une torpille mal réglée ou réglée pour une trop faible immersion.

Certes, je le répète car on ne saurait trop y insister, rien, dans tout cela, ne saurait donner matière à incriminer « le sous-marin en soi ». Mais il faut convenir qu'en présence de tels échecs, des esprits prévenus, en tout cas mal renseignés sur les causes de ces déboires, peuvent être excusés d'avoir cru que le sous-marin était « un mauvais lanceur de torpilles ». Mais comment se fait-il qu'en haut lieu, on ne se soit jamais mis en peine de rétablir les faits, de dire la vérité, de fixer les responsabilités? Est-ce indifférence, insouciance, ou crainte?

III

Les progrès des engins que l'on opposera au sous-marin paralyseront son action...

Ici il n'y a pas seulement une erreur de jugement; il y a la méconnaissance voulue — je le crains — d'un principe évident, éclatant et que mettrait en pleine lumière, s'il le fallait, toute l'histoire des moyens d'action employés dans les guerres maritimes et particulièrement depuis le milieu du XIXe siècle. Ce principe est qu'à tout progrès des armes défensives correspond un progrès des armes offensives — et inversement. Dans cette lutte sur le terrain de l'invention, la riposte ne se fait pas plus attendre que, dans un duel, celle de l'épée. Et encore cette comparaison pèche-t-elle en ce sens que, dans un duel, le dénouement ne tarde guère tandis que dans la lutte entre les moyens d'attaque et les moyens de défense, d'une manière générale, il n'y a pas de dénouement, si l'on ne considère, bien entendu, que l'intervalle de temps qui peut nous intéresser d'une manière directe, éphémères que nous sommes.

On ne voit aucune raison « de principe » pour qu'il en soit autrement du sous-marin que du cuirassé, du croiseur, du torpilleur même, qui a précédé immédiatement le sous-

marin comme lanceur de torpille et engin de surprise[1]. Tous ces véhicules d'armes variées ou d'arme unique ont été menacés, chacun à leur tour par des inventions dont on attendait merveilles et, jusqu'ici, ils ont su se défendre avec quelque avantage. Celui qui se défendra le moins bien, dans l'avenir, c'est probablement le cuirassé et non pas le sous-marin. *Question de taille*, tout d'abord, dirai-je, sans vouloir entrer à cet égard dans une discussion qui ne rentre pas dans le cadre de cet article.

Mais laissons le principe abstrait et venons aux faits. Observons tout d'abord l'ardeur avec laquelle Anglais et Américains s'efforcèrent, en 1918-1919, dès la guerre arrêtée, de faire rayer le navire de plongée du nombre des engins dont la société future autoriserait l'emploi. Cette idée était purement utopique — comme celle du désarmement naval, du reste, dont on s'occupe tant, à l'heure présente — mais il y avait là, du moins, l'implicite reconnaissance de ce fait très simple que les tenants des grandes unités, les « maîtres de la mer », aussi bien que ceux qui aspirent à le devenir, ne comptaient pas du tout que l'on pût réduire à merci le sous-marin[2].

C'est qu'en effet « le progrès ne saurait être unilatéral », écrit mon précieux et documenté correspondant, qui m'expose quelques vues sur le développement de l'armement « anti-sous-marin » et sur les ripostes que l'on peut prévoir de la part de l'unité de plongée. Voici, en substance, l'exposé de ces vues :

1re *remarque.* — Ce sont *les mines* qui ont probablement détruit le plus de sous-marins allemands : 34, pense-t-on, sur 62 unités disparues pour causes inconnues ou insuffisamment contrôlées.

On pourra certainement augmenter encore la puissance

1. *Engin de surprise* : c'est évidemment la qualité fondamentale essentielle, du torpilleur, comme du sous-marin. Seulement le torpilleur, *navire de surface*, ne pouvait prétendre à l'invisibilité — relative — que *la nuit*. Encore fallait-il qu'il restât de très petite taille et pût profiter de circonstances de temps favorables. La plongée confère au sous-marin l'invisibilité *de jour* : avantage considérable!

2. On sait qu'une nouvelle offensive contre les sous-marins a été conduite, sans succès, à la conférence de Washington.

et l'efficacité du redoutable engin — immobile, heureusement [1] — qu'est la mine sous-marine et il n'est pas douteux qu'il y aura toujours des sous-marins qui en seront victimes, toute réserve faite, ajouterai-je personnellement, sur une invention éventuelle ayant pour résultat, par exemple, de les prévenir qu'ils approchent d'une mine.

Mais ce qu'il faut dire, c'est, d'abord, que les bâtiments de surface courent, du fait de cet engin, beaucoup plus de risques encore que les sous-marins. Ceux-ci, du moins, peuvent naviguer en plongée, dans les parages semés de mines — il n'y en aura pas au large, bien entendu, sauf dans la mer du Nord, particulièrement basse — au-dessous du plan de 3 à 4 mètres généralement adopté pour l'immersion. Naviguant en surface, au contraire, les sous-marins passeront le plus souvent au-dessus, exception faite toutefois pour les grandes unités, à moins que l'on ne modifie beaucoup le tracé de leur maîtresse section, en vue de développer la largeur du bâtiment pour diminuer sa profondeur et, donc, son tirant d'eau.

2e *remarque.* — 30 à 35 p. 100 des sous-marins allemands détruits l'ont été par *les grenades* spéciales que l'on faisait exploser, soit au contact, soit au voisinage immédiat de la coque du bâtiment de plongée. C'est là un pourcentage fort intéressant.

Le procédé est par conséquent en grande faveur. Observons qu'à la fin de la guerre les sous-marins allemands commençaient à blinder leur coque. Les croiseurs submersibles les plus récents avaient une véritable cuirasse, 30 millimètres d'acier très résistant. Un type nouveau, « l'U. F. ». de déplacement beaucoup plus faible, bénéficiait, pour sa coque, d'une épaisseur double des épaisseurs courantes. L'unité de plongée sait donc se défendre.

Ajoutons que les sous-marins de l'avenir seront armés de manière à ne plus permettre aux patrouilleurs, lanceurs de grenades, de venir impunément circuler dans leur « plafond ». Mais ici, il convient de ne point entrer dans d'indiscrets détails. Chaque marine travaille de son côté.

1. Il y a cependant des mines dérivantes, ou plutôt *errantes*. Mais celles-ci doivent — théoriquement — couler au moyen d'un dispositif automatique une ou deux heures après leur immersion.

« Tant y a, dira-t-on, que voilà le sous-marin — le microbe! — rangé aux mêmes lois que le mastodonte. Il grandit, et fort rapidement : en moins de vingt années, il est passé de 50 tonnes à 2 000... Et où s'arrêtera-t-il? Bien mieux, il se blinde; et le contempteur du cuirassé se revêt déjà d'une casaque épaisse de 3 centimètres. Encore quelques années et il en sera peut-être à 30, tout comme le dreadnought ; et alors, avec quel tonnage!... »

En effet. Du moins est-ce possible, sinon certain. Et les lois dont il s'agit sont évidemment inéluctables, toutes modalités restrictives admises, d'ailleurs; car les voies du « progrès » des engins ne sauraient être rigoureusement parallèles. Pas plus que, si l'histoire se répète, les événements de même nature qui se produisent au cours des siècles ne sont jamais et ne peuvent être rigoureusement semblables.

3e *remarque.* — On attribue à l'abordage direct, soit d'un patrouilleur, soit d'une unité plus grande, la destruction d'une vingtaine de sous-marins allemands. La plupart auraient été coulés, de nuit, alors qu'ils étaient en surface et que, surpris, ils n'avaient pas eu le temps de plonger.

Sans aucun doute, de tels coups heureux pourront se reproduire, d'autant qu'une avarie quelconque peut contraindre le sous-marin à rester en surface, quoi qu'il en ait. Mais, d'une part, l'usage des *appareils d'écoute,* inventés pendant la guerre et qui se perfectionnent rapidement, diminuera sensiblement le nombre des cas de surprise de nuit dus au défaut de visibilité; et, de l'autre, puisqu'il grandit, le sous-marin s'arme de mieux en mieux, de manière à couler son assaillant — s'il le découvre en temps utile — soit au canon, soit à la torpille.

Il y a eu, en petit nombre, des abordages subis, de jour, en plongée, par les sous-marins, du fait de navires de haut bord enfoncés dans l'eau de 6 à 8 mètres, 9 quelquefois. Là encore, « l'écoute » rendra de grands services [1]. Les sous-marins auront aussi des périscopes plus longs, ce qui leur permettra de rester en plongée profonde, au-dessous du plan de

1. Nous allons, un peu plus loin, définir ce procédé nouveau d'attaque — et de défense aussi — du sous-marin.

10 mètres; et cela présentera, de plus, l'avantage de les soustraire à la vue des appareils aériens.

Enfin on obtiendra sans grand'peine des mouvements de plongée plus rapides, disons mieux : « des facultés d'évolution dans le plan vertical » qui manquaient le plus souvent, observons-le, aux sous-marins allemands — et alliés — de la dernière guerre.

4e *remarque.* — Pendant quelque deux ans, de 1915 à 1917, on se félicita fort d'avoir imaginé une bonne ruse de guerre contre les sous-marins, celle des « bâtiments-pièges », cargos d'aspect lourd et pacifique qui démasquaient brusquement un armement fort sérieux; ou encore, qui tenaient, abrité contre leur flanc des vues un peu lointaines, un patrouilleur remorqué à couple; ou enfin, qui traînaient derrière eux un sous-marin en demi-plongée, à peine visible à quelque distance. Ce dispositif n'avait d'ailleurs d'efficacité que contre les navires de plongée qui, renonçant à l'attaque, fort dispendieuse à tous égards, exécutée de loin, à l'aide des torpilles automobiles[1], s'approchaient tout près du malheureux « cargo » et lui détachaient une embarcation armée, qui, après l'avoir pillé intelligemment, sinon complètement, le coulait au moyen de forts pétards appliqués à la coque.

15 sous-marins ennemis furent, dit-on, détruits à coups de canon, grâce à ce subterfuge; mais la manœuvre fut bientôt éventée. Dès le mois d'août de 1917, aucun allemand ne s'y laissait plus prendre. Il ne faudrait donc pas faire grand état, pour l'avenir, de ce moyen de destruction.

Au demeurant, et en ce qui touche les effets du canon, on n'enregistre — le système des navires-pièges mis à part — que cinq succès bien constatés, dus à cette arme; et, sur les cinq, *aucun de nuit.* La nuit sourit toujours, évidemment, à l'engin de surprise.

5e *remarque.* — Nous voici arrivés à un moyen d'action qui fut longtemps considéré comme décisif contre les sous-marins. Il s'agit de l'emploi des « navires aériens », auxquels l'imagination, devançant de beaucoup l'expérience, attri-

1. Un sous-marin ordinaire n'a qu'un nombre restreint de ces engins, 8, 10,12, suivant le déplacement du navire et les dispositions locales.

buait une efficacité beaucoup plus grande qu'aux navires de surface. Il fallut en rabattre, à l'user, et on sera peut-être surpris d'apprendre que le nombre des succès que l'on attribue, finalement, à l'aéronautique alliée, ne dépasse pas *trois*. C'est presque insignifiant.

Entendons-nous, toutefois. Si le dirigeable ou l'hydravion ont fort peu détruit de sous-marins, ils ont fait manquer beaucoup d'attaques — de jour, bien entendu; de nuit ils restaient radicalement impuissants. En fait, *le sous-marin craint instinctivement l'aéroplane*. L'aperçoit-il; le pressent-il, seulement? Aussitôt, il plonge et renonce à l'opération qu'il méditait. C'est qu'il n'a pas d'arme contre cet adversaire. Il n'en a pas, mais il en aura peut-être bientôt, comptons-y[1].

En attendant l'aéronautique, même si elle fait des progrès — elle en fera — en ce qui touche l'attaque des navires de plongée, restera longtemps encore un moyen d'action surtout préventif. Le commandant X... dit à ce sujet, avec quelque pittoresque : « *L'aéronautique déplacera la poussière au lieu de la supprimer.* »

6e *remarque*. — Tout au contraire de celle d'employer l'aéronautique, l'idée de faire combattre le sous-marin par le sous-marin lui-même, fut d'abord et longtemps peu goûtée. Nos alliés d'Angleterre, les premiers, surent combattre cette impression qui se basait, semble-t-il, sur l'adage bien connu, mais détourné de son sens : « Corsaires contre corsaires ne font pas leurs affaires... » Et en définitive, une centaine de leurs sous-marins, organisés et armés en « chasseurs de sous-marins », purent présenter, au tableau final, 21 pièces, tandis que les 5000 patrouilleurs de surface n'en produisaient qu'une quarantaine.

Bien que nous ne soyons peut-être pas encore complètement renseignés sur les procédés employés par nos voisins, on peut dire qu'ils se servirent sans doute beaucoup de « l'écoute sous-marine », c'est-à-dire des appareils et des méthodes qui permettent, à l'aide du son[2], de reconnaître

1. Même observation que tout à l'heure, à propos des navires qui se présentent *au plafond* des sous-marins.

2. Battements des hélices, bruits de la machine et même des mouvements intérieurs du navire dont on s'approche.

l'approche d'un sous-marin, et de fixer son gisement, voire sa distance, bref de le « repérer » à peu près exactement et cela en temps utile, soit pour l'éviter, soit pour l'attaquer.

Ces procédés d'écoute sous-marine, très ingénieux, certes, fortifient les espoirs de ceux qui se flattent que le navire de plongée a donné tout ce qu'il pouvait raisonnablement donner et qui le voient déjà mis au rancart. C'est triompher trop tôt et juger peu philosophiquement les choses.

« L'écoute, écrit mon ancien commandant de sous-marin, a *beaucoup promis et peu tenu*. Elle a, sans doute, permis à des navires attaqués d'esquiver les torpilles des sous-marins entendus suffisamment à temps. Elle a aussi permis de suivre des sous-marins à la trace, mais ces chasses se sont rarement terminées par la destruction du gibier.

» Ce procédé de découverte recevra dans l'avenir de grands perfectionnements, *mais le sous-marin en profitera aussi* pour améliorer ses moyens de défense et perfectionner ses méthodes d'attaque. »

C'est ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire plus haut. Le commandant X... remarque en outre que, pendant la dernière guerre, et justement parce que les procédés d'écoute n'ont été employés par les chasseurs de sous-marins que très tard, ces sous-marins ne se sont pas suffisamment préoccupés de parer aux conséquences de la méthode : « Il serait bien étonnant qu'ils ne pussent y réussir, quitte à subir ensuite de nouveaux progrès de la « réaction » contre leur « action », suivant les lois générales qui régissent toutes les luttes depuis les temps les plus reculés. »

On ne peut mieux dire, et tous les esprits impartiaux concluront certainement de cet exposé des efforts, d'ailleurs intéressants, du passé contre l'avenir, qu'il n'y a guère de chance que celui-là l'emporte décidément sur celui-ci.

Ce serait bien, du reste, la première fois depuis qu'il y a des hommes et qui se battent entre eux, puisque enfin il faut accepter l'idée que la première application qu'ils songent à donner aux progrès qu'ils imaginent pour les engins mécaniques est presque toujours réservée au matériel de guerre. L'aviation en est un frappant exemple.

Mais, à propos de ces « progrès », une dernière observa-

tion : à mettre les choses au pis, en ce qui touche l'efficacité des procédés qu'on emploiera à l'avenir pour combattre, et d'abord pour chasser les sous-marins, ceux-ci seront conduits à faire tête contre le danger et à engager la lutte directe, en surface, avec leurs adversaires, exception faite en faveur du cas où l'adversaire est un sous-marin, lui aussi, se présentant en plongée.

Les armes du sous-marin sont la torpille et le canon. Si le chasseur est un « patrouilleur » ou tout autre bâtiment léger de faible tirant d'eau, la torpille actuelle — la nôtre, du moins — ne se prête pas tout à fait au tir sur ce genre de bâtiment, comme nous l'avons constaté plus haut. C'est d'autant plus regrettable que, s'il en était autrement, le sous-marin pourrait se tenir en demi-plongée, ou même en position ordinaire de combat, le périscope émergeant seul. Il y a donc lieu de travailler sans tarder à la solution du problème, parfaitement abordable, au demeurant, de l'attaque à la torpille-automobile des petits bâtiments, ou, d'une manière plus générale, des bâtiments très peu enfoncés dans l'eau [1].

L'attaque au canon exige que le sous-marin émerge lui-même, peu ou prou, suivant le temps ou l'état de la mer. Il en résulte qu'il lui faut une cuirasse pour préserver d'une déchirure ces « œuvres mortes » qui, dès qu'il voudra plonger, redeviendront « œuvres vives ». Il faut toujours admettre, en effet, que le canon du patrouilleur puisse, d'entrée de jeu, fournir un coup au but.

Mais, nous l'avons vu, cuirassement suppose forte élévation de tonnage et par conséquent forte élévation du prix de revient unitaire. On est ainsi conduit à limiter le nombre des navires de plongée; et cela aussi est fâcheux, car, d'une manière générale, quand il s'agit de bâtiments qui, malgré la majoration de déplacement dont il s'agit, resteront dans la catégorie des « faibles tonnages », par rapport aux grandes unités de combat, le *facteur nombre* prend une capitale importance.

Ce grave inconvénient ne laisse pourtant pas d'avoir sa contre-partie. En effet, l'augmentation de puissance du sous-

1. J'observe de nouveau qu'un bâtiment de faible tirant d'eau n'est pas nécessairement un « petit bâtiment ».

marin « déclasse » immédiatement et sûrement les patrouilleurs, y compris le dernier type, très perfectionné, de ces bâtiments, l'*aviso, sloop, ou canonnière rapide*. Le navire moyen — croiseur de 4 000 à 5 000 tonnes, peut-être davantage — est donc obligé d'entrer en ligne pour la simple chasse des sous-marins. Or, de ces navires, déjà très coûteux, le nombre sera toujours relativement restreint, en tout cas, fort éloigné de 5 000! — Les Anglais et les Américains, seuls, pourront en avoir une cinquantaine. Ces 50 là couleront-ils 40 sous-marins, comme les 5 000 patrouilleurs de 1916-1918, ou seulement une vingtaine? Un tel succès est à peine possible et reste improbable.

Ce n'est rien encore. Le pis, pour les grandes unités de chasse, est que leur tirant d'eau ne saurait guère être inférieur à 4 m. 50 ou 5 mètres; et les voilà donc justiciables de toutes les torpilles automobiles, ces chasseurs qui seront peut-être bientôt chassés eux-mêmes par le grand submersible rapide!...

IV

L'action de nos sous-marins a été, pendant la guerre, à peu près nulle.

J'ai déjà répondu, en fait, à cette objection en discutant celle qui visait les facultés du sous-marin comme *lanceur de torpille*.

La fâcheuse vérité, ne craignons pas de le redire, dans l'unique but d'éviter la répétition de funestes erreurs, c'est que, consciemment ou inconsciemment, par faux raisonnement ou par passion irraisonnée, le *haut commandement avait tout fait, avant la guerre, pour diminuer, sinon abolir, l'efficacité de l'engin sous-marin*.

Admettons toutefois qu'à force — pour mieux défendre le « mastodonte » — de répéter que la peur inspirée par le « microbe » était injustifiée, puérile même, on avait fini par le croire sincèrement. Le parti pris a de ces miraculeux effets, lorsqu'on lui donne décidément le pas sur la réflexion, sur le bon sens, sur l'observation des faits.

Complétons, en tout cas, nos remarques en relatant quel-

ques-unes des mesures prises, pendant la guerre, pour donner, justement, un peu plus d'efficacité à l'action de nos sous-marins. Malheureusement, les effets de cette trop tardive bonne volonté de l'organisme central furent paralysés par les habitudes prises, par l'insouciance qui persistait, dans les ports et les escadres, à tous les degrés de la hiérarchie, au sujet de la conduite de la guerre sous-marine *offensive*, par l'incompréhension, à la fois des facultés exactes du navire de plongée et des conditions essentielles de ses succès.

C'est que, de modifier brusquement l'orientation que l'on a, soi-même, donnée à la mentalité de tout un personnel, docile à la fois par devoir et par intérêt, cela dépasse le pouvoir d'un ministre, ou, si l'on veut, « des bureaux » d'un ministère. Et, plus grand encore que celui de s'être trompé, se manifeste alors, pour le chef, l'inconvénient de ne pouvoir persuader immédiatement tous ses subordonnés qu'il s'est trompé.

La tournure prise, dès le début, par les opérations navales ne nous avait pas permis de bénéficier de l'entraînement que nous avions acquis, vaille que vaille, dans la coopération des flottilles de « torpilleurs submersibles » (sous-marins Laubeuf) avec les escadres de haut bord. Dans l'Adriatique comme dans la mer du Nord, les flottes ennemies, sans renoncer aux offensives de circonstance, se tinrent obstinément sur les rades défendues — véritables « camps retranchés maritimes » — qui leur avaient été depuis longtemps ménagées en avant de leurs grands arsenaux, bases d'opérations, tels que Pola, Wilhelmshaven, Kiel-Cuxhaven [1], etc.

Nos sous-marins commencèrent donc par attendre en divers points stratégiques, d'hypothétiques sorties des escadres, et cette situation dura longtemps, aussi longtemps que persista, dans l'esprit des dirigeants militaires de la marine, l'espoir singulier que l'adversaire viendrait bénévolement s'offrir à nos coups.

Il en résulta que l'entraînement individuel des bâtiments de plongée, et particulièrement de leurs commandants, subit bientôt un regrettable déchet. Dans le Nord, nous l'avons

1. Il faut considérer l'ensemble *Kiel, canal maritime, estuaire de l'Elbe et Cuxhaven* comme constituant une « position militaire » unique.

constaté plus haut, on parut craindre beaucoup les méprises toujours possibles, évidemment, mais que de sérieuses précautions auraient rendues très rares. Dans le Sud, les sous-marins devaient se tenir toujours prêts à agir, en cas d'approche inopinée de l'ennemi; et comme on ne disposait pas d'un nombre suffisant d'unités de plongée, il ne semblait pas possible d'en affecter quelques-unes aux exercices méthodiques à la mer.

Les anciens commandants « vécurent sur leur acquis », tant bien que mal; mais ils furent remplacés peu à peu et leurs successeurs n'eurent pas toujours toutes facilités pour se familiariser avec le maniement de leur unité. Ajoutons que les choix de l'autorité supérieure s'inspirèrent surtout, dans la dernière phase de la guerre, du mot d'ordre : « Place aux jeunes! » — Les jeunes... On leur faisait, en vérité, trop exclusivement honneur de cette belle faculté, « l'allant », l'audace un peu aventureuse, indispensable, certes, mais qui ne suffit malheureusement pas à la fructueuse utilisation militaire d'un engin très compliqué; car il y faut aussi la pleine compétence technique et l'expérience résultant d'un assez long exercice du commandement.

Revenons encore, maintenant, sur l'influence des périodes de *réentraînement* consécutives à celles des réparations dans nos ports de guerre. Nous avons déjà dit que la durée de ces périodes fut en moyenne d'un mois. C'était le triple, au moins, qu'il eût fallu. Mais comme les réparations étaient toujours beaucoup plus longues qu'on ne l'avait supposé d'abord et que les préfets maritimes — souvent assez mal disposés à l'égard des sous-marins — étaient harcelés par le ministère pour hâter la disponibilité des bâtiments de plongée que le génie maritime signalait enfin dans ses rapports comme « au point », en ce qui touchait la coque et les appareils moteurs ou auxiliaires, on était fatalement conduit à écourter la durée du stage exclusivement militaire.

Quel commandant, d'ailleurs, eût voulu s'exposer, par une réclamation persévérante en faveur d'un entraînement scrupuleusement méthodique, au double soupçon d'inaptitude technique et d'ardeur médiocre à courir au danger?...

On continua donc, presque toujours, à expédier à la mer

les sous-marins qui venaient de faire, au port de réparation, un séjour un peu long, trop long souvent, sans qu'ils fussent vraiment prêts à rendre les services militaires qu'on était en droit de leur demander.

Séjour trop long, viens-je de dire... Reconnaissons en effet qu'il y eut, à cet égard, de surprenants abus, mais des abus dont les commandants et les équipages ne furent, à aucun degré, responsables. Il faut s'en prendre à la lenteur avec laquelle s'exécutaient, dans les arsenaux engorgés et surchargés de besognes étrangères au service de la marine de guerre [1], les travaux de réparation des coques, accessoires de coque et des moteurs surtout, de sous-marins. Croira-t-on aisément qu'il y eut des navires de plongée auxquels on fit attendre plus d'un an un arbre à manivelle de remplacement, ou, plus de quatorze mois — c'est-à-dire plus du quart de la durée de cette longue guerre — un compresseur d'air de rechange?

Il faut avouer qu'après de tels retards, commandant d'unité et préfet maritime étaient un peu excusables de s'accorder dans le vif désir de voir le sous-marin prendre le large aussitôt ses moteurs mis au point.

L'industrie française, malheureusement, n'avait pas suivi d'assez près le progrès des conceptions d'une élite de marins et d'ingénieurs attachés au développement de notre flotte sous-marine. Non seulement elle ralentissait notre évolution par les retards qu'elle apportait dans l'exécution des commandes — retards dont elle éludait les responsabilités, en ce qui touche les pénalités financières prévues, à force d'intrigues et d'emploi de hautes protections — mais encore elle livrait des appareils imparfaits, de résistance insuffisante, et dont la mise en service définitive se faisait longtemps attendre. On avait dû, quelques années avant la guerre, se procurer quelques moteurs du type Diesel aux célèbres usines de Nuremberg et d'Augsbourg. Les plus graves raisons se présentèrent bientôt de renoncer à ces achats et d'essayer de

1. On sait que nos établissements maritimes durent, dès le début de la guerre, fournir à l'armée de terre des projectiles, des canons, du matériel roulant, des équipements. Il en avait été de même, mais sur une bien moindre échelle, en 1870-71. Plus tard, à ces travaux, déjà fort absorbants, se joignirent les réparations de navires de commerce nationaux, alliés et *même neutres*. C'était au fort de la guerre sous-marine.

créer nous-mêmes ces engins particulièrement délicats. Le succès en fut si incertain qu'on revint un moment, en désespoir de cause, du moteur à combustion interne à la machine à vapeur du passé. Les choses se sont améliorées, depuis, mais on est obligé de dire que nous fîmes la guerre avec des navires de plongée de types disparates, mal étudiés, d'ailleurs, du point de vue de la spécialisation militaire [1]; en tout cas peu sûrs, en général, en ce qui touche le fonctionnement des appareils mécaniques — accumulateurs électriques compris [2].

Le sujet que j'ai entrepris de traiter n'est certainement pas épuisé. Mais, à se laisser séduire par le désir de présenter au lecteur tous les arguments, de principe et de fait, qui militent en faveur du sous-marin, on se trouverait conduit à faire la théorie complète du navire de plongée, instrument de surprise, celle des opérations sur les lignes de communication, enfin l'étude détaillée de la dernière guerre sous-marine.

Ce n'est pas possible ici. Il est d'ailleurs douteux que l'on puisse écrire déjà une véridique histoire de la guerre maritime de 1914 à 1918. Beaucoup moins avancée que celle de l'histoire des opérations à terre, la documentation en serait actuellement insuffisante.

Mon but a été seulement de faire connaître au public — qui a le droit d'être renseigné là-dessus — l'état d'esprit

1. Rendons ici à la marine de nos alliés britanniques la justice qui lui est due. Une fois bien convaincue — et elle ne tarda guère à l'être — de la haute valeur de l'engin de guerre sous-marin, elle se hâta de chercher dans toutes les voies et d'essayer toutes les utilisations. Elle y employa sa ténacité, son intelligence des choses de la mer et aussi, ce qu'on attendait moins d'elle, peut-être un remarquable esprit d'innovation, dû sans doute tout particulièrement au commodore Hall, chef de service que l'amirauté retint à son poste pendant une douzaine d'années. Les constructions se succédèrent rapidement, dans les diverses catégories que différenciait expressément l'objet spécial qui leur était assigné. Aujourd'hui la flotte sous-marine britannique compte :

En réparation.	30 p. 100
Au mouillage	48 p. 100
En exercice	4 p. 100
A la mer	9 p. 100

2. Des esprits précis ont cru pouvoir fournir des statistiques concernant « l'emploi du temps » de nos sous-marins pendant la dernière guerre. Il serait intéressant, à tant faire, de pousser jusqu'à la statistique des diverses catégories d'avaries.

d'un bon nombre de nos jeunes officiers au sujet de l'efficacité de l'action des sous-marins et les causes de cette surprenante « mentalité » : ignorance ou incompréhension des faits, malentendus et partis pris provoqués peut-être, du moins soigneusement entretenus par de hautes personnalités qui cherchent à justifier les erreurs du passé en les faisant déborder sur l'avenir.

Il y a là, en effet, un grave danger, puisque aussi bien c'est à ces jeunes officiers qu'il faudrait, en cas de nouveau conflit, confier des engins dont la mise en jeu exige chez le commandant une robuste santé physique et morale, avec un grain d'insouciance optimiste en face de lourdes responsabilités — la confiance, *la foi*, en somme — en même temps que la plus haute abnégation et qu'une connaissance approfondie d'un métier très spécial.

Or, on le sait, ces navires de plongée vont constituer la majeure partie de notre Force navale, d'où, bon gré mal gré, nous sommes obligés d'exclure les unités lourdes de surface, faute de crédits budgétaires suffisants.

Il serait donc bien maladroit, disons même qu'il serait criminel, de ne pas réagir avec vigueur contre une déprimante tendance aux critiques acerbes et à la méfiance la plus injustifiée à l'égard de ces armes sous-marines que la France avait su créer et qu'elle a presque laissées tomber de ses mains incertaines, tandis qu'elles étaient relevées par nos ennemis et aussi par nos alliés d'Angleterre. Ceux-ci, on l'a vu, sont bien revenus de leurs préjugés. Ils le montraient par leurs constructions, dès 1916. Ceux-là, qui — pour le moment! — ne peuvent plus faire des sous-marins, sont du moins plus convaincus que jamais que, si elle avait été bien conduite, avec autant de ténacité que d'énergie, la guerre sous-marine leur aurait, en fin de compte, donné la victoire.

Et qui voudrait affirmer, aujourd'hui, qu'ils ont tort?...

AMIRAL DEGOUY

L'HOMME TRAQUÉ[1]

XIX

Cet homme devint durant un temps leur unique préoccupation et ils ne vécurent plus sans penser constamment à lui et le trouver partout. La terreur qu'il leur inspirait était intolérable. Lampieur en perdit le sommeil. Tout le jour, dans sa chambre, il restait éveillé, tapi entre les draps et fixant d'un œil morne la poignée de la porte. Il lui semblait parfois que, de dehors, une main était posée dessus, qu'elle allait tourner cette poignée. Lampieur fermait les yeux... Une étrange sensation couvait en lui comme une houle. Puis il se disait, pour oser de nouveau regarder vers la porte, qu'elle était close à double tour de clef et que la clef était dans la serrure. Cette certitude ne le rassurait qu'à demi. Il avait peur. Il suait de peur dans son lit et Léontine, qui ne dormait pas plus que Lampieur, se sentait elle aussi saisie par une horreur qui la glaçait et la pénétrait jusqu'aux os.

Cependant plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte, sans que rien ne se produisît. Lampieur avait repris son travail. Léontine l'y accompagnait, mais elle n'avait pas le courage, ensuite, de se promener dans les rues comme avant, ni d'aller dans le bar où Lampieur la rejoignait. Entre ce bar et la boulangerie, la terrible maison se dressait. Léontine descendait alors vers les Halles. Elle y retrouvait ses com-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril, 1er et 15 mai.

pagnes et, se mêlant à elles, la malheureuse en était ranimée. Chez Fouasse, où elles allaient ensemble, Léontine leur offrait à boire; elle répondait à leurs questions, elle leur parlait pour s'étourdir. Cela lui était agréable. Cela la changeait de Lampieur et des affreux moments qu'elle vivait avec lui... Puis Lampieur survenait. Il s'asseyait à la table de Léontine et les filles — après avoir choqué leurs verres contre le sien — s'éclipsaient et les laissaient seuls.

— A tout à l'heure! — leur criait Léontine.

M. Fouasse s'approchait.

— Eh! bien, — demandait-il à Lampieur, qu'il s'étonnait depuis pas mal de temps de voir si soucieux. — Ça ne va pas?

Ce dernier haussait les épaules.

— Bah! — reprenait le débitant, — faut pas s'en faire, m'sieur François...

— Oui, oui, — grognait Lampieur.

Et Léontine, gênée, entre ces deux hommes qui restaient en présence l'un de l'autre sans plus trouver rien à se dire, souriait machinalement d'un air timide et résigné.

Elle avait à présent de la peine à supporter Lampieur et à partager ses angoisses; elles lui étaient par trop pénibles et lui donnaient trop à souffrir... En outre, Lampieur devenait si bizarre que Léontine ne le suivait plus jusqu'au bout, dans ses incohérences. Qu'avait-il à se torturer? Il aurait dû plutôt reprendre le dessus... Mais non. Cela lui était interdit. Au lieu de se sentir, plus les jours s'écoulaient, délivré de la crainte d'avoir manqué d'être pris dans un piège, il ne faisait qu'imaginer, partout, de nouveaux pièges préparés à son intention. Il s'en ouvrait à Léontine. Il lui en faisait part et, à certains moments, poussé par un impérieux besoin de rencontrer en elle une confidente, il lui parlait du crime et en venait à des allusions si directes qu'elles l'emplissaient d'une fièvre sombre et jetaient Léontine dans de nouvelles appréhensions.

En vain la malheureuse tentait de détourner Lampieur du goût qu'il semblait prendre à lui faire le récit du crime. Il en était obsédé. Il en fouillait le détail. Léontine ne l'écoutait pas. Elle se rappelait le temps où Lampieur gardait

pour lui son noir secret et n'entendait le livrer à personne. Pourquoi éprouvait-il maintenant du plaisir à mêler Léontine à toute cette morne histoire? Elle n'en était plus curieuse. Plus Lampieur se confiait à Léontine, plus celle-ci se détachait de lui et lui témoignait de froide hostilité. Lampieur ne s'en apercevait pas. Il croyait, au contraire, qu'il dominait Léontine en agissant ainsi et s'en faisait une alliée intime et éprouvée. N'avait-elle pas été, dès le début, attirée par le crime? Lampieur ne voyait pas plus loin. Son égoïsme lui rendait Léontine nécessaire et c'était à lui qu'il cédait en même temps qu'aux effrayantes délices qu'il tirait de ses souvenirs.

XX

Léontine ne s'y trompait pas. Elle se fit donc une image très précise de la situation qu'elle connaîtrait près de Lampieur si elle continuait de vivre à ses côtés et d'accepter d'user dans le tourment les forces qui lui restaient. Que Lampieur, tant qu'elle l'avait pour ainsi dire méconnu, se fût comporté durement envers elle, Léontine le lui pardonnait. Elle n'avait qu'à s'en prendre à ses propres illusions. Mais, à présent, il en allait tout autrement. La lâcheté d'un pareil homme était trop évidente. Elle s'étalait avec une si grande complaisance qu'on ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir, ni n'en pas éprouver de dégoût. A ce dégoût, pour Léontine, s'ajoutait un obscur ressentiment. Que lui faisait que Lampieur s'accusât, par moment, devant elle, d'être l'auteur d'un crime? Il ne lui apprenait rien de nouveau. Pensait-il l'attendrir? Il était maintenant trop tard. Quant à trouver dans ces révélations une sorte d'épouvante et de méticuleuse horreur, Léontine ne le voulait plus. Elle en avait assez. Les regrets qu'elle avait ressentis, l'autre nuit, à la vue des cinq ou six filles qui remontaient des Halles, la travaillaient. Elle songeait au temps où, comme ces filles, elle remontait la même rue, avec insouciance. Où était ce temps-là? Léontine se le demandait... Reviendrait-il? Elle soupirait après lui. Au moins, ces malheureuses

— malgré la servitude où ellespassaient les nuits — étaient libres ensuite. Léontine comparait à la leur son existence gâchée. Quels contrastes! quelles déceptions! Était-ce possible? Il avait, à coup sûr, fallu que Léontine eût perdu la raison pour accepter de vivre comme elle vivait avec Lampieur, quand elle aurait pu demeurer ce qu'elle était et ne rien souhaiter qui l'en changeât. Maintenant seulement, la pauvre fille se rendait compte du faux calcul qu'elle avait fait. Elle le constatait amèrement et son unique désir était d'oublier ses erreurs et de retourner au plus vite à son ancienne condition.

Elle y apporta des intentions si nettes que Lampieur le remarqua :

— Qu'est-ce que tu as? — s'informa-t-il d'abord auprès de Léontine.

Mais celle-ci ne lui répondait pas. Elle se murait dans un mutisme épais, le regardait, baissait la tête.

— Y a quelque chose, — observait Lampieur.

Bientôt, Léontine refusant de l'accompagner le soir à son travail, ses soupçons se portèrent sur les fréquentations de cette dernière et il s'en alarma. Quelle confiance avait-il en ces filles? Il les savait bavardes et intrigantes. Ne provoqueraient-elles pas Léontine à leur parler de lui? Il était donc à la merci d'un racontar. Cela le rendit plus prudent, l'assombrit, lui donna des moments d'humeur... Quelle folie l'avait conduit à se confier à Léontine? C'était sans aucun doute une folie, et des plus graves, car si jamais on apprenait de Léontine quels aveux il lui avait faits, elle ne pourrait pas se démentir... Et quand bien même elle se démentirait?... Lampieur tomba dans de tragiques perplexités. Il sentit que lui échappaient ses dernières chances et en prévit la fin.

Tout autre que lui n'aurait pas hésité : il se serait enfui. Lampieur ne s'y décidait pas. La raison qui, le lendemain du crime, lui avait dicté sa conduite, la lui dictait encore. C'était moins une raison qu'une sorte de lâcheté, d'inconséquence avec soi-même... Ne le voyait-il pas? Cela n'empêchait rien. En outre, la terreur que lui inspirait l'idée d'être arrêté paralysait chez Lampieur toute initiative et l'emplissait d'une malsaine et obscure soumission. Elle agissait sur

lui directement; elle lui interdisait de réagir. Que pouvait-il tenter contre une pareille idée? Il n'avait pas même le goût de ruser avec elle, de lui disputer tout au moins son repos ou de fonder sur un hasard quelconque l'espoir de reculer d'un seul moment l'heure de son destin. Un sentiment — plus fort que celui de sa sauvegarde — le tourmentait. Lampieur ne lui résistait pas, il se laissait aller à la dérive, et, à la fin, c'était pour lui presque un apaisement, un engourdissement étrange et comme une espèce de puissante et machinale ivresse.

Oui, vraiment, une ivresse... Lampieur le constatait. Elle se manifestait de cent façons, toujours les mêmes, et qui semblaient devoir à Léontine de multiplier leur vertige. Dans ce vertige, Lampieur se raccrochait sans cesse à Léontine. Il voulait croire qu'elle ne parlerait pas... Il voulait se persuader qu'elle resterait, quand même, sa complice... Était-ce trop lui demander?... Lampieur parfois jugeait que non. Parfois il perdait confiance, et, alors, il se promettait d'obliger Léontine à dire quelles intentions elle nourrissait et si elles lui étaient hostiles.

Or, Léontine n'avait aucun motif de raconter ce qu'elle savait, non plus que d'en tenir rigueur à Lampieur, maintenant qu'elle avait à demi repris sa liberté. Elle l'avoua, tout simplement. Mais cette demi-liberté ne lui suffisait plus...

— Naturellement, — reprocha Lampieur. — A présent que ça se gâte, tu t'en vas...

— Possible! — dit-elle.

Lampieur courba le dos.

— Et si ça ne me plaisait pas? — demanda-t-il sans conviction.

Léontine fit entendre un petit rire.

— Faudrait tout de même pas t'imaginer, — reprit Lampieur, — parce que j'ai supporté que tu ne sois plus avec moi comme avant, de me commander.

Léontine se remit à rire doucement.

— Assez! — gronda Lampieur. — Si c'est avec les femmes que tu fréquentes que tu prends des exemples pareils, ça te réussit.

— Oh! — gouailla Léontine, — les femmes que je fréquente...

Lampieur la regarda :

— Je sais ce que je dis, — déclara-t-il ensuite, — et je m'en suis bien aperçu depuis qu'on est retourné chez Fouasse... Ce n'est pas vrai?

Ils sortaient précisément du bar, ce matin-là, et se querellaient dans la rue à voix haute, en se dirigeant vers leur chambre. Léontine traînait le pas. Elle n'avait pas envie de rentrer. Lampieur s'arrêta brusquement :

— Passe devant! — ordonna-t-il.

— Oh! mais, — riposta Léontine, en s'arrêtant aussi et en prenant un air de moquerie, — le voilà qui se fâche!

Lampieur marcha sur elle.

— Salut! — dit alors Léontine, et elle quitta Lampieur très vite, sans lui fournir la moindre explication, ni lui laisser le temps de revenir de sa surprise.

XXI

Ce que fut pour Lampieur la journée qui suivit cette singulière rupture, on ne le peut décrire. Elle le plongea dans un profond abattement. Quelle détresse n'était pas la sienne! Elle s'alimentait, dans cette chambre, du souvenir que Lampieur gardait de Léontine, de leur commun tourment, de leur étrange intimité et de l'habitude qu'ils avaient contractée, à la longue, de souffrir l'un par l'autre... A présent qu'il se trouvait seul devant une telle souffrance, Lampieur redoutait qu'elle ne l'abordât si rudement qu'elle passât ses forces. Comment allait-il faire? Où puiserait-il — si faible qu'il fût — le courage de poursuivre la partie jusqu'en son dénouement? Il la savait perdue d'avance... Tant que Léontine l'avait aidé à supporter ses maux, peu importait, ou à peu près, à Lampieur qu'ils s'abattissent sur lui. Ils ne l'atteignaient qu'indirectement... Mais, maintenant que Léontine ne le protégeait plus, Lampieur tremblait de se sentir découvert et il attendait pauvrement d'éprouver les premiers coups du sort pour n'y pas résister. Jusqu'alors et malgré leur violence, ils n'avaient point encore touché Lampieur dans le vif de la plaie. Quelles nouvelles détresses allaient-ils mettre à nu?

Quelles secrètes profondeurs allaient-ils labourer? La lâcheté de Lampieur, à cette seule menace, lui égarait l'esprit. Elle lui faisait également tout craindre. Elle lui donnait de tout une égale épouvante et, plus il y pensait, plus il avait de peine à s'y plier et d'horreur à comprendre qu'il n'y échapperait pas.

C'est pourquoi Lampieur regrettait Léontine. Elle n'était plus là pour le détourner de l'objet de son tourment et l'irriter contre elle. Cela lui apparut si nettement qu'il en eut le frisson. Comment avait-il pu ne pas s'en douter autrefois?... Il appela Léontine... Sans elle, qu'allait-il devenir? Déjà, le simple fait d'apprécier, à leur valeur, les secours qu'il en avait reçus, faisait entendre à Lampieur qu'il se préparât à souffrir. Mais quoi? Dans quelle mesure? Il avait beau se dire que l'instant approchait, le souvenir de Léontine l'en défendait encore, et il s'y retenait avec l'effroi d'un homme qui voit s'ouvrir sous lui le vide et s'y sent attiré...

Alors ses dernières forces l'abandonnèrent, et Lampieur se trouva seul au monde, et il commença d'éprouver une douleur qu'il ne soupçonnait pas. Il lui sembla que quelque chose en lui avait besoin de cette douleur pour renaître à la vie. Au début, il en fut étonné. Il assistait à une transformation de toutes ses habitudes qui l'éveillait au sentiment d'une existence dont il avait, depuis son crime, perdu jusqu'à la plus humble notion. Qu'est-ce qu'une pareille transformation signifiait? Vers quel but tendait-elle? Lampieur ne le discernait point. Il était comme un homme, qui, dans un accident, revoit tout son passé et en éprouve, à la seconde, une impression déconcertante... Pouvait-il n'en pas être surpris? Il avait, par moment, envie de se reprendre, de revenir à Léontine... mais cela n'était plus possible. En effet, la cause directe du phénomène qui se produisait chez Lampieur, Léontine l'avait fournie par son départ et Lampieur devait en supporter les conséquences. Il s'y résigna. Il se laissa porter par elles, et petit à petit, la lumière se faisant à ses yeux, il découvrit à son isolement une raison si rigoureuse qu'il s'en accusa pleinement avec une âpre sincérité.

Conduit par cette sincérité, Lampieur arriva, peu après, à se prendre en pitié et à remonter jusqu'au crime. Depuis le

temps qu'il y pensait, il n'en avait encore pas revécu profondément les transes ni pénétré l'intime horreur... Cette fois, Lampieur se souvint des mobiles qui l'avaient poussé à ce crime. Le même isolement que celui dans lequel il était à présent, lui pesait. Il l'emplissait d'une sorte d'oisiveté, de mépris de soi-même, de détresse... Lampieur n'oubliait rien. De toute sa vie, cette période qu'il évoquait, avait été la plus falote. Il y avait mené des jours d'une obsédante monotonie et des nuits aussi longues l'une que l'autre et aussi inutiles. A quoi servait d'en augmenter le nombre? Lampieur se l'était demandé bien souvent. Il n'avait pas de vices... Il s'ennuyait... Le soir, quand il descendait de sa chambre, il se disait qu'à la même heure, le lendemain, il accomplirait les mêmes gestes et irait boire encore un verre chez Fouasse. Cela l'humiliait, le blessait. Autour de lui, les gens, qu'il écoutait parler, lui semblaient dénués d'intérêt. Il les regardait cependant, les observait comme des jouets grotesques qui avaient l'apparence de vivre et ne vivaient pas véritablement. Lui-même leur ressemblait. Il s'appuyait, comme eux, au rebord du comptoir, fumait, allait, venait... Était-ce une existence? Lampieur en était excédé. Sous ses dehors bourrus, une perpétuelle inquiétude se cachait. Elle s'en prenait à tout. Elle devenait comme une manie insupportable et Lampieur ne savait pas quelles limites lui fixer.

Il en résulta que Lampieur prit de lui-même une opinion que rien ne paraissait justifier et qui, pourtant, lui apporta quelque répit. Il se jugeait si différent des autres qu'il n'eut pas de peine à le croire; mais, s'il le crut, il s'aperçut bientôt qu'il valait mieux ne pas le dire et il s'y appliqua. Son amour-propre y puisa d'âpres satisfactions. Puis, par la force des choses, ces mêmes satisfactions décrurent en intensité et Lampieur revint à son inquiétude et en dirigea contre lui les effets.

Dès lors, tout le dégoûta de soi-même; il épuisa plusieurs semaines dans une humeur incohérente, se tourmenta, se fit grief de ne pas réagir et attendit qu'une occasion se présentât de mesurer son audace et mériter au moins de ne pas déchoir à ses yeux. Or, Lampieur avait toujours manqué d'audace et il se demandait avec anxiété à quelle épreuve il devrait se

soumettre quand, un matin, dans la boulangerie, une certaine madame Courte, concierge, s'était ingénument plainte de conserver, à chaque terme, l'argent de la maison.

Ce jour-là, quoi qu'il tentât pour rester impassible, Lampieur ne fut pas maître de lui. Il ne se coucha point. Jusqu'au soir on le vit, dans les bars du quartier, boire et poser sur ses voisins un regard insolent. Il finit presque par s'enivrer... Ses manières, son allure frappaient les gens d'étonnement. Elles étaient excessives et trahissaient une si baroque exaltation que Lampieur seul, entre tous, ne s'en apercevait peut-être pas ou négligeait de s'en apercevoir. Il n'en était pas responsable. Il pensait à cette concierge. Il se disait que l'heure était venue de prendre enfin une décision et il s'y sentait préparé. Pour lui, c'était comme l'annonce d'une réussite soudaine, au moment où il ne l'espérait plus. C'était comme une délivrance... Il s'enhardit... Le vin qu'il avait bu le grisait moins que son ambition et il ne douta plus, deux ou trois jours plus tard, de la réaliser.

Le temps qui lui restait, entre le terme d'octobre et celui de janvier, Lampieur l'organisa minutieusement. Il l'employa à mûrir son projet, puis à en préparer l'exécution. Qui s'en serait douté? Le matin, Lampieur sortait de la boulangerie et, quelquefois, au lieu de descendre la rue, il la remontait et jetait, en passant, un coup d'œil dans le long corridor où il préméditait de se glisser. La loge était au fond, à droite. Elle donnait sur une cour. Lampieur, un soir que la concierge était absente, inspecta cette cour. Il découvrit qu'elle n'avait pas d'issue. Mais des fenêtres, à chaque étage, prenaient jour sur elle, ainsi qu'un carreau de la loge. Lampieur songea qu'à travers ce carreau, on voyait dans la loge; il s'en approcha, regarda longuement, et partit rassuré, car un rideau, qui devait être tiré la nuit, pendait le long du mur.

Vers les derniers jours de décembre Lampieur fut prêt. Il avait son plan dans la tête et il savait le nom du locataire qu'il donnerait, après minuit, à la concierge sans la troubler dans son sommeil. Là, seulement, les choses se compliquaient... En effet, pour entrer dans la loge, il ne suffisait pas que Lampieur en possédât la clef. Il devait en même temps, par une poussée adroite, faire sauter un verrou qui, certainement,

serait mis, cette nuit-là, et agir vite en étouffant tout bruit. Ce verrou, à lui seul, créait la pire difficulté. Lampieur la résolut le soir du crime; à la tombée du jour, il entra dans la loge, dévissa la gâche du verrou et la fixa de telle façon qu'elle sautât sans difficulté. Ceci fait, il gagna sa chambre, prit des gants, un costume, des souliers dont il fit un paquet et se rendit à son travail. Il était calme. Le costume qu'il revêtit, après l'avoir encore brossé méticuleusement, les souliers qu'il chaussa, n'avaient pas un atome de farine. Lui-même, auparavant, s'était nettoyé à grande eau, dans la cave. Il sortit comme le quart de minuit sonnait et ce ne fut qu'à son retour, qu'il se rendit exactement compte des risques qu'il avait courus et des dangers auxquels il lui faudrait désormais, chaque jour, se soustraire et qui, de toutes parts, l'environnaient.

— La vieille! — sursauta-t-il.

Assis tout habillé sur son lit, Lampieur rêvait. Il voyait la malheureuse femme contre laquelle il s'était acharné... Il croyait l'entendre. Entre ses doigts, qui lui serraient la gorge, il sentait palpiter une chair gonflée. Cela lui fut abominable. Il relâcha, lentement, son étreinte, et à demi plongé dans l'hallucination du souvenir, il tenta de s'en dégager, encore que, près de lui, le corps de sa victime retombât lourdement dans les draps.

En ce moment, Lampieur n'aurait pu dire où il était. Il se leva du lit avec horreur et l'atroce vision se leva avec lui. Elle s'étala partout à ses yeux. Lampieur se secoua... Qu'avait-il à marcher dans la chambre, comme un animal enfermé? Dieu merci, il n'en était pas encore là! L'idée qu'il pouvait se conduire selon sa fantaisie le rassura; cependant cette idée lui paraissait cocasse; elle s'adaptait si singulièrement aux circonstances que Lampieur ne savait qu'en conclure. Était-il libre, vraiment, quand la terrible image de la vieille femme le harcelait au point qu'il éprouvait un anxieux besoin de l'écarter de devant lui? Il aurait désiré de n'en pas douter... Mais l'image s'imposait. Elle accompagnait Lampieur, l'obsédait, le traquait... Quoi qu'il lui opposât, elle régnait alentour et Lampieur avait beau faire, elle régnait aussi sur lui et le taraudait sans répit.

A la fin, Lampieur cessa de résister à la pression tenace de cette image et il tenta de s'y habituer. Du coup, son attitude changea. Il plia les épaules, son visage se crispa, et, tressaillant de tout son être, il s'effondra sous une telle infortune qu'il perdit jusqu'au sentiment de toute chose pour n'avoir plus que l'horreur de lui-même et du mal qui le déchirait.

Cette horreur passait tout en abomination. Elle unissait, au spectacle d'un lit étroit et dévasté, celui d'un corps renversé au travers, dans une funèbre et tragique immobilité. Puis, sur ce lit, la présence de la mort s'étendait. Elle était d'un tel poids, qu'entre les draps, un trou s'ouvrait. Lampieur y était englouti. Il y subissait le contact d'un corps froid et s'y débattait contre lui... Hélas! plus il faisait d'efforts, plus l'impression d'être empêtré dans le creux de ce lit, s'accentuait. Plus elle y enfonçait Lampieur et celui-ci se lamentait, poussait mille clameurs inutiles et répétait :

— Pourquoi? Pourquoi?

Personne ne répondait à son affreuse question. Lui-même n'y pouvait pas répondre encore. Il était entraîné dans d'infâmes profondeurs, à même l'ordure qu'il remuait à chaque mouvement, la puanteur et la folle épouvante... Il haletait. Il n'avait plus de forces. Il n'avait plus d'espoir. Le monde entier l'abandonnait et il fallait, pour combler la mesure, que Lampieur, assistant à cet innommable supplice, y fût comme impuissant.

XXII

Jusqu'au soir, suppliant qu'on lui répondît, Lampieur ne quitta pas sa chambre et il n'arriva pas à se calmer.

Il sortit vers sept heures, ferma sa porte à clef et descendit; il était blême : il tremblait si violemment qu'on ne pouvait dehors ne pas le remarquer. Lampieur ne s'en soucia pas. Dans la rue, il allait, rasant les boutiques et fixant d'un regard ébloui les lumières. Elles le fascinaient. Elles lui communiquaient une sorte de saoulerie. Plusieurs fois, arrêté devant un étalage, Lampieur ne s'en écarta pas tout de suite.

Ses yeux brillaient; ils semblaient poser une question si singulière que les gens en restaient surpris. Quel homme pouvait être celui-ci? Chaque passant, que Lampieur croisait en route, se retournait. Mais Lampieur ne voyait personne et il n'attendait de personne le secours qu'il cherchait.

Ses pas, tout naturellement, le portèrent vers le débit de Fouasse; Lampieur s'en aperçut. Il reconnut l'entrée du bar, ses vitres, le comptoir et n'y pénétra pas. Il prit à gauche, longea de nouvelles devantures et, intriguant par ses manières les gens qu'il rencontrait, se trouva rue Saint-Denis.

Entre ses façades grises, la rue traçait une perspective oblique et resserrée. Çà et là, des éclairages détachaient nettement de l'ombre les lignes des trottoirs, du sol, des maisons. Lampieur les contempla d'un air farouche et, à mesure qu'il avançait, il se sentait plus abattu...

Où allait-il? L'habitude qu'il avait, de remonter cette rue, le poussait devant lui. Pourtant ce n'était point à son travail que se rendait Lampieur. Là-bas, une autre chose l'attendait et il se dirigeait vers elle, anxieusement, tandis que la question terrible qu'il se posait devenait plus pressante et lui faisait hâter le pas.

Durant le court trajet que parcourut Lampieur pour arriver à la hauteur de la boulangerie, cette question l'assiégea si étroitement qu'il faillit s'arrêter en route et se laisser tomber par terre dans le ruisseau. Pourquoi souffrait-il à ce point? La vision de tout à l'heure crevait en lui et le gorgeait de sensations abjectes. Il n'en pouvait plus supporter le goût ni l'atroce répulsion. Ses jambes se dérobaient. Ses yeux s'emplissaient de vertige. Il étouffait. Il gémissait. Il aurait préféré mourir vingt fois plutôt que vivre dans de telles conditions et il était pris d'un effroi sans limite à l'idée que, peut-être, il devrait approcher une plus secrète et plus abominable horreur.

C'est que, maintenant, Lampieur s'accusait d'être l'auteur de sa propre détresse et qu'il désespérait même, en cédant aux plus cruels remords, de fléchir le destin. Il regrettait son crime. Il en avait un débordant dégoût. Sa conscience se révoltait... Pouvait-il s'abaisser davantage? Il l'aurait fait. Il se serait traîné sur la tombe de la vieille pour y verser des

larmes si, en échange, on lui avait promis quelque repos. Sa lâcheté ne s'opposait à aucune humiliation. Elle les désirait toutes au contraire. Elle implorait de lui venir en aide, de l'épargner... Était-il responsable? Dans son incohérence, Lampieur se raccrochait aux plus faibles soutiens. Il appelait au secours mille preuves criantes de son ancienne honnêteté. Ce n'était pas de sa faute s'il avait commis un tel crime! Avait-il pu prévoir qu'il en serait, un jour, si affecté? Il ne demandait pas grand'chose, au fond! Un moment de répit... une minute, une seconde... Ne le voulait-on pas? Pourquoi ne le voulait-on pas? Est-ce qu'on ne voyait pas, à ses supplications, qu'il était tout à fait sincère?... Par pitié! Il se mettrait à genoux. Il se frapperait la poitrine. Il se mortifierait de mille façons... Allait-on le repousser? Allait-on exiger de plus durs châtiments? Il y souscrivait à l'avance... Comment? Ce n'était pas assez? Qu'attendait-on de lui? On n'avait qu'à le dire. Il était prêt à obéir; il ne discuterait pas.

— Va, marche! — sembla lui ordonner alors une voix qui résonna jusqu'en ses fibres les plus intimes.

Lampieur baissa la tête et continua d'avancer. Il arriva devant la boulangerie, en poussa rudement la porte, descendit dans la cave.

Un ouvrier, qu'il ne connaissait pas, se trouvait dans la cave.

— C'est toi, — questionna-t-il, — qu'il a fallu que je remplace?

— C'est moi, — dit Lampieur.

Il se dirigea vers un mur, gratta, enleva une grosse pierre, prit l'argent qui était dessous et, plongeant dans une poche cet argent, il s'en alla rapidement, sans même répondre au bonsoir stupéfait qui accompagna sa sortie.

Dehors, Lampieur n'eut pas grand'route à faire pour aller jusqu'à la maison, qu'il éprouvait le besoin de revoir. Il s'approcha de cette maison, en examina longuement la façade, puis la porte, se recula, changea plusieurs fois de trottoirs... Il y trouva presque un soulagement à sa détresse ou, du moins, celle-ci parut céder la place à des souvenirs si précis qu'ils absorbaient Lampieur dans sa contemplation et l'arrachaient comme à lui-même.

— Oui, oui, — grommela-t-il.

Cette porte, jadis, s'était ouverte, Lampieur l'avait refermée derrière lui. Il se rappela le bruit sec du cordon et celui du déclic qui répondirent à son coup de sonnette... Puis il était entré, il avait suivi le couloir, en était arrivé au bout... Quels souvenirs! Ils s'enchaînaient exactement; ils conduisaient Lampieur le long de cet affreux couloir. Ils lui faisaient revivre les minutes qui avaient précédé son crime et l'atmosphère, dont Lampieur se sentait entouré, prenait sur lui tant de puissance, qu'il s'attendait, parfois, à ce que cette porte s'entre-bâillât encore et lui livrât passage... Qu'aurait-il fait? Alors, il s'écartait d'un pas ou deux... Il gagnait le trottoir d'en face et, s'efforçant de contenir l'exaltation lugubre qui s'emparait de lui, il débitait d'étranges paroles et ne pouvait s'empêcher d'aller et de venir tout en gesticulant.

Devant une telle maison, il n'était pas possible que l'on ne le remarquât pas. Des voisins virent Lampieur. Ils l'observèrent et, l'un d'entre eux se décidant à l'aborder, Lampieur ne le reconnut pas et continua son manège. Les voisins disparurent. Ils rentrèrent chez eux, mais, de l'étage qu'ils habitaient, ils s'installèrent à la fenêtre et échangèrent des réflexions... Que faisait là cet homme? Était-il ivre? Ils suivaient son étrange va-et-vient dans la rue, le regardaient se démener, s'arrêter, se remettre à marcher. Pourquoi se livrait-il à de pareilles démonstrations? Ils n'osaient s'avouer leurs pensées et tous avaient la même. Cela les indigna.

— Hé, s'il vous plaît, — cria celui qui avait abordé Lampieur, — faudrait ficher votre camp, n'est-ce pas?

Lampieur leva la tête... il distingua, penchés à la fenêtre, ces gens qui l'épiaient et il resta debout sur le trottoir, à les fixer d'un œil perçant et soupçonneux.

— On irait chercher les agents! — glapit une voix de femme.

— Les agents, — répéta Lampieur... — Oh! les agents!

Il éclata d'un rire stupide et, haussant les épaules, fit pourtant mine de s'éloigner.

D'autres fenêtres s'étaient ouvertes. D'une façade à l'autre, des exclamations, des réponses, des lambeaux de phrases se croisaient. Lampieur comprit son imprudence; il pressa

l'allure, se sauva, se mit presque à courir et, tournant l'angle de la première rue qu'il rencontra, il gagna le boulevard de Sébastopol et le descendit à grands pas...

XXIII

Il n'était guère plus de onze heures quand Lampieur descendit le boulevard de Sébastopol et il ne lui fallut pas cinq minutes, malgré le long crochet qu'il fit, pour se retrouver, rue Saint-Denis, à la hauteur du square des Innocents. Là, seulement, il reprit confiance et un soupir d'étrange satisfaction s'exhala de sa poitrine... Lampieur marcha moins vite; il contourna le square et, se promenant dans les environs, l'image de Léontine remplaça peu à peu celle de la vieille femme et lui donna moins de tourment. C était ici, devant de louches entrées d'hôtel, aux escaliers étroits et encaissés, que Léontine et ses semblables opéraient leur trafic. Lampieur se mit à sa recherche. Il interrogea plusieurs filles, les dépassa, s'égara dans des rues puis, revenant sur ses pas, attendit, sans bouger de place, que le hasard lui envoyât celle qu'il voulait voir et servît son projet.

Il y avait, en effet, bien des chances pour que la malheureuse gagnât bientôt un de ces singuliers hôtels. Lampieur vit madame Berthe y conduire un passant. Il reconnut, un peu plus tard, Renée. Madame Berthe descendit. Elle revint, presque sur-le-champ, dans la compagnie d'un autre homme et Lampieur s'écarta de l'endroit où il était, afin qu'elle ne le reconnût pas... Un peu partout, dans ce quartier dont les resserres et de vagues entrepôts n'ouvraient qu'après minuit, des filles, postées au croisement des rues, proposaient leurs services. Lampieur en ressentit une amère humiliation. Il imagina Léontine s'employant comme ces filles à une très basse besogne, et une espèce de jalousie l'irrita brusquement contre elle et la lui rendit odieuse.

— Pssst! Pssst! Hep! — lui jeta, du trottoir opposé, une femme qui l'avait aperçu.

Lampieur n'eut pas l'air de l'entendre. Il tira de sa poche

une cigarette, l'alluma, et, s'appuyant du dos à un mur de la rue, il fuma et courba la tête. Qu'espérait-il de Léontine? Que voulait-il lui dire? Elle le dégoûtait à présent... Elle ressemblait trop à ces mornes prostituées qui, battant le trottoir, s'offraient au premier homme venu et ne faisaient pas, entre cent, de différence. Il en eut presque la nausée et il songea qu'il avait tort de ne pas s'en aller, ni de ne pas tenter, ailleurs, de refaire seul sa vie.

C'était là son projet. Lampieur, fouillant dans sa veste, à gros doigts, palpa l'argent qu'il y avait placé. Le contact des billets de banque lui rappela son crime et les moments affreux qu'il venait de connaître. Lampieur se roidit : il retrouva toute sa rudesse, puis il pensa à Léontine et reporta sur elle mille souvenirs et s'y abandonna... Ces souvenirs avaient encore du charme pour Lampieur. Ils lui permettaient d'entrevoir une existence possible, si Léontine acceptait de s'enfuir avec lui. Ne le lui avait-elle pas proposé? Lampieur avait hâte de s'enfuir... L'argent qu'il cachait dans sa poche l'y aiderait. Mais il fallait que Léontine l'accompagnât. Sans elle, il n'était bon à rien... il souffrait trop. Il se tourmentait trop. La journée qu'il avait vécue, l'accablait. Il n'aurait pas eu le courage d'en supporter une autre. C'était au-dessus de ses forces et il eût renoncé à tout plutôt que de devoir passer une seconde fois par les transes de cette exécrable journée.

Cependant, Léontine ne se montrait point et Lampieur se demandait, avec inquiétude, si elle n'avait pas, la première, mis à exécution la plan qu'il projetait. Cela le consterna. Mais il se ressaisit et, lançant devant lui sa cigarette, il en alluma machinalement une autre, et traversa la rue... Il y avait un bar, un peu plus haut. Lampieur le fouilla du regard, puis il se remit à circuler et à examiner l'intérieur de chaque bar qu'il trouvait sur sa route... Allant ainsi et s'arrêtant à la porte des moindres débits, Lampieur erra dans le quartier, et à mesure que ses illusions l'abandonnaient, il pensait davantage à Léontine et se reprochait sombrement de l'avoir, par sa faute, contrainte à s'en aller.

Qu'elle fût une fille, pareille à celles qu'il croisait en chemin et avilie comme elles, Lampieur n'en était plus honteux.

Il oubliait son juste écœurement. Il n'avait plus de jalousie ni de colère. Que lui importait tant d'ignominies? Il était prêt à les excuser chez Léontine, à les tolérer, à les accueillir sans compter et à n'y faire même aucune allusion. C'était encore par sa très grande faute, que Léontine avait repris son ancienne vie, et, devant elle, il estimait, avec sévérité, qu'il en était coupable et il s'en accusait...

A la fin, Lampieur, se chargeant de mille torts et les exagérant comme à dessein, perdit tout contrôle sur lui-même. Où qu'il portât ses pas, il ne trouvait pas Léontine. Elle n'était nulle part. Il avait beau pousser plus loin et stationner ici ou là, près des hôtels, près des bistros, d'autres filles que celle qu'il cherchait venaient à lui. Il les écartait, en silence. Ces filles, qu'il avait plusieurs fois croisées, le reconnaissaient et elles n'insistaient pas. Elles le laissaient poursuivre sa ronde extravagante. Elles ne s'en occupaient point et Lampieur, les voyant s'éloigner, se disait, avec une infinie détresse, que personne désormais ne s'intéresserait à lui.

Cela porta au comble le sentiment d'égarement où il était et il souffrit de se sentir dans un isolement si absolu. Pourquoi s'obstiner davantage? Lampieur n'opposa plus de résistance à rien; il suivit des trottoirs, entra et s'assit dans des bars, se leva, s'en alla et minuit, puis la demie sonnant, des magasins s'ouvrirent, sans qu'il s'en aperçût.

Quelquefois, cependant, dans les débits dont il poussait la porte, Lampieur voyait toutes sortes de gens réunis à des tables et vidant des chopines. Il ne comprenait pas pourquoi ces gens se trouvaient là. Pourquoi le regardaient-ils s'approcher du comptoir et boire d'un trait le petit verre de rhum qu'il se faisait servir? Il soupçonna ces gens de savoir où était Léontine. Puis il buvait un second petit verre... un troisième petit verre... et il changeait d'établissement en gardant, dans l'esprit, la secrète conviction que personne n'ignorait où se trouvait la malheureuse et qu'on faisait exprès de ne pas le lui dire. Cette conviction s'implantant plus profondément en lui, Lampieur en déduisit qu'il devait encore supporter mille maux avant de rencontrer Léontine. L'idée qu'elle n'était qu'une fille publique s'accentua. Lam-

pieur ne s'y déroba point. Il développa cette idée, au contraire, avec une sorte d'âpre détresse et de plaisir honteux. A ses yeux, nulle honte n'était assez complète. Est-ce que ces gens n'en avaient pas conscience? Lampieur les considérait longuement. Il les comptait. C'était des travailleurs des Halles à qui, certainement, comme les autres, Léontine s'était offerte. Combien pouvaient-ils être? Dans son égarement, Lampieur admettait qu'ils avaient tous eu Léontine et, l'alcool aidant, il imagina les pires monstruosités et s'en délecta. L'image de Léontine, mêlée à tous ces hommes, l'obsédait. Elle l'humiliait; elle le déchirait, et il tenait précisément à ce qu'elle l'humiliât et le déchirât davantage. De cette façon, — quand il retrouverait la malheureuse, — Lampieur jugeait qu'il en aurait payé, au prix, le droit de partir avec elle et de mener une nouvelle existence... Le dégoût, l'abjection, la honte, il devait les connaître... Sa lâcheté les lui rendait indispensables, et petit à petit, il s'en accommodait, comme d'une nécessité étrange de vie ou de mort à laquelle on n'échappe pas.

XXIV

Toute la nuit, s'appliquant à déchoir et finissant par y puiser une sombre satisfaction, Lampieur traîna dans les débits des Halles et s'enivra grossièrement. L'idée qu'il rencontrerait Léontine, après avoir subi pour elle les plus cruelles épreuves, l'illuminait et prenait, peu à peu, sur son esprit, la force d'une certitude. Lampieur était donc sûr de revoir Léontine. Et cette idée, qu'il devait à l'ivresse, lui semblait naturelle et elle le soutenait.

Mais quelles épreuves avait-il donc encore à supporter avant de rencontrer cette fille et la décider à s'enfuir? Il ne le savait pas. C'était affaire entre sa conscience et une sorte de justice lointaine et confusément prête, selon le cas, à s'émouvoir ou à demeurer inflexible. Lampieur s'en remettait à elle. Il souscrivait d'avance à la part de souffrances qu'on lui assignerait et le calcul qu'il avait fait, en allant au-devant

des plus mornes abjections, le rassurait et le poussait à croire qu'on lui en tiendrait compte.

Léontine devenait de la sorte, pour Lampieur, l'image de son expiation et de sa délivrance et il se retenait d'autant plus fermement à elle, qu'il voulait quitter ce quartier et dépister l'action de la police. Il n'avait pas d'autre désir... En ce moment, surtout, l'espoir que Léontine pouvait l'aider et le seconder dans la réussite de son projet, l'encourageait à en prévoir l'exécution. Cependant, il se faisait tard; le jour vaguement allait naître et Léontine, qui restait introuvable, empêchait Lampieur de s'arrêter à rien.

Dans les rues, où il coudoyait des porteurs, il avançait péniblement. On le heurtait. Des gens le bousculaient. Il ne s'en fâchait pas... Il s'effaçait; il cédait chaque fois la place, puis il repartait, d'une démarche hésitante, en évitant de se mêler à la foule silencieuse qui se pressait aux alentours des hautes voitures et qui les déchargeait.

En avançant ainsi, Lampieur changeait fréquemment de trottoir et, comme il était ivre, il décrivait parfois d'invraisemblables zigzags et s'en apercevait. Mais cela ne l'empêchait pas aussitôt de revenir à Léontine et de se dire qu'il la retrouverait. Au besoin qu'il avait de la revoir, s'ajoutait l'idée fixe d'un homme pris de boisson. Elle suffisait à Lampieur. Elle le guidait, malgré qu'il titubât, vers Léontine. Et il n'en douta plus quand, à la suite d'écarts et de détours extravagants, il reconnut le petit bar voisin de la boulangerie où il allait chaque matin.

Là, dans ce bar, Léontine l'attendait autrefois. Lampieur entra. Il regarda de haut la clientèle de pauvres gens qui l'entourait, et, simplement, avec un balancement d'ivrogne, il contourna deux ou trois tables et vint donner miraculeusement contre une dernière, à laquelle Léontine était assise devant un café crème.

— C'est moi, — dit Lampieur.

Il prit une chaise et, se laissant tomber dessus, bâilla et demanda :

— Tu veux boire autre chose?

— D'où venez-vous? — s'étonna Léontine.

— Là-bas! — répondit-il, — des Halles....

Elle se leva.

— Garçon! — appela Lampieur.

— Non, j'ai payé, — murmura-t-elle. — Sortons, ici on ne serait pas tranquille.

Lampieur suivit, avec docilité, Léontine hors de la salle et il n'était pas le moins du monde étonné de cette providentielle rencontre. Elle lui paraissait être tout ordinaire. Seulement, dès qu'il fut dans la rue, son exaltation décrut, et il n'osa plus faire un pas de peur que les gens, qui l'avaient menacé, dans la nuit, de prévenir la police, n'y eussent réellement été.

— Vite!... Vite!... — lui jeta Léontine.

Elle tira Lampieur par une manche de son vêtement et ajouta, très bas :

— Il ne faut pas rentrer chez vous, maintenant.

— Je m'en doutais, — répliqua Lampieur. — Ils sont allés chercher les flics?

Léontine se détourna.

— Bon! bon! — dit-il. — Je sais.

Il se hâta, du mieux qu'il put, d'obéir à la pauvre fille et, en marchant à côté d'elle, il lui confia :

— J'ai les sous... Comprends-tu?... Alors on n'a qu'à prendre une chambre dans un hôtel jusqu'à ce soir... T'en connais un, d'hôtel? J'ai à te parler.

— De quoi? — questionna-t-elle, tout en guidant Lampieur.

Il expliqua :

— J'ai à te parler, n'est-ce pas?... à cause des sous...

— Mais je n'en connais pas, d'hôtel, — se récria Léontine. Et puis je vais partir. Je ne peux pas rester près de vous.

— Comment?

— Non... j'ai seulement voulu vous avertir, — balbutia la malheureuse, — qu'il valait mieux vous en aller d'ici, et ne plus jamais revenir... Laissez-moi, à présent... Sauvez-vous seul... Vous en avez encore le temps...

— Penses-tu! — grogna Lampieur. — Seul, je ne m'en irai pas.

— Vous êtes fou!

— C'est impossible, — dit-il.

Le jour, qui éclairait les façades grises et les toitures,

grandissait. Contre les devantures des magasins, les murs, des portes cochères, il étalait crûment aux yeux des salissures de boue, des entailles dans le plâtre, mille dessins, de grossières inscriptions, et chaque objet, qu'il frappait de sa neuve lumière, en était comme flétri.

Lampieur eut un moment d'horrible lucidité.

— Ils viendront, — déclara-t-il, — et ils m'arrêteront.

— Il faut fuir, — le pressa Léontine.

— Avec toi!

— Partez!

Il secoua la tête et, à demi dégrisé :

— J'avais pensé, — murmura-t-il d'une voix plaintive, — que tu aurais pitié... que tu m'accompagnerais.

Léontine répondit :

— Je ne pourrais plus.

— Alors, tant pis, — conclut Lampieur et il regarda devant lui, d'un air sombre, tout en ne quittant pas Léontine d'une semelle dans la direction qu'elle suivait.

Où allait-elle? Lampieur n'en avait nul souci. Pour l'instant, son unique secours était dans Léontine et il se promettait de ne pas se séparer d'elle un seul instant. Que lui importait autre chose! Il se disait qu'il finirait par l'attendrir, qu'elle s'apitoierait sur son sort. Elle n'était pas une méchante fille. Elle céderait, elle accepterait tout à l'heure de se sauver avec lui. Pourquoi semblait-elle s'en défendre? Lampieur ne voulait pas admettre qu'elle fût sincère. Il y avait, à son avis, dans les façons de Léontine, quelque chose qu'il n'expliquait pas, qu'il ne comprenait pas... Il n'était plus ivre, cependant... Il marchait droit, il reconnaissait la rue où il était, il savait à quelle autre rue elle conduisait et il cherchait à percer les desseins de Léontine.

Tout à coup, celle-ci s'arrêta.

— Là-bas, — fit-elle.

Lampieur distingua, parmi les passants, plusieurs individus en chapeau rond qui sortaient d'une buvette et qui venaient à leur rencontre.

— Ne t'arrête pas, — souffla Lampieur à Léontine, — on va passer près d'eux sans faire semblant.

— C'est eux, — murmura celle-ci, — je les ai déjà vus cette

nuit, dans le bar... ils savent votre nom... Je les ai entendus qui le demandaient au patron avant que vous n'arriviez.

— Va... va, — ordonna-t-il. — Prends sur le bord du trottoir... ils ne me verront pas derrière toi. Y a qu'à pas avoir l'air qu'on sait qu'ils me cherchent et faire comme si on se parlait.

— J'ai peur, — avoua Léontine.

Lampieur, plongeant ses deux mains dans les poches, tressaillit. Il observa pourtant, hargneusement :

— T'aurais pas discuté mon plan, on n'en serait pas là... Ah! nom de Dieu... S'ils ne me ramassent pas, ce sera la veine.

— On n'a pas le choix, — gémit Léontine.

— Va toujours, — gronda-t-il...

Ils firent, de la sorte, quelques pas, en surveillant, avec une horrible impression de crainte, les moindres gestes des agents en civil et, plus ils avançaient vers eux, moins ils avaient l'espoir de tromper leur vigilance.

Lampieur, le long des murs, découpait une silhouette pesante; il tremblait, il était d'une pâleur affreuse et ses regards, sous le bord mou de sa casquette, essayaient sans y parvenir de déguiser l'effroi dont ils brillaient.

— Ils me reconnaîtront, — prononça Léontine. — Ils vont me reconnaître...

Lampieur poussa un long soupir.

— Attention! C'est maintenant, — prévint-il, — qu'on passera ou qu'on sera faits... S'ils nous voient nous amener, on est bons...

— Les vaches! — dit Léontine.

Ils étaient à cinq ou six mètres des agents et ceux-ci avaient l'air de se promener, innocemment, entre les boutiques qui, de chaque côté de la rue, ouvraient. Des commis enlevaient les volets des devantures. Une petite bonne se dirigeait vers la marchande de lait avec une bouteille vide. D'autres portaient les journaux du matin, du pain, des provisions.

— Doucement, doucement, — fit Lampieur entre les dents.

Les agents ne les avaient encore point remarqués. Ils tenaient, à eux trois, le milieu de la rue et ils jetaient tantôt

à droite, tantôt à gauche, des coups d'œil lents et interrogateurs.

— Ah! — chuchota Lampieur, — ils se rangent pour la voiture...

C'était un fiacre de nuit, qui rentrait au dépôt et qui, par une sorte de chance, obligea les agents à le laisser poursuivre sa route et céder une partie de la chaussée. Derrière ce fiacre, Lampieur et Léontine hâtèrent le pas. Ils se dépêchèrent d'avancer, et ils se croyaient, l'un et l'autre, déjà, hors de danger, quand Lampieur, à qui quelqu'un toucha l'épaule, se retourna.

— Quoi! quoi! — balbutia-t-il.

Léontine l'appela.

— Vous aussi, — dit une voix. — Restez! Et pas de scandale!

Lampieur se laissa mettre des menottes sans opérer de résistance, puis on le poussa rudement en avant, et il n'osait pas regarder Léontine qui marchait à ses côtés et qui pleurait sans bruit.

FRANCIS CARCO

PARIS-LAUSANNE EN AVION

La plaine du Bourget s'étale sous le soleil. 11 h. 30. Des oiseaux chantent dans l'herbe rase. Des moteurs ronflent dans l'air. *Il* est là; un groupe de gens l'environne. Une ouverture dans le flanc, il attend ses passagers. Nous serons sept. — 11 h. 45. C'est l'heure de monter dans l'arche nouvelle par la porte béante, qui se refermera sur nous. A l'intérieur, deux rangées de fauteuils, entre lesquelles on se glisse à sa place. On a tendance à se courber, mais ce n'est pas nécessaire : on est moins mal à l'aise que dans un sous-marin. De grosses couvertures, en prévision du froid, encombrent les douze places. Je m'installe tout à fait en avant; devant moi la petite grille par où vient l'air. J'entends à l'arrière des rires un peu nerveux de femme. On met le moteur en marche. Un cylindre rate. Pendant qu'on change une bougie, nous apprenons que le vent est sud-ouest à basse altitude à Pontarlier, et le temps très beau à Lausanne. « Contact! » 11 h. 55. On remet le moteur en marche. Les ciseaux des hélices tournent, bientôt indistincts en leur rapidité. 11 h. 56. L'appareil vire et roule. Le bruit des moteurs, la vitesse grandissent. Quelques heurts rappellent le sol. Glisserons-nous encore longtemps sur la plaine verdoyante? Non, car cette glissade est un élan; il faut — l'aspiration de notre poitrine l'atteste — qu'elle se mue en ascension. C'est le début d'un mouvement complexe, qui se déploiera suivant la troisième dimension. Voici que l'ombre diminue, puis disparaît sous l'aile droite du *Goliath* envolé. Midi.

Nous montons. Quelques remous. Je ferme la grille par où le vent entre avec force. Le soleil illumine la cage de verre où nous sommes et reluit sur le bois des ailes. A 12 h. 5, nous atteignons presque une hauteur de 600 mètres. La stabilité devient à peu près complète. On se carre alors dans son fauteuil, et malgré le bruit assourdissant des moteurs, on cause. Mes voisins de l'avant remarquent qu'on pourrait faire un bridge. Du pilote, en me détournant, je n'aperçois que le pied sur le palonnier. A côté de lui, le mécanicien debout. Derrière, les autres passagers. Ainsi va l'avion dans la lumière, avec ses roues inutiles qui doivent pendre sous lui comme des pattes mortes.

Dessous, c'est la perspective à laquelle on s'habitue si vite, dès qu'on fait un peu d'aviation. Pascal appelait les rivières des chemins qui marchent. L'avion est une cime qui se déplace. Et le travail de l'œil, pour qui la vue d'un plan inférieur n'est pas chose nouvelle, puisqu'elle s'offre quand on regarde d'une hauteur, n'est ici que de s'accommoder à la verticalité parfaite.

Nos pères du XVIIIe siècle aimaient à distinguer la nature sauvage de la nature cultivée. Leurs impressions esthétiques étaient faibles et confuses, en comparaison du critère de l'altitude. Pour qui regarde la Terre d'un peu haut, tout ce qui est humain s'idéalise en formes géométriques. Les planches que cultivent à la porte de leurs maisonnettes les ouvriers du Raincy sont des rectangles parfaits, noirs et grands, semble-t-il, comme des tablettes de chocolat. Ce qui frappe surtout, ce sont les routes, dont les rubans jaunâtres se déroulent dans toutes les directions. Là est la principale conquête, celle qui a permis tout le reste. Et l'on comprend que le premier peuple de la Terre, les Romains, aient construit le plus de routes. Sur toute cette œuvre d'un génie familier, l'œil humain qui regarde d'en haut se repose. L'homme se complaît en ses créations, à voir imprimées sur la surface de son domaine, ces formes dont la perfection l'a hanté, l'a guidé tout le long de son histoire, ces sécantes, ces cordes, ces équerres, ces homologies. Routes, prés, canaux, mares, guérets, sont le produit de l'*art*, et voilà pourquoi, quand leur véritable aspect se

révèle, on les compare, pour en donner une idée, à des objets fabriqués, *planches, tablettes, rubans,* etc...

C'est aussi pourquoi la nature sauvage vue d'en haut prend un air si hostile; le relief d'un plateau semble une bosse que ronge la broussaille. Des bois s'étendent comme une lèpre noire. Même les rivières, dont les sinuosités devraient être gracieuses, se tordent comme de mauvais serpents verts. Le mouvement de l'eau est imperceptible de cette hauteur. L'écume d'une écluse paraît figée, compacte comme un morceau de marbre. Toutefois l'œil, en embrassant le cours d'une rivière, aperçoit quelque régularité. Le sens du courant et la nature du terrain ont produit, sur certains segments, une série de courbes semblables, et cette illusion d'un parallélisme laisse deviner que l'intelligence n'est pas la seule fatalité en exercice sur la Terre.

Mais déjà nous avons laissé derrière nous la Marne. *La Marne, ça,* les chevaux de l'armée allemande sout venus y boire. Je ferme les yeux : la Marne pourra-t-elle rester pour moi un nom grandiose, maintenant que j'ai vu son étroitesse de ruisseau? Regardons plutôt l'horizon : mais où est le véritable horizon? Ce cercle sombre qui borde le ciel, est-ce une brume, est-ce la Terre? Je n'enquête pas, je voudrais susciter des mirages, comme l'explorateur lassé de la monotonie des sables. Pourtant le fleuve d'or nous inonde, ruisselant sur le dos des ailes rigides. A notre droite, une poudre argentée revêt la terre, où miroite seulement, étiré dans des bois, l'étang d'Armainvilliers. Au-dessous de nous, l'aplomb des rais solaires fait scintiller au passage une mare ou un ruisseau : le « rire innombrable » est successif. Ce sont comme des yeux qui s'ouvrent et se ferment l'un après l'autre; ou bien un point central s'allume; puis l'onde brillante s'élargit et embrasse toute la surface, pour se rétrécir et s'éteindre; ou bien encore une trace dorée apparaît et s'allonge comme sous un pinceau rapide.

12 h. 30. Nous sommes à 50 kilomètres de Paris. Il commence à faire frais. Le docteur assis à côté de moi mange, en bon Suisse, du chocolat au lait. Nous survolons un bois. Que sont ces petits bâtonnets, ces allumettes, tombés en travers de ce qui doit être des arbres? On dirait un jeu de

jonchets. Ah! ce sont des arbres coupés. Et les arbres en pied, le long des routes, sont minces comme des crins de balais.

12 h. 43. L'avion tourne le dos au soleil. Un cours d'eau déroule ses replis à notre droite : c'est la Seine. A 12 h. 50 nous le coupons, et les tronçons s'en tortillent des deux côtés de l'appareil : à notre gauche une ville : Nogent-sur-Seine.

13 heures. Nous sommes à 1 600 mètres, la Terre est décidément un plan étalé. Les arbres en bordure des routes prennent d'eux-mêmes l'aspect des hachures qui désignent les voies ferrées sur les cartes d'État-Major. Les démarcations des champs sont toujours nettes. La Propriété est imprimée sur notre sol, plus tenace que les figures d'une argile sigillée. Depuis le jour où, Solon ayant planté des bornes dans la Terre Noire, le paysan attique put labourer *son* champ, l'homme s'est acharné à conquérir, à féconder la moindre parcelle. C'est lui qui, chaque hiver, choisissant une semence, décide quelle verdure vêtira le prochain printemps l'élue de son labeur, la nourricière de sa race. De là cette variété de couleurs qui chantent vers le ciel l'hymne du Travail. O fous ceux qui prétendent arracher des mains de l'individu son œuvre la plus chère!

Mais voici des masses violettes, où des traînées d'arbres d'une autre essence semblent les taches noires du pinceau de Henner : c'est la forêt d'Othe. Nous la coupons parallèlement à la route, langue de terre battue des deux côtés par les flots. On annonce Estissac. Il est 13 h. 20; nous sommes à 160 kilomètres de Paris. Nous montons toujours, les ailes du *Goliath* ne craignant pas, comme celles d'Icare, les ardeurs du soleil.

Or, en reportant mes yeux vers l'horizon qui me fait face, je crois apercevoir une blancheur. Est-ce une paillette qui scintille dans notre vitre? Mais le mécanicien me touche l'épaule, et me crie : « Les montagnes! » Quoi! Déjà les Alpes? 13 h. 35. Des blancheurs émergent effectivement de la houle qui borde le ciel devant nous, encore isolées à droite et à gauche de la prsmière apparition. Il semble que la fixité du regard en suscite d'autres, les fasse sortir de l'immense

grisaille. Nous montons toujours. 2 400 mètres. Les blancheurs progressivement dégagées se relient, — frange de neige déroulée sur 100 kilomètres peut-être, plus étroite pour nous qu'une des vitres de notre « belvédère ».

Alors, d'être ainsi face à face avec les cimes des Alpes, détaché de cette Terre à laquelle elles tiennent, une émotion surhumaine m'envahit. O mes sœurs! Comme vous je baigne dans le froid azur. Je ne sais plus à quel globe j'appartiens. Je suis le citoyen du Monde. Science humaine, toi qui m'as permis de quitter la Terre, te soumettant à la nature pour la vaincre, utilisant la pesanteur pour m'en libérer, tu es le Dieu unique! Ah! fais que je ne redescende plus, plus jamais, sur la Terre. Trace-moi, d'astre en astre, une route nouvelle, un voyage qui n'ait pas de fin. Pardonne aux impies qui, s'humiliant devant une idole, répètent le blasphème du Psalmiste : « L'homme s'agite, il n'est qu'une ombre; tout le bruit qu'il fait n'est que vanité. » Et libère-moi aussi de la pesanteur intellectuelle, pour que ma pensée oublie les catégories terrestres, et que l'infini du temps épuise, s'il le peut, l'infini de l'espace.

Moment trop court d'extase. Je me retrouve dans l'avion de la ligne Paris-Lausanne, et j'entends le professeur M**, assis derrière moi, me dire : « Nous nous sommes trompés; ce ne sont pas les Alpes; ce sont plutôt des *cumuli* sur le Jura. » Je ne regrette pas cette confusion, bien que j'en sois un peu humilié, et je regarde la Terre. Tout à l'heure, les *cumuli* que nous survolerons me la masqueront au-dessous de moi. Je me sens repris d'amour pour elle :

Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel.

Pauvre Terre! a-t-elle été docile à toutes nos entreprises! Sans doute elle envie aux planètes inhabitées de n'être pas démangées par cette vermine... Nous dominons le plateau de Langres. 13 h. 57. L'aile droite s'incline, l'avion tourne. L'altimètre marque 2 500 mètres. A ma droite, la surface terrestre a presque partout plongé sous une mer lumineuse que des courants irisent. A ma gauche, une installation hydraulique, puis un *oppidum* se discernent. Le relief change sensiblement. Des bosses et des cuvettes alternent.

Un coteau pointu, dont des ravins broussailleux dessinent les arêtes, semble une pétoncle collée sur sa roche. 14 h. 15. On me montre la « gare régulatrice » d'Is-sur-Tille, où le poilu boueux piétinait la nuit. A peine si je l'aperçois, ainsi que la voie ferrée qu'elle émet vers le midi et que nous coupons. C'est la première que je remarque; le réseau ferroviaire n'est pas très dense en France. 14 h. 18. Dijon est à notre droite, immergé dans une nappe d'or, invisible à force de lumière. Au-dessus, dans l'azur céleste, un nuage vogue, solitaire. Devant nous, les *cumuli* grossissent.

La Saône à son tour, d'un gris vert, ondule sous le vol rapace de l'avion qui la méprise, la dépasse, la laisse à droite étaler son dos luisant sous le soleil, et s'enfoncer ensuite dans la poudre de l'horizon. C'est l'ordinaire aspect, au milieu de l'après-midi, des rivières en fuite vers le sud. Le Doubs, tout à l'heure, m'offrira même spectacle.

Cependant les *cumuli* se rapprochent, agglomérant leurs rondeurs soufflées, se détachant du fond du ciel et de la houle inférieure. Ils viennent vers nous qui allons vers eux. On le voit avec netteté maintenant, ils n'ont pas de racines terrestres, ce sont des voyageurs de l'air comme nous. Ils viennent, nous forçant à monter pour éviter leurs parois mouvantes. Prudents, ils se font précéder de légers nuages dont les premiers arrivent déjà sous nos pieds.

Il est 14 h. 55. Nous sommes à 3 300 mètres. Soudain, l'horizon livre son secret. Décor magique, les grandes Alpes se sont dressées par-dessus les *cumuli*, elles ont rempli les vides qu'ils laissaient çà et là entre eux, et, à droite comme à gauche, elles en prolongent la ligne. Le ciel est plein de montagnes. Le Mont Blanc est à son poste, plissé, hargneux, formidable. Au lieu du blanc gris des nuages, le manteau neigeux des Alpes est mat, avec des reflets bleuâtres. Si loin que le regard se déplace vers la gauche, de la Dent du Midi aux Bernoises, l'horizon offre des cimes. « L'œil se lasse plus tôt de *voir*, que la nature de fournir. » Mais est-ce bien la nature qui fournit? n'est-ce pas moi qui crée tout cela? C'est le propre effet du sublime, d'emplir l'âme d'un noble orgueil, comme si elle eût produit elle-même ce qu'elle admire. Devant cette falaise, le moutonnement des *cumuli*

imite l'écume des vagues. Ah! si le père Hugo était ici! A l'extrême gauche, en saillie sur le bleu sombre du ciel, le dernier *cumulus* fait promontoire. Il n'a pas pour chapeau les nuées. Car il est nuée lui-même.

15 h. 3 500 mètres. Le gros de l'armée des nuages défile au-dessous de nous, voilant le plateau du Jura. Les plus proches n'ont pas l'opacité qu'ils doivent présenter aux Terriens. Ils sont aussi peu denses qu'une fumée d'express. Ils se hâtent comme s'ils savaient leur chemin : ainsi doivent voyager des monstres marins dans le bleu abyssal.

Grâce à leur vitesse, ils dégagent le creux de la plaine suisse, perceptible maintenant entre eux et les Alpes. Quoi! faudra-t-il descendre si tôt? Devant cette grande muraille qui barre le ciel du midi, nous n'avons plus qu'un désir : la survoler, et que les Alpes soient comme si elles n'étaient pas. Il y a deux mille cent quarante ans qu'Hannibal mit quinze jours à les franchir, s'insinuant dans les cols, versant du vinaigre, pour les dissoudre, sur les roches soumises à l'action du feu. Mais nous, nous verrons sous nos pieds les neiges éternelles du Mont Blanc, nous les verrons de si haut qu'elles paraîtront comme le crâne chauve d'Eschyle sur lequel l'aigle de la fable laissa choir sa tortue. Le XXe siècle connaîtra un alpinisme nouveau, que ne soupçonnèrent point les contemporains de Jean-Jacques. Et par delà cette zone âpre et froide, notre vol conquerra la riante et chaude Italie.

Ainsi l'imagination s'exalte dans une violente illusion de rapt et d'amour inouïs, comme si elle chevauchait une chimère dannunziesque. Mais quand l'ivresse s'est dissipée, on songe non sans tristesse que bientôt la Terre sera trop petite pour l'homme. Les voyageurs de diligence ne sentaient pas le besoin d'aller vite. Aujourd'hui le chemin de fer ne nous suffit plus, l'avion même nous laisse insatisfaits. Même s'il se projetait comme un télégramme, l'homme n'atteindrait pas l'ubiquité divine, qui seule lui donnerait le repos.

Cependant les sapinières neigeuses du Jura s'étalent sous nos pieds. Nous avons froid : — 5°. Le lac de Saint-Point est gelé à notre gauche; un peu plus loin, le lac de Joux à droite présente sa carapace de glace disloquée par le dégel, et sur son pourtour brille l'anneau des eaux vives.

Mais aucun éclairage ne déride la morosité du paysage terrestre, ne pénètre le mat du blanc et du noir. 15 h. 15. Le soleil accuse les brusques cassures du revers jurassique, qui descend vers la plaine suisse avec ses plates-formes neigeuses et sa fourrure de sapins. Quelqu'un dit : « Nous avons dépassé Vallorbe et la frontière. » Quelle frontière?

Le moteur se ralentit, le rude chant que j'aimais comme une sécurité faiblit, puis se tait. 15 h. 22. L'avion plane un moment dans l'air glacé, et s'incline. Le mécanicien me dit de quitter mon fauteuil pour une place d'arrière, l'avant étant trop chargé. Le lac Léman s'élargit et s'allonge à notre droite. Entre des bosquets violets et roux, la dispersion plus grande des maisons caractérise l'habitat suisse. Des points blancs remuent sur un tapis de verdure : sont-ce des grains de mil portés par des fourmis? Non, mais des Terriens qui jouent au foot-ball. Lausanne est devant nous; nous survolons en spirale descendante la ville aux clochetons gothiques, et nous retournons vers le terrain d'atterrissage. Dans ce mouvement le soleil passe à notre gauche, et pendant une minute, l'ombre de l'avion dessine à ma droite sa tête compliquée, ses antennes et son corselet sur la terre toute proche. Mon ombre personnelle, que j'ai perdue, se confond dans cette silhouette minuscule, détachée de moi, qu'un changement de direction me dérobe.

Le *Goliath* pique en avant, se rétablit, s'incline continûment vers le sol; il frôle les cabanes de la Blécherette; un choc léger avertit que le gazon a reçu nos roues. 15 h. 35. Les 430 kilomètres de Paris-Lausanne ont été couverts en un peu plus de trois heures et demie. Notre glissade expire devant un hangar inachevé. Comme Noé ouvrant, après quarante jours, la fenêtre de l'arche, pour voir le temps qu'il faisait, nous nous présentons l'un après l'autre à l'ouverture, d'où nos yeux, déshabitués du regard horizontal, heurtent la foule des Suisses venus au spectacle de l'atterrissage. On nous conduit à la douane. Un chien que l'avion a apporté de Paris, et qui s'est tenu coi durant le trajet, hurle dans son panier.

Pendant qu'une auto nous conduit à Lausanne, où nous arrivons pour le thé (j'avais déjeuné place de la Madeleine), je sens que l'émotion du plein ciel se dissipe au contact des

Terriens. Je profite de ce qui m'en reste pour remercier encore la science humaine. « Pardonne à mes égarements de jeunesse. J'ai répété les déclamations romantiques qui reprochaient à l'homme de souiller la Terre, et ne chantaient la nature que si notre main n'y paraissait point. Comme Rousseau, j'eusse frémi d'entendre le bruit d'une manufacture de bas dans cette sapinière de la Robaila que je viens de survoler peut-être. Je haïssais les chemins de fer, les tuyaux d'usine. Je ne savais pas que c'était la rançon de l'esthétique future. Sans Forest, aurais-je vu le Mont Blanc face à face? Le progrès comporte de ces ères ingrates où l'on regrette le passé, mais qui permettent l'avenir. Jadis le ciel était considéré comme une plaque tournant autour de la Terre, où les étoiles étaient fixées comme des clous d'or, et contre laquelle les ailes bleues des anges battaient. La science dut être maudite, quand elle dispersa cette vision. Mais aujourd'hui l'avion symbolique a percé la voûte : Einstein peut entendre la musique des sphères qu'annonça Platon. »

JEAN POMMIER

Mars 1922.

GÊNES

ET

LA QUESTION MONÉTAIRE

La question monétaire a été discutée à Gênes. Cette discussion a passé quelque peu inaperçue, éclipsée par les débats de caractère politique qui ont occupé tout de suite le premier plan.

Dans le programme primitif des travaux, elle figurait cependant en bonne place; on lui avait fait sa part, et elle était grande. Dès lors qu'on parlait de la « reconstruction économique de l'Europe », du rétablissement des relations internationales d'affaires, il était naturel que l'attention se portât, d'abord, sur le facteur de perturbation qui, directement et indirectement, paralyse le commerce et trouble l'équilibre général de la production.

M. Facta l'a rappelé à la deuxième séance plénière qui s'est tenue le 3 mai et où ont été adoptées les résolutions de la Commission financière : « Le besoin de crédit d'un grand nombre de pays, a-t-il dit, la crise des changes, les fluctuations de la valeur des monnaies, sont pour tous le signe le plus apparent de la crise générale dont souffre l'Europe. C'est l'urgence de trouver un remède à cette crise *qui a été le motif premier de la réunion de cette Conférence.* »

Pour n'avoir pas fait autant de bruit que certaines autres, où les incidents inévitables ont été souvent multipliés et grossis à plaisir, la Commission financière, qui s'est plus spé-

cialement occupée de ces problèmes, n'en a pas moins abouti à des résolutions utiles. Elle a élaboré un cahier de recommandations qui, si elles étaient observées et appliquées avec continuité, auraient le plus heureux effet sur la situation économique de l'Europe et du monde.

Sans doute, elle n'a pas découvert de panacée et c'est peut-être la raison pour laquelle ses travaux n'ont pas éveillé beaucoup l'intérêt. Elle n'a pas trouvé un remède magique qui permît à tous les peuples, sans effort et sans sacrifice, de recouvrer la paix monétaire. Elle leur recommande la voie rude du travail et de l'économie, leur conseille le respect des contrats, l'exécution loyale des engagements, en un mot, ce minimum d'honnêteté sans laquelle le Crédit ne saurait retrouver sa place dans les rapports internationaux.

Au nom de la délégation française, M. Picard, Sous-Gouverneur de la Banque de France, a souligné, devant la Conférence plénière, l'importance du rôle qui revient à ces principes généraux de morale financière, dans les restaurations à entreprendre. Ce n'était peut-être pas inutile, si l'on en juge par certains incidents qui se sont produits avant et depuis.

« Quelques personnes, a-t-il dit, ont souri du rappel des principes monétaires; elles ont dit qu'il ne s'agissait pas d'instituer, ici, un cours de morale, mais de proposer des solutions pratiques. Ces personnes méconnaissent que la morale a une portée pratique. Elles ont grandement tort.

» Si l'on veut consolider ou reconstruire un édifice, il faut s'assurer d'abord que les fondations en sont solides. Or, les fondations de toute construction monétaire ou financière sont d'ordre moral.

» Mesurer ses dépenses normales à ses ressources normales; faire honneur aux engagements contractés; régler ses débiteurs avec une monnaie qu'on ne déprécie pas au moment même où on l'utilise, parce qu'on la crée d'une manière factice, à l'aide d'une imprimerie trop rapide; et pour obtenir de tels résultats, ne négliger aucun effort, aucun sacrifice : ce sont là des principes qu'il est bon de rappeler dans cette glorieuse et antique Cité génoise, dont la prospérité a été fondée sur le commerce, c'est-à-dire sur le respect mutuel des signatures données ou des paroles échangées.

» Il est bon de les rappeler dans ce Palais de Saint-Georges, dans cette enceinte même qui abrita une des plus illustres banques du monde, gardienne, pendant cinq siècles, de ces grands principes, de ces précieuses traditions de morale financière. »

Les résolutions adoptées sont inspirées, pour une très large part, des conclusions des experts réunis à Londres au mois de mars dernier, et des vœux émis par la Conférence de Bruxelles de septembre 1920. Elles ont été mises au point, à la demande de la Commission financière de Gênes, par un groupe de techniciens présents à la Conférence, les uns comme délégués officiels, les autres comme conseillers.

C'est sur le rapport de ces techniciens que la discussion s'est ouverte dans les trois Sous-Commissions des *Monnaies*, des *Changes* et des *Crédits*; les textes proposés n'ont subi que de légères modifications, visant beaucoup plus la forme que le fond.

***

Nous avons groupé ci-après les résolutions adoptées :

MONNAIES

I. — La condition essentielle de la reconstruction économique de l'Europe est que chaque pays parvienne à stabiliser la valeur de sa monnaie.

II. — Il conviendrait d'affranchir les banques, notamment les banques d'émission, de toute influence d'ordre politique et d'en assurer le fonctionnement exclusivement d'après des méthodes financières prudentes. Dans les pays où il n'existe pas de banque centrale d'émission, il y aurait lieu d'en établir une.

III. — Les mesures d'assainissement monétaire seront facilitées si l'on parvient à développer la pratique d'une coopération constante entre les banques centrales d'émission ou les banques chargées du contrôle de la politique suivie en matière de crédit dans les divers pays.

Une telle coopération des Banques centrales, qui ne serait pas nécessairement limitée à l'Europe, donnerait la possibilité de coordonner la politique suivie en matière de crédit, sans entraver la liberté d'aucune banque.

Il est suggéré qu'une réunion des représentants des Banques centrales ait lieu à une date prochaine afin d'examiner les moyens les plus convenables pour donner effet à la présente recommandation.

IV. — Il est désirable que toutes les monnaies européennes soient basées sur un étalon commun.

V. — L'or est le seul étalon commun qu'à l'heure actuelle, tous les États européens pourraient convenir d'adopter.

VI. — Il est de l'intérêt général que les gouvernements européens déclarent, dès à présent, que l'établissement d'un étalon or est le but final vers lequel ils tendent et qu'ils se mettent d'accord sur le programme par l'application duquel ils se proposent d'atteindre ce but.

VII. — Aussi longtemps que le budget annuel d'un État présentera un déficit qui sera comblé par la création de papier-monnaie ou de crédits en banque, il sera impossible de réaliser une réforme monétaire et l'on ne saurait arriver à rétablir l'étalon or. Par conséquent, de toutes les réformes, la plus importante doit être d'équilibrer chaque année les dépenses publiques, sans avoir recours à l'ouverture de nouveaux crédits sans contre-partie.

L'équilibre du budget nécessite une imposition adéquate, mais si les dépenses publiques sont élevées au point de porter l'imposition au delà de la capacité rationnelle du pays, cette imposition elle-même peut encore amener l'inflation fiduciaire. La compression des dépenses constitue le vrai remède.

L'équilibre du budget contribuera, dans une large mesure, à couvrir les dettes extérieures en réduisant la consommation intérieure.

Mais s'il est reconnu que, dans le cas de certains pays, le montant des dettes est tel qu'il est difficile de réaliser l'équilibre du budget sans avoir recours, en outre, à un emprunt extérieur, ce moyen pourra être employé, car, à défaut d'une telle opération, il se pourrait qu'on ne parvienne pas à réaliser la stabilité relative de la monnaie, dont l'équilibre du budget, poursuivi par les moyens indiqués ci-dessus, dépend dans une large mesure.

VIII. — La seconde décision consistera à déterminer et à fixer la valeur or de l'unité monétaire. Cette mesure ne pourra être prise, dans chaque pays, que lorsque les circonstances économiques le permettront. Chaque pays devra, en effet, trancher alors la question de savoir s'il adopte l'ancienne parité or ou une nouvelle parité voisine de la valeur du change, à ce moment, de son unité monétaire.

IX. — Ces mesures pourraient, à elles seules, suffire à établir un étalon or; mais le succès de son maintien sera efficacement favorisé, non seulement par la collaboration proposée des banques centrales, mais encore par la conclusion, au moment opportun, d'une convention internationale.

L'objet de cette convention serait de centraliser et de coordonner les demandes d'or et d'éviter ainsi, dans le pouvoir d'achat de ce métal, les amples variations que, sans ces précautions, pourraient provoquer les efforts simultanés et concurrents qui seraient faits, par plusieurs pays, pour se procurer des réserves métalliques.

La convention devra contenir des dispositions tendant à l'économie dans l'usage de l'or, par le maintien de réserves, sous forme de

balances à l'étranger; on citera, à cet égard, le système dit de l'étalon or de change « gold exchange standard »; ou un système de compensations internationales.

X. Il n'est pas essentiel que tous les pays, même en Europe, participent à la convention internationale visée à l'article précédent, mais, plus ladite convention comprendra de membres, plus grandes seront ses chances de succès.

Si toutefois les pays participants et les États-Unis doivent se servir du même étalon monétaire, aucun programme tendant à stabiliser le pouvoir d'achat de l'unité monétaire ne saurait être fécond si l'Europe n'arrête, de concert avec les États-Unis, les mesures à prendre et à cet effet, il conviendrait d'inviter les États-Unis à collaborer avec elle.

XI. — Il y aurait lieu de soumettre pour examen à la réunion des Banques centrales, suggérée à la résolution III, les propositions suivantes qui doivent servir de base à la Convention internationale envisagée par la résolution IX.

1. Les gouvernements des pays participants déclarent que le rétablissement d'un étalon or effectif est le but final vers lequel ils tendent et qu'ils conviennent d'exécuter le programme suivant aussi rapidement que possible.

a) Afin d'être maître de sa propre monnaie, chaque gouvernement doit faire face à ses dépenses annuelles sans avoir recours à la création de papier-monnaie ou à l'ouverture de crédits en banque.

b) Par la suite, il y aurait lieu de fixer la valeur or de l'unité monétaire aussitôt que les circonstances le permettront. Cette valeur ne sera pas nécessairement l'ancienne parité or.

c) La valeur or ainsi fixée devra alors devenir effective sur un marché libre.

d) Pour maintenir la monnaie à sa valeur or, il sera indispensable que chaque gouvernement constitue une réserve de valeurs approuvées, réserve qui ne sera pas nécessairement constituée par de l'or.

2. Lorsque la reconstruction économique sera assez avancée, certains pays participants établiront un marché libre pour l'or et deviendront ainsi des centres or.

3. Un pays participant peut, outre les réserves d'or qu'il conserve chez lui, s'assurer dans tout autre pays participant des réserves de valeurs reconnues sous forme de balances en banque, de lettres de change, d'obligations à court terme ou d'autres ressources liquides convenables.

4. Dans la pratique, tout pays participant achètera et vendra, sur demande, contre sa propre monnaie, les devises d'autres pays participants à un cours qui ne saurait s'écarter de la parité de plus d'une fraction déterminée.

5. La convention sera ainsi basée sur un étalon de change or. Pour qu'un pays puisse continuer à être membre, il lui faudra maintenir l'unité monétaire nationale à la valeur fixée, sinon le droit de garder les bilans de réserve des autres pays participants lui sera retiré.

6. Chaque gouvernement sera responsable devant la Convention de l'exécution des mesures (législatives et autres) nécessaires au maintien de la valeur de sa propre monnaie au pair, dans les autres pays. Il aura toute latitude pour employer, à cet effet, telle méthode qui lui conviendra, — que ce soit la stabilisation du crédit par les banques centrales ou tout autre moyen.

7. En stabilisant le crédit, on aura non seulement pour objet de maintenir les monnaies au pair les unes par rapport aux autres, mais encore d'empêcher les fluctuations anormales du pouvoir d'achat de l'or. Toutefois, on ne se propose pas d'entraver l'initiative des banques centrales en élaborant des règlements précis à cet effet, mais de s'assurer leur collaboration dans les questions qui ne sont pas du ressort des gouvernements participants.

XII. — Afin de développer la pratique d'une coopération constante entre les Banques centrales, et les Banques réglant la politique suivie en matière de crédit dans les différents pays, ainsi qu'il est recommandé à la résolution III, la Conférence émet le vœu que la Banque d'Angleterrre soit invitée à convoquer une réunion desdites banques aussitôt que possible afin qu'elles examinent les propositions adoptées par la Conférence et fassent des recommandations à leurs gouvernements respectifs en vue d'adopter une convention monétaire internationale.

CHANGES

I. — Tout contrôle artificiel des opérations de change, que ce soit en exigeant des licences pour les opérations de change ou en limitant les tarifs auxquels ces opérations peuvent être effectuées, ou en établissant une distinction entre les différents buts en vue desquels le change peut être exigé, ou enfin en empêchant la liberté des opérations de change à terme, est vain et nuisible et devrait être aboli le plus tôt possible.

II. — Il est désirable qu'un marché de change à terme organisé d'une façon adéquate soit établi là où n'existe aucun marché de ce genre. Il a été suggéré que, dans tout pays où l'entreprise privée s'est montrée incapable d'organiser un tel marché, la banque centrale devrait accorder des facilités à cet égard sans s'exposer elle-même au risque d'un change découvert. Il pourrait être utile, par exemple, d'accorder aux banques et établissements financiers reconnus, des facilités pour convertir les opérations de change étranger, effectuées au comptant, en opérations à terme, par un système de « contango » ou de « reports » sur les changes étrangers; la cote de ces banques et établissements financiers s'appliquerait à l'opération double comprenant simultanément une opération au comptant dans un sens, et une opération au terme dans l'autre sens.

Les banques centrales intéressées s'engageraient à accorder des facilités et des garanties pour garder en dépôt des balances étrangères pour le compte d'autres banques centrales; des garanties spéciales seraient demandées à chaque banque et au gouvernement du pays où elle se trouve en ce qui concerne la liquidité et la liberté absolues de mouvement de ces balances en toutes circonstances et leur exemption totale de toutes impositions, emprunts forcés ou moratorium.

Il conviendrait que cette question soit examinée par la Conférence des banques centrales mentionnée dans une résolution antérieure.

CRÉDITS

I. — La restauration de l'Europe dépend du rétablissement des conditions auxquelles les crédits privés et notamment les capitaux disponibles pourront affluer librement des pays qui, grâce à leur excédent de fonds, sont en mesure de consentir des prêts vers les pays qui ont besoin de l'aide de l'étranger.

Il convient de n'avoir recours, le cas échéant, aux emprunts de gouvernement à gouvernement que dans les cas absolument exceptionnels. Pour que les crédits privés et les capitaux disponibles affluent librement, il faut que tous les pays prennent des mesures adéquates pour assainir leurs finances publiques et leurs monnaies, et que les pays emprunteurs fournissent aux prêteurs des garanties suffisantes. Il importe d'adopter un système spécial pendant la période transitoire actuelle pour provoquer l'afflux des capitaux et permettre à la coopération des pays les plus solides, au point de vue financier, de devenir immédiatement effective.

II. — Il est essentiel que les pays ayant besoin de crédits entreprennent de donner effet, autant qu'il sera en leur pouvoir, aux résolutions déjà adoptées relatives à la monnaie et au change. La meilleure garantie qu'un pays emprunteur pourra offrir aux prêteurs éventuels sera de leur prouver qu'il fait de sérieux efforts pour améliorer l'état de ses finances publiques.

Les mesures nécessaires au rétablissement de la monnaie désorganisée en Europe ont été déjà exposées.

Pour qu'un État parvienne à boucler son budget, il devra s'attacher surtout à observer les points principaux indiqués ci-après :

a) Il lui faudra équilibrer les recettes et les dépenses ordinaires en réduisant les dépenses et, là où cette méthode ne sera pas applicable, en augmentant les recettes.

b) Toutes les dépenses extraordinaires seront réduites progressivement jusqu'à l'abolition totale, et ne devront pas être couvertes au moyen d'emprunts, à moins qu'il ne s'agisse indubitablement d'engager de nouveaux capitaux en vue de la production. Au cas où l'on aura recours aux emprunts, on préférera aux emprunts à court terme ceux à long terme, et, sous aucun prétexte, on n'adoptera de méthodes qui, soit directement, soit indirectement, pourraient provoquer l'inflation.

III. — Les renseignements les plus complets sont essentiels si l'on veut créer et maintenir la confiance. Chaque pays devra publier fréquemment des états détaillés relatifs aux conditions de ses finances publiques.

Il conviendra que lesdits états soient adressés régulièrement à la Société des Nations, laquelle continuera à réunir et à publier périodiquement des recueils de renseignements basés sur les états qu'on s'efforcera d'obtenir auprès du plus grand nombre possible de pays, qu'ils soient membres de la société ou non.

IV. — Afin de faciliter la coopération immédiate des ressortissants

des pays les plus solides au point de vue économique, aux fins de restauration des pays offrant des garanties suffisantes, que ce soit en fournissant des capitaux ou des crédits à titre privé, ou, là où c'est nécessaire, sous forme de prêts aux gouvernements, il est recommandé que le plus grand nombre possible de gouvernements représentés à la Conférence de Gênes conviennent de favoriser l'établissement et de faciliter les opérations d'un *Consortium International* et de *Consortiums Nationaux* qui lui seront affiliés.

Ces organismes auront principalement pour objet d'examiner les occasions qui se présenteront de collaborer à la restauration de l'Europe, d'aider à soutenir financièrement les entreprises poursuivant ce but, et de coopérer avec d'autres agences et entreprises sans tenter de créer aucun monopole.

Ajoutons, pour en finir avec les résolutions adoptées, que la Conférence a renvoyé à la Société des Nations le soin d'étudier « *les mesures propres à prévenir l'évasion des capitaux en vue d'échapper aux impôts* ».

Certains délégués ayant fait observer, à l'occasion des résolutions soumises à la Sous-Commission des changes, que le maintien du contrôle sur les opérations de change pouvait être rendu nécessaire, précisément pour empêcher ces évasions, la Conférence a été d'avis « *que toute proposition tendant à entraver la liberté du marché des changes ou à violer le secret des relations entre les banquiers et leurs clients, devait être absolument condamnée* ».

Sous cette réserve, elle a estimé que « l'étude des mesures à prendre en vue d'une coopération internationale, destinée à prévenir l'évasion fiscale, pourrait être utilement rattachée à celle de la double imposition, question qu'examine actuellement une Commission d'experts de la Société des Nations ».

***

Sir Laming Worthington Evans, président de la Commission financière, après le départ pour Londres de Sir Robert Horne, rappelé par la discussion du budget aux Communes, a présenté l'ensemble de ces résolutions à la Conférence plénière. « Elles constituent, a-t-il dit, un code financier qui n'est pas moins important, aujourd'hui, pour le monde, que le fut autrefois le code civil de Justinien. » C'est peut-être beaucoup

dire et nous pensons qu'il y a quelque exagération dans ce parallèle.

Sans méconnaître l'intérêt réel que présente le travail des experts financiers et économistes, sanctionné par la Conférence, il est permis de croire que leur ambition était plus modeste et qu'ils n'ont pas eu, eux-mêmes, l'impression d'une œuvre susceptible d'une portée aussi considérable.

A vrai dire, ce sont moins des *résolutions* que des *recommandations* qu'ils ont présentées. Et ces recommandations ne sont guère — comme nous l'avons observé au début — qu'un rappel des principes généraux de conduite financière et d'hygiène monétaire.

Ces principes, tout le monde les admet comme indispensables à une bonne santé économique; seulement les circonstances les ont fait reléguer, par la plupart des pays, dans le magasin aux accessoires. Les experts se sont bornés à dire qu'il fallait aller les y rechercher. Apparemment c'est peu; mais au fond c'est beaucoup si on veut suivre le conseil.

Oui, il faut revenir aux vieux principes : il faut établir des budgets sincères; assurer leur équilibre, non pas uniquement sur le papier, mais aussi dans la réalité; il faut assurer cet équilibre par des recettes normales et non par des expédients de trésorerie. Il faut proscrire le papier-monnaie; rétablir l'étalon d'or afin que les systèmes monétaires, se mouvant, désormais, autour d'un axe fixe, leurs évolutions réciproques soient à nouveau disciplinées.

En attendant que soit recouvrée une stabilité relative, automatique, de la valeur des monnaies, par le fonctionnement régulier des étalons d'or, il importe d'établir une discipline du crédit à l'intérieur des pays; cette discipline doit être concertée entre les principaux États, afin de ne pas risquer, par des réactions isolées, de troubler l'équilibre international des prix, et par là, contrarier le retour à une certaine régularité des changes, indispensable aux affaires et au Crédit.

Cette coordination des efforts est nécessaire si on veut restaurer les principes directeurs d'une saine économie financière et monétaire, avec le minimum de heurts et de difficultés.

La politique de circulation étant principalement du domaine des Banques centrales d'émission, le soin doit leur être laissé

de l'organiser au mieux. C'est pourquoi la Conférence a proposé que la Banque d'Angleterre réunisse, le plus tôt possible, les délégués de ces banques, en vue d'étudier et d'arrêter, d'un commun accord, les modalités de coopération adaptées à l'objectif qu'il s'agit d'atteindre.

Donc, en tout premier lieu, avant toutes choses, il faut remettre de l'ordre dans la maison. C'est la condition essentielle. Sans elle, il est inutile de poursuivre le retour à un certain équilibre des changes et la restauration du crédit qui peut aider à cet équilibre.

Le change est une résultante conditionnée par certains éléments d'ordre économique, monétaire et moral. C'est dans l'étude combinée de ces éléments qu'il faut chercher la solution des problèmes que pose l'instabilité du cours des devises. Le change ne fait qu'indiquer une situation; ce n'est pas lui qui la crée. Si on veut rendre le change meilleur, il faut rendre la situation meilleure.

La seule chose que pouvait proposer la sous-commission des Changes, c'est précisément qu'on évitât de fausser, par des interventions arbitraires, qui prétendraient agir sur le change lui-même, les indications que celui-ci doit donner. La *Résolution* adoptée par cette sous-commission et tendant à supprimer tout contrôle et toutes restrictions sur les opérations de change, n'a pas d'autre objet.

Quelques délégués ont demandé que cette disposition ne s'appliquât pas à la surveillance qu'il pourrait y avoir lieu d'exercer sur les exportations de capitaux. « Si, disaient-ils, des pays ont cru devoir établir cette surveillance pendant la guerre ou depuis, et s'ils jugent nécessaire de la maintenir en raison de leur situation financière, il convient de leur en laisser la faculté. »

Pour certains, d'ailleurs, le contrôle de l'usage des disponibilités étrangères, par leurs nationaux, peut devenir une obligation consécutive aux engagements extérieurs auxquels ils doivent faire face. Ce peut être demain le cas pour l'Allemagne, par exemple, à qui ses créanciers doivent pouvoir demander qu'elle prenne telles dispositions susceptibles de mettre un terme aux abus d'expatriation des capitaux qui se sont déjà produits. Il ne faudrait pas qu'elle puisse

s'abriter derrière les résolutions de Gênes pour se refuser à organiser ce contrôle.

Sir Robert Horne, Chancelier de l'Échiquier, qui présidait la sous-commission des Changes, s'est déclaré nettement opposé à toute restriction et, sur ses instances, le texte des experts a été maintenu sans changement. Toutefois, il a été décidé que les réserves formulées seraient inscrites au procès-verbal.

Pour ce qui est des préoccupations de caractère fiscal, qui auraient pu rallier à ces réserves certains délégués, satisfaction leur a été donnée par la résolution spéciale reproduite plus haut et qui renvoie à la Société des Nations l'étude des mesures à prendre en vue d'une coopération internationale destinée à prévenir les évasions fiscales.

Quant à la résolution II, elle a uniquement pour but d'apporter une amélioration technique à l'organisation du marché des changes; elle vise à faciliter l'achat et la vente à terme, de façon à permettre au commerce de limiter ses risques.

On a proposé d'alléger le texte de cette résolution et de la rédiger de la façon suivante : « *Il est désirable qu'un marché de change à terme organisé d'une façon adéquate, soit établi là où n'existe aucun marché de ce genre. Il conviendrait que cette question soit examinée par la Conférence des Banques centrales mentionnée dans une autre résolution.* » Mais, là encore, l'intervention de Sir Robert Horne a obtenu le maintien de la rédaction soumise par les experts, étant bien entendu que la partie dont la suppression était demandée, n'aurait que le caractère d'une suggestion et que la Conférence des Banques centrales en ferait son profit dans la mesure où elle le jugerait utile.

Comme la sous-commission des Changes, la sous-commission des Crédits s'est bornée, en somme, à déclarer que les capitaux viendraient d'eux-mêmes au secours des pays qui en ont besoin, dès que le rétablissement de l'ordre financier et de l'ordre monétaire aurait ramené la sécurité et la confiance.

Les formules sont prêtes, mais elles attendent que le milieu ait été rendu propice pour pouvoir être appliquées.

Sir Laming Worthington Evans a fait connaître à la Con-

férence que douze des gouvernements représentés s'étaient engagés, sous réserve de l'approbation de leurs Parlements, à instituer des Syndicats nationaux et à assurer la souscription du capital nécessaire. Le capital total à souscrire, dans la monnaie des différents pays, sera l'équivalent de 20 millions de livres sterling; il sera placé sous la direction du Consortium central international enregistré sous le régime des lois des Compagnies britanniques et dirigé par un conseil d'administration où seront représentés les Syndicats nationaux affiliés.

L'objet principal de ce consortium sera de procurer des facilités financières et techniques pour la reconstruction de l'Europe. On pensera peut-être que son capital est bien modeste. Mais il ne faut pas oublier que, d'une part, derrière le consortium international et les syndicats nationaux, se trouvent les vastes ressources des pays adhérents dont les entreprises pourront être appuyées par le consortium, que, d'autre part, celui-ci ne vise pas à créer un monopole et qu'il coopérera avec les institutions existant déjà ou qui viendraient à s'organiser.

Seulement, pour que l'organisme fonctionne, il faut que les conditions normales soient rétablies et que les pays emprunteurs adoptent les mesures nécessaires pour mériter qu'on leur fasse crédit.

D'aucuns ont trouvé que ces résolutions n'apportaient pas, en réalité, grand'chose de pratique. Le titre mirifique, dont la Conférence avait été dotée par ses promoteurs : *Conférence pour la reconstruction de l'Europe*, leur avait donné de plus grands espoirs et ils avaient cru qu'il sortirait des discussions de Gênes, dans le domaine financier comme dans les autres, quelque chose de plus positif.

Ils pouvaient bien penser cependant que les médecins réunis autour de l'Europe malade ne pourraient faire rien de plus que de dicter des ordonnances.

Un médecin ne guérit pas lui-même le malade qu'on lui confie; il se borne à lui prescrire une certaine hygiène et une certaine médication. C'est par l'action combinée de cette hygiène et de cette médication que le malade, le temps aidant, peut recouvrer la santé.

Ce qu'on peut demander au médecin, c'est de ne pas se tromper dans le diagnostic, de ne pas se tromper non plus dans ses prescriptions. Mais, si le malade veut guérir, il faut qu'il s'astreigne au régime sévère qui lui a été ordonné.

Le régime général conseillé par les experts a été, dans son ensemble, reconnu bon par la Conférence. Il est le fruit de l'expérience et d'une étude attentive de la situation actuelle de l'Europe. Il appartient maintenant aux malades de le suivre en l'adaptant, chacun du mieux possible, à sa situation spéciale et à ses besoins.

Si l'unanimité a pu se faire sur les principes généraux, elle ne paraît pas devoir être aussi facile à réaliser en ce qui concerne le choix des conditions de l'adaptation de ces principes aux divers pays.

C'est ainsi que la partie du rapport des experts, où la dévaluation de l'unité monétaire est instamment recommandée aux nations dont le change est éloigné des anciennes parités, a suscité des réserves formelles de la part d'un certain nombre de délégations.

Voici ce que disait le rapport :

La question de la dévaluation doit être résolue par chaque pays, selon l'opinion qu'il a lui-même de ses propres nécessités. Les soussignés estiment cependant qu'il est important d'appeler l'attention sur quelques-unes des considérations qui influeront nécessairement sur la décision prise, à ce sujet, par chaque pays.

Il existe une opinion répandue dans les divers pays, selon laquelle le retour à la parité or d'avant-guerre serait nécessaire ou désirable par lui-même. Un tel retour serait accompagné d'avantages certains; mais les soussignés désirent faire remarquer que dans les pays où le cours est descendu très en dessous de la parité or d'avant-guerre, un retour à cette parité entraînerait d'une part une désorganisation sociale et économique inhérente aux réadaptations ininterrompues des salaires et des prix et, d'autre part, une augmentation continuelle du fardeau de la dette intérieure.

Tout en tenant compte des dettes considérables qui ont été contractées depuis l'armistice par beaucoup de pays intéressés, les soussignés inclinent à penser que le retour à l'ancienne parité or demande un effort trop grand à la production.

Ils répètent que la décision doit être laissée, dans chaque cas, aux pays intéressés. Mais ils croient devoir suggérer pour tout pays ayant atteint une stabilité monétaire relative, à un niveau si inférieur à celui de l'ancienne parité, que le retour à celle-ci constituerait un pro-

cessus long et pénible, contribuerait à améliorer considérablement son économie intérieure et rendrait un service important à la reconstruction européenne en prenant le premier, hardiment, l'initiative d'assurer une stabilité immédiate à la valeur or de sa monnaie par la fixation d'une nouvelle parité or égale ou voisine du chiffre atteint par la stabilité relative.

Les délégations française, belge et italienne ont jugé l'invitation trop pressante et trop générale.

Au nom de la Délégation française, M. Picard a tenu à affirmer « qu'un pays ne doit pas recourir à la dévalorisation de sa monnaie avant que la preuve soit faite qu'il lui est impossible de ramener cette monnaie à son ancienne parité par une politique continue et progessive d'assainissement de la circulation fiduciaire. Quelques Etats, — a-t-il ajouté, — sont résolument entrés dans cette voie en commençant à réduire leur circulation et en remboursant les avances que les banques d'émission leur ont faites; ils entendent y persévérer et il ne saurait être question de leur demander de dévaloriser leur monnaie. »

M. Lepreux, sous-gouverneur de la Banque Nationale de Belgique, au nom de la Délégation belge, et M. Peano, ministre italien du Trésor, au nom de la Délégation italienne, se sont associés expressément à ces réserves.

Cette question de la dévaluation ne peut, en effet, être envisagée par des pays, dont l'une des causes principales de l'état de dépréciation où est actuellement leur monnaie, réside dans le fait que les légitimes réparations qui leur sont dues, demeurent impayées.

Une autre réserve a été formulée en ce qui concerne la réunion prochaine des banques d'émission. Il a été entendu que le programme tracé dans le rapport des experts constituerait seulement une base d'étude et non un ensemble de solutions à adopter.

« Ce programme, — a fait observer M. Picard, — envisage un certain nombre de projets : organisation de comptes courants réciproques entre banques d'émission, compensations en vue de règlements par écritures entre ces banques, intervention des banques d'émission sur le marché des devises, création de marchés à terme des changes, enfin

création de réserves d'actif dans les pays considérés comme centres d'or.

» Il n'appartient pas à la délégation française de donner ici un avis sur la solution que comportent les questions soulevées par ces projets. L'idée d'en soumettre l'étude à des techniciens de banque est une idée pratique. Mais il est indispensable que les banques d'émission autonomes, dont l'indépendance doit être respectée, demeurent entièrement libres d'apprécier dans quelles limites leur intervention en ces matières pourrait se concilier avec leurs propres statuts et les besoins de leur pays. »

La conférence de Gênes aura donc une suite avec la réunion des délégués des banques d'émission. Toutefois, pas plus que la Conférence, cette réunion ne résoudra les graves problèmes que pose le désordre monétaire dans lequel l'Europe est plongée. Elle pourra aider à leur solution en coordonnant les efforts des divers pays décidés à sortir des difficultés actuelles. Mais encore faudra-t-il que chacun s'impose résolument une sévère discipline de travail et d'économie.

JULES DECAMPS

PARMI LES LIVRES

On est au milieu des personnages créés par M. Proust comme dans une foule vivante. J'étais un peu songeur en remarquant que, des trois volumes qu'il nous envoie ensemble, le premier portait l'inscription tome V, avec la mention II et au-dessous une astérique. C'est une partie de *Sodome et Gomorrhe*, qui est une partie du *Côté de Guermantes*, qui est une partie de *A la recherche du temps perdu*. « Jamais, pensais-je, je ne me reconnaitrai dans tout cela. » Le talent de l'auteur était plus présent à ma mémoire que les figures de ses personnages, et je craignais d'être parmi eux comme un étranger. Mais, dès la première page, nous voici, un soir de réception, chez la princesse de Guermantes. Et le sens du réel est si fort chez l'auteur, qu'il nous le communique. Ce n'est pas une lecture, mais une présence.

Il en vient à ce résultat sans user d'un procédé connu. Pendant cent trente pages, il nous fait tourner dans les salons de cette demeure historique, au milieu de personnages dont la grande affaire est de savoir s'ils se salueront. Point de passions, ou guère, et quelques-unes singulières. Point de grands intérêts. Tout se réduit à marquer les préséances, à esquiver une présentation, à répondre une impertinence. Voir ou ne pas voir, là est la question.

Que nous ayons envie de quitter cette soirée, c'est là le danger. Mais point. Non seulement cette foire aux vanités nous retient, mais ces personnages même apparaissent comme

des êtres vivants. Ils plaisent ou ils déplaisent, mais ils sont. L'auteur a suggéré une explication de l'étrange intérêt que nous leur portons. La vie du monde, — dit-il en substance, — est une image atténuée de l'histoire d'un temps. Dans un salon, toute une époque est présente, avec ses révolutions, ses guerres, ses catastrophes sociales, ses idées nouvelles, ses arts. Mais ces grands événements ne s'y manifestent que par des formes légères et vaines. Les géologues obtiennent dans un laboratoire, avec une presse et une plaque, les puissantes torsions qui ont créé les montagnes. D'autres étudient les torrents dans de petites cuvettes où ils ont mis du sable. C'est à ce degré que l'histoire se renouvelle autour d'une table à thé. Mais il n'en faut pas plus pour que les mouvements et les signes de tête, autour de cette table, soient la figure de grandes choses.

Si les manifestations sont réduites à l'échelle, elles sont du moins décrites avec une précision minutieuse et un art pittoresque. Il me semble que cet art consiste surtout en deux choses : un talent d'horloger à démonter les pièces, et une adresse de peintre à noter les signes. L'auteur soupçonne que la princesse de Guermantes a du tendre pour M. de Charlus : voyez à quel symptôme il l'a reconnu :

> Une fois, ayant dit devant elle que M. de Charlus avait en ce moment un assez vif sentiment pour une certaine personne, je vis avec étonnement s'insérer dans les yeux de la princesse ce trait différent et momentané qui trace dans les prunelles comme le sillon d'une fêlure, et qui provient d'une pensée que nos paroles à leur insu ont agitée en l'être à qui nous parlons, pensée secrète qui ne se traduira pas par des mots, mais qui montrera des profondeurs remuées par nous à la surface un instant altérée du regard.

Tout le livre est dans ce passage, qui a la valeur d'un symbole. Une variation d'intensité dans l'éclat d'un regard est un événement qui bouleverse cet univers. Cette variation est un signe, et le signe peut rester infiniment petit quand la cause croît indéfiniment; c'est le rapport de l'un à l'autre, c'est l'écart entre la manifestation et la pensée qui fait l'éternelle occupation des psychologues. Pour eux, les mots sont des devinettes, qu'il faut résoudre pour connaître les sentiments : Stendahl, — comme une princesse italienne lui avait dit *voi*

pour *lei*, — demanda à Mérimée s'il ne devait pas la prendre aussitôt d'assaut. Mérimée l'y exhorta. Ce trait est dans le goût de M. Proust.

Dans l'analyse de l'inexprimé, il montre une subtilité précise et forte. Swann demande à l'auteur s'il a été jaloux, et part de là pour décrire la jalousie, qui est un supplice quand elle est aiguë, mais qui n'est pas tout à fait désagréable à ressentir quand l'aiguillon n'est pas trop piquant. Voici le cuisant plaisir qu'elle donne alors : d'une part, elle est, pour les gens qui ne sont pas nés curieux, l'unique occasion de s'intéresser à la vie des autres; d'autre part, la surveillance qu'elle exerce sur une femme fait sentir la douceur de la posséder.

Tout l'ouvrage est rempli de ces maximes et de ces observations. On a vu l'auteur analyser un trouble léger dans le regard de la princesse de Guermantes; mais les yeux de sa cousine, la duchesse, ne sont pas moins surprenants.

Dans l'ordinaire de la vie, les yeux de la duchesse de Guermantes étaient distraits et un peu mélancoliques, elle les faisait briller seulement d'une flamme spirituelle chaque fois qu'elle avait à dire bonjour à quelque ami... Mais pour les grandes soirées, comme elle avait trop de bonjours à dire, elle trouvait qu'il eût été fatigant, après chacun d'eux, d'éteindre à chaque fois la lumière;... ainsi c'était dès son arrivée que la duchesse allumait pour toute la soirée. Et tandis qu'elle donnait son manteau du soir, d'un magnifique rouge Tiepolo, lequel laissa voir un véritable carcan de rubis qui entourait son cou, après avoir jeté sur sa robe ce dernier regard rapide, minutieux et complet de couturière, qui est celui d'une femme du monde, Oriane s'assura du scintillement de ses yeux non moins que de ses autres bijoux.

Le goût de l'analyse est si fort chez M. Proust que les moindres paroles de sa vieille domestique Françoise lui sont une matière à réflexions infinies. Il étudie son dialecte et, comparant entre eux les patois, il fait les déductions les plus justes et les plus profondes. Il découvre chez cette femme dévouée des trésors d'hypocrisie innocente et sournoise, un art, bien au-dessus de sa condition, de choisir les mots désobligeants pour les circonstances qu'elle désapprouve et une certaine mise en scène des reproches muets, digne d'un autre théâtre. Comme elle a dû s'éveiller pour ouvrir la porte, au milieu de la nuit, à Albertine qu'elle déteste, elle a ajusté, pour une plainte silencieuse, ses traits et son accoutrement.

Françoise avait su faire la leçon à son corsage, à ses cheveux dont les plus blancs avaient été ramenés à la surface, exhibés comme un extrait de naissance, à son cou courbé par la fatigue et l'obéissance. Ils la plaignaient d'avoir été tirée du sommeil et de la moiteur du lit, au milieu de la nuit, à son âge, obligée de se vêtir quatre à quatre, au risque de prendre une fluxion de poitrine.

Il se peut que le service soit malaisé, de ce maître perspicace, attentif et tatillon. Quant au rôle de mademoiselle Albertine, qui est d'avoir des bontés pour l'auteur, il est simplement impossible. M. Proust se plaît à scruter ses silences, à démasquer ses réticences, à la contraindre par de pressantes questions à des suites de mensonges qu'il la force ensuite à défaire un à un. Et de tous ces menus supplices qu'il lui inflige, c'est lui qui ressent la piqûre. Il souffre de l'absence, mais la présence qu'il désire cesse de lui être agréable aussitôt qu'elle est réalisée. Il implore, il obtient, et le voilà dégoûté.

Cette analyse sans répit, dont il ne peut pas se défendre (car il suffit qu'un sujet de méditation se présente pour qu'il le suive tout au travers d'un autre récit), cette analyse aboutit à la dissociation de toutes choses. Il faudrait les procédés délicats de l'analyse musicale pour décrire les résultats de ce travail : comme les harmonistes, M. Proust découvre dans les sentiments humains des notes étrangères, des altérations, des syncopes, des retards : il y a en particulier une étude du retard dans le chagrin, qui est fort curieuse. La personne humaine se dédouble, se détriple, se divise en un nombre infini d'êtres successifs. Notre moi d'hier nous est étranger. Mais il revient parfois reprendre sa place et nous hanter, de telle sorte que nous devenons pour un moment le fantôme de notre passé. Nous sommes sans cesse chassés de nous-mêmes par des images nouvelles de nous. Mais notre âme du moment ne nous appartient même pas. Nous n'avons à notre usage qu'un petit nombre de nos propres sentiments. Les autres sont enfouis on ne sait où, et quoiqu'ils existent en nous, ne nous rendent nul service. Mais si de certaines circonstances les rappellent au jour et en particulier si les sensations qui accompagnaient leur naissance sont ravivées, ils expulsent à leur tour les sentiments qui les offusquaient, et reprennent tout leur

pouvoir. Ces résurrections du moi ancien sont singulièrement douloureuses; car elles ramènent tout un ensemble d'affections et de désirs, que le temps a privés de leur objet et qui se changent en nostalgie du passé.

C'est de ces drames intérieurs que le livre est fait. Les causes apparentes sont fort peu de chose : une soirée dans le monde, un voyage à la mer. Mais pour une sensibilité si aisée à émouvoir, les moindres déplacements sont des bouleversements. L'arrivée à l'hôtel est un événement. Il ne s'agit pas seulement d'ouvrir ses valises, mais « de poser sur les choses l'âme qui nous est familière au lieu de la leur qui nous effrayait ». Cet emménagement spirituel est en même temps accompagné du phénomène opposé qui est la défense de l'être qu'on est contre l'être qu'on a été, qu'on retrouve et qui reprend corps. Il faut à la fois s'imposer aux choses et se défendre contre les souvenirs. Ce combat ne va point sans quelques jours de maladie. Le singulier c'est que cette lutte épuisante de la sensibilité contre elle-même n'empêche point le regard d'être très attentif, l'esprit de construire des théories, et la main de tracer des portraits. Ce mélange étonnant d'émotions pathétiques et d'observation ironique, n'est pas rare chez les nerveux. On les croit en plein lyrisme, ils y sont, et déjà ils dessinent une caricature. Cette mobilité les rend aussi attachants qu'insupportables. Elle fait la richesse du livre de M. Proust.

***

Et moi, — dit Siona, — je voudrais écrire un beau roman, un roman tendre et sincère où je conterai réellement, simplement, sans clinquant et sans exotisme, la vie d'une femme, mais ce sera long et difficile; il m'y faudrait au moins cinq ans. Ce sera pour plus tard. Quand je serai riche, je me payerai ce luxe-là.

Mme Myriam Harry a réalisé le rêve de Siona et elle nous donne le quatrième volume de ce roman trop sincère. Il s'appelle : *Le tendre cantique de Siona.* Ce volume raconte d'abord un amour avec un certain Frédéric. Cet amour entraîne un voyage en Chine. Mais Frédéric est orgueilleux et d'esprit bourgeois; Siona, qui s'éveille tous les matins en

se croyant une princesse de légende fiancée au dragon impérial, éprouve quelque désenchantement. Frédéric a le tort de l'appeler « petit lapin rose » et de vouloir corriger les chapitres qu'elle écrit; elle s'échappe, revient en France, publie un livre et rencontre le sculpteur Gilbert Chevalier : un long diable maigre et original, qui taille des animaux dans la pierre, et qui a l'air d'une image de martyr. Elle ressent pour lui une tendresse attendrie; elle lui écrit de longues lettres « secourables et amicales ». Il lui répond « par un débordement de gratitude ». Et ses lettres bouleversent Siona, en tant que femme, mais la ravissent en tant que romancière. Elle devient sa maîtresse, puis sa femme; et cet amour est traversé bizarrement par un flirt avec un grand romancier devenu mystique, reconnaissable sous le pseudonyme de Mirmans.

Cette confession fait un livre singulier dont l'attrait n'est pas tout littéraire. Sans doute, on retrouve, par places, l'admirable talent de Mme Myriam Harry. Voici un tableau de chasse :

> A part, isolée sur un rocher, une vieille chienne de Saint-Hubert, aux longues oreilles tordues en coiffe tragique, hurlait à la mort du cerf. On eût dit une antique pleureuse, clamant la perte d'un ennemi valeureux, chantant à la forêt la cantilène funèbre d'un de ses princes charmants dont les sabots ne fouleraient plus les fougères et dont les bois, en étui de velours gris, ne se marieraient plus aux branches du printemps.

Mais enfin, en même temps qu'un roman, le livre est, comme on dit en clinique, une observation. Où commence le roman? où finit l'observation? quelle est la part de la vérité, la part de la fiction? Mme Myriam Harry a le droit de mêler l'une à l'autre, puisque ce ne sont pas des Mémoires qu'elle prétend écrire. Et pourtant, les personnages sont si reconnaissables, les faits si connus, les noms si transparents, qu'il est impossible de ne pas reconnaître les vivants et les morts. Malgré soi, on incline à penser qu'elle a donné à son ouvrage une rigueur historique, puisqu'elle met en scène des hommes qu'elle désigne assez et que la fiction deviendrait de la calomnie. Mirmans, le monastère de Bigugé, le livre sur la *Basilique*, personne ne s'y trompe. Et on voit avec étonnement ce Mirmans jouer un rôle assez ridicule de vieux toqué

et d'amoureux timide. Certaines paroles sont tout à fait compromettantes. Mirmans parle de sa conversion comme s'il la regrettait. « J'étais plus heureux autrefois, » — dit-il. C'est bien possible, mais cela demande explication. Ce chrétien mystique et repentant, au déclin de ses jours, raconte que les femmes abondent encore dans sa vie. « Mais quelles femmes, doux Sauveur! des hystériques et des bigotes; elles me guettent dans la rue; elles m'épient à l'église; elles couvent mon prie-dieu; elles m'adressent les épitres les plus liturgiquement échevelées... Non, je n'aime pas le mélange d'eau bénite et de baisers; d'ailleurs j'ai remarqué que toutes ces confites en Jésus sont des brunes à la peau épaisse et noire et je n'aime que les blondes. »

Si c'est une confidence, il aurait mieux valu la garder secrète. S'il est vrai que Mirmans lisait ses manuscrits à Siona, il valait mieux n'en pas faire vanité. S'il est vrai qu'il ait eu une crise de fureur en apprenant l'amour de Siona pour Gilbert Chevalier, il eût été plus discret de ne pas étaler une faiblesse qu'il a certainement regrettée. Au surplus, Siona est-elle parfaitement sûre d'avoir compris très exactement et les paroles et les sentiments de Mirmans? En somme, tout s'est passé entre eux en sous-entendus, en allusions, en vagues regrets. Ces conversations-là ne sont point faciles à interpréter. Siona, qui cherche des affections autour d'elle, n'a-t-elle pas cru trop vite qu'elle avait troublé ce solitaire? Il faudrait connaître ce qu'il se disait quand elle était partie. Qu'elle ait été la tentation des derniers jours de ce grand écrivain, c'est une rêverie assez gracieuse; mais on doit faire ces hypothèses avec beaucoup de circonspection, et se rappeler que dans le cœur de chaque femme, il y a une Bélise toujours en éveil, et convaincue que le tiers et le quart se meurent pour elle.

***

Faire la critique d'un poème, c'est tout simplement raconter le plaisir qu'on y a pris. Le livre de M. Tristan Derème, *la Verdure dorée*, est précédé d'une préface, qui nous avertit avec beaucoup de grâce de l'idée que l'auteur se fait de sa

propre poésie. Pensées, sentiments, rêveries, bruissent comme un feuillage. Mais de même que l'automne jaunit à son gré l'un ou l'autre rameau, le poète, s'il lui plaît, touche artificieusement de son pinceau doré, telle feuille à l'arbre de sa vie, et la rend immortelle. Il choisit entre ses tristesses. Il les ressent, mais il les évalue. « Le poète, dès lors, en vient à chanter des passions qui sont les siennes, certes, mais que sa raison, souvent, ne peut cependant contempler sans qu'elle sourie, avec indulgence ou avec dureté... Dans ses poèmes, la tristesse et l'affliction les plus douloureuses n'apparaîtront qu'ornées des claires guirlandes de l'ironie, qui est, on l'a dit, une pudeur, et qui est aussi une rébellion et une revanche. »

Pour amuser son souci nuancé, les vers se coloreront comme eux de ces reflets des mots, qui sont les altérations. Les rimes, lourdes comme des accords parfaits, céderont aux assonances, délicates, avec la consonne dissonante, ou à des contrassonances où l'intervalle faux est donné par la voyelle étrangère. « C'est exécutée sur la vieille et solide rime, une variation qui donne à l'ouïe une impression ambiguë de liberté, de surprise et de malaise. » Poèmes aériens, incertains et contraires, que vous aurez l'air d'être tendres! Et que l'auteur a raison, qui inscrit au fronton et trace au cadran la jolie heure que dit Carco :

L'heure amère des poètes
Qui se sentent tristement
Portés sur l'aile inquiète
Du désir et du sentiment.

Nous voici au seuil du livre. Au premier pas nous sommes dans un paysage enchanté où le poète mène des éléphants bleus, qui sont ses pensées. Il a formé le dessein fou de les rendre alpinistes. Mais les éléphants ont trouvé maigre le serpolet des hautes pentes, et les abîmes leur ont donné le vertige. Si bien que cornac et troupeau sont redescendus vers les terres grasses. Les éléphants brouteront des lilas, ce qui me paraît, je l'avoue, un projet d'une économie insensée. Nous tournons la page et le paysage change, comme l'indique la dédicace à M. Corpechot, lequel gouverne, comme on sait, les jardins de l'intelligence, et ne souffre auprès de ses plates-bandes ni

romantiques, ni monstres. Le thème de cette seconde pièce reviendra souvent. Le poète rêve un poème sage et pur; une femme paraît et le monde chavire. Une strophe est curieuse par le souvenir qu'elle suggère :

Sage et pur, oubliant celle
Dont la chevelure ainsi
Qu'une eau vivante ruisselle
Sur ma joie et mon souci,

Onde magnifique et noire
Où le poète noierait
Sa passion de la gloire,
Son espoir et son regret...

Tandis qu'il parle ainsi, la mémoire rappelle invinciblement les vers de Mallarmé sur le même thème :

Expire, comme un diamant,
Le cri des gloires qu'il étouffe...

Et du même coup, près de ces deux vers robustes et durs, au rythme profond et au sens plein, l'art de M. Derème révèle ce quelque peu de mollesse qui demeure dans ses strophes mal égouttées. Mais que la dernière a de grâce!

Vignes blanches de rosée,
Peupliers jaunes et verts,
Sa main sur mes yeux posée
Me dérobe l'univers.

La troisième pièce est un sonnet en vers inégaux, chantant comme une odelette. C'est toujours le même sujet : la vanité de la gloire et la douceur naturelle. Et voici revenir le motif du peuplier :

Et le vent dans un peuplier,
Quand il chante, fait oublier
Les cordes de la lyre.

Tournons encore la page. Voici un poème qui est encore du néant de la gloire, mais cette fois dédaignée d'une humeur narquoise. J'écris pour peu d'hommes, dit le poète, et il se moque des emphatiques, des exotiques, des faux sensibles, des quémandeurs de gloire...

Et je plairais aux demoiselles,
Ayant mis à mon violon,

Non des cordes, mais des ficelles
Pour des romances de salon.

Et peut-être dans mon vieil âge
Pourrais-je voir sur mon perron
Un laurier bercer son feuillage.
Mais à quoi bon? Mais à quoi bon?

Et le thème de la pipe se fait entendre pour la première fois. Il est constamment lié aux idées de sagesse et de paix. Mais cette paix n'est que la rémission d'un illustre tourment; et ce tourment est comme un doux orage et toujours reformé; il n'est plus question de goûter la douceur des choses, mais de s'embarquer pour un vaste périple. Au thème de la pipe a succédé dans cette capricieuse symphonie le thème du voyage : il est accompagné d'accords cuivrés et scandé de larges rythmes :

Et le navire aux voiles blanches nous attend
Au port, prêt à cingler vers les îles lointaines
Où le bonheur fleurit aux rives des fontaines.
Je ne sais quelle main nous pousse. Nous rirons
Des rafales soufflant dans leurs rauques clairons,
Et comme ivres, car l'univers nous est complice,
Les flots noirs et cabrés nous seront un délice.

Ce style épique n'est point le ton accoutumé. Assez de clairons comme cela. « Mais l'amour a paru soufflant dans un roseau », dit le poète; et ce chant familier, railleur et tendre, anime une suite de toutes petites pièces, mais précieuses et parfois faites pour un seul vers charmant :

En ton cœur plus léger qu'une dent de souris.

A mesure que nous tournons les pages, le chant devient plus triste, et aussi plus compliqué. Ce sont maintenant de petites inventions à deux voix, dont l'une est singulièrement triste et douce, tandis que l'autre s'efforce de paraître gaie. Et voici les thèmes de la douleur et du regret :

Une feuille de l'hiver blême
Tombe sur la table où j'écris;
Et je raille malgré les cris
Que j'entends au fond de moi-même.

Cette tristesse même ramène le thème de la pipe, mais

ironique et déformé (le poète a fait le noir dessein de fumer ses cheveux) et le thème du néant de la gloire, mais scandé avec colère. Mais quel chagrin à ce point monotone pourrait fixer dans son cours la symphonie qui veut naître et se développer. Nous n'en sommes qu'à la page 43, et déjà reparaît le joli motif de l'amour au roseau, la gracieuse petite phrase pour flûte obligée. Le beau temps est revenu, et le poète compose de nouveau de tendres morceaux d'anthologie. En voici un où nous retrouvons l'idée du début, la gloire d'écrire dissipée dans la douceur d'aimer :

Les pages dans le soir vibrent comme des ailes,
Et l'encrier jette des gerbes d'étincelles.
Ainsi le front courbé sous la lampe tu lis,
Drapant ton rêve dans l'orgueil aux larges plis,
Jusqu'à l'heure où, poussant la porte d'un doigt frêle,
Elle apparaît, riant sous sa petite ombrelle.

Et le bonheur retrouvé nous rend encore une fois le motif de la pipe, mais cette fois modulé dans un ton bien large et bien sonore, peut-être en mi majeur :

L'amour est chaud comme une pipe au creux de mains.

Un peu plus tard apparaîtra le motif de l'escargot, associé aux idées de sagesse. Le poète s'est donné un fiacre attelé de huit de ces animaux qui le mènent au clair de lune. Mais une petite amie survient, et leur coupe les cornes avec des ciseaux à dentelles.

Voilà bien, je crois, les principaux sentiments de ces poèmes, faits de grâce fantasque et de tendre raillerie. Le poète récrit la nature; mais tandis qu'il accomplit ce dessin, la nature l'enveloppe et le défait à son tour. Son esprit chantant obéit à tous les souffles. Il fait des mondes avec des bulles, et le voilà à son tour merveilleusement transformé en je ne sais quoi d'irisé et de vain que le regret tourmente. Il s'amuse aux rythmes défaillants, et les muses autour de lui se divertissent à chanter faux avec leurs voix justes. La nature et le poète jouent à cache-cache, avec une entière innocence; seulement la nature est la plus forte. Elle se dérobe, elle se livre, elle retrouve quand elle veut son adversaire; quelquefois elle s'étire, la gorge roucoulante; et un de ses cheveux revient devant son œil, ce qui ôte toute solennité à ces poèmes.

***

Pamphile et Pompon, de M. Gabriel Maurière, est un amusant tableau du règne d'un député dans son fief du Forez, composé de quatre-vingt-sept communes. M. Pompon-Larzac passe ses vacances dans sa propriété de Molineuf, un ancien moulin devenu à moitié château, et dont la tour est crénelée. Il est là, tout rond et tout jovial; il a le nez un peu court et les narines ouvertes; il ramène pour la mordiller une des deux pointes de sa barbe rousse et blanche; il a une jambe passée sous l'autre; il joue avec son binocle et, quand arrive un visiteur, il lui tend la main, d'un mouvement large et plein de franchise, auquel il a atteint par une longue pratique.

Ces visiteurs passent devant nous : c'est d'abord le procureur Croisier, qui voudrait être nommé à Lyon; ce sont les vignerons de Chadeloque, qui viennent réclamer contre le contrôleur des fraudes, Pascalis, qui les persécute; et ces vignerons sont des électeurs influents que Pompon Larzac prend par le bras, par les épaules, presque par le cou, et qu'il met de belle humeur par des plaisanteries grivoises et une vulgarité familière. Et c'est enfin l'ingénieur Lecourriol.

Deux affaires troublent la circonscription. Il y a l'affaire des fraudes, dans laquelle Pascalis fait un zèle idiot; à quoi bon être en république, si les électeurs ne peuvent pas sucrer leurs vins? Et quant à la loi, il ne faut pas en parler à Pompon : elle est sa chose : il l'a faite. L'autre affaire est celle de la route : une route neuve, que l'ingénieur Lecourriol s'entête à faire passer par la vallée, ce qui à vrai dire épargne des ponts et suit le juste tracé, mais en favorisant des communes mal pensantes; au lieu de la mener par les hauteurs, ce qui est long, coûteux et contraire à l'intérêt général, mais agréable aux meilleurs électeurs de Pompon.

Lecourriol et Pascalis représentent dans le livre l'honnêteté professionnelle. Lecourriol a quarante-deux ans; il n'est pas marié; il a une grosse tête frisée et barbue, emmanchée d'un long cou, des yeux bleus et myopes; c'est un garçon à la fois timide et susceptible, capable de résolutions brusques. « Tout l'univers, son intérêt, sa carrière, sa vie n'auraient pu l'empêcher, quand la colère le prenait, de rompre une

conversation ou de lancer le mauvais mot, qui casse tout, et derrière lequel aucun raccommodage n'est possible. »

Quant à Pascalis, c'est un petit homme « olivâtre, luisant, vif comme un lézard et plein de paroles débordantes, sans éclat, mais invincible comme un enlisement; au bout de peu de temps, l'interlocuteur était submergé ».

Pour calmer le zèle de Pascalis, Pompon lance contre lui Croisier chargé de lui faire entrevoir la perspective désastreuse d'un déplacement. Quant à Lecourriol, il s'en charge. L'ingénieur entre en colère et fait juste le rapport opposé à celui qu'exigeait Pompon. Mais en même temps il est très vulnérable, étant amoureux de la fille du père Frazaire. Ce père Frazaire est un paysan riche dont M. Maurière a peint d'une façon plaisante le parler prudent et la conduite pleine de cautèle.

Les mécontents ont une ressource; c'est d'aller trouver le vieil adversaire de Pompon, Pamphile. Au physique, un air de don Quichotte; au moral, un vieux bohème, qui n'a réussi à rien, et qui n'est fait que pour parler. « Chez lui, la parole formulait une conviction momentanée, mais totale; une allumette dans la poudre : pouff, la flamme jaillit, illumine d'un coup. » Et encore ce joli portrait : « Pamphile ne sait pas rester immobile. Tour à tour il touche la serpe, le sécateur, la plume, la canne à pêche, les idées; mais il n'a pas la patience d'atteindre un résultat. Il ne peut plus écrire. Il s'y reprend à dix fois pour accoucher de cent lignes. La parole, seule, le satisfait. Il en aime le son. Il s'en berce. Il a les convictions successives et multiples que nécessitent les mots, les situations, les hasards, sur un fond général de grandiloquence démocratique. » Il a autrefois brillé dans les cabarets de la rive gauche, dans les journaux. Aujourd'hui cet incorrigible bavard se rabat sur le cantonnier, sur le vigneron. On le trouve raseur, un peu loufoque. Pourtant on le consulte encore quelquefois. Il écrit aux ministres, il publie des articles dans le *Phare*. Il se compare à un vieux lion prisonnier d'une vie nécessiteuse. Quel réveil s'il avait un peu d'argent.

Et justement, au beau milieu du livre, un héritage assez gros lui tombe du ciel. C'est une menace grave pour Pompon,

qui s'emploie en vain à détourner la succession. Enfin des officieux trouvent plus opportun de réconcilier les deux vieux adversaires. Il y a là une curieuse figure de sous-préfet ambitieux, diplomate et agréablement cynique. La scène de la réconciliation est excellente; la fille de Pompon épouse le neveu de Pamphile et l'ordre règne dans l'arrondissement réconcilié.

Ce portrait d'un homme est aussi celui d'un régime. De ce régime, M. Maurière a tracé l'image dans une page éloquente : la politique de métier, le journalisme d'affaires; le scepticisme général, le vide des paroles, l'inanité des lois; l'alternance régulière des équipes ministérielles, le train-train heureux de la vie parlementaire, tous ces signes des années qui ont précédé la guerre sont vivement dessinés : « Les hommes de bonne volonté étaient noyés dans l'indifférence générale ou paralysés par l'ironie. La vie de Paris tournait, multicolore, nerveuse, détraquée, et le détraquement devenait une jouissance, une règle, la logique des existences, et proprement la France était un kaléidoscope d'idées, de lois, d'opinions, de modes, de sottises. »

HENRY BIDOU

NOTES SUR PRUDHON

A PROPOS DE L'EXPOSITION DU PETIT-PALAIS

L'exposition des œuvres de Prudhon, au Petit-Palais, réunit près de trois cents numéros. Si l'on ne peut y voir les peintures et dessins du Louvre, les dessins de Chantilly, du moins les musées de province, les collections particulières, cette collection Chevrier-Marcille qui réunit le plus bel ensemble de dessins, les plus précieux souvenirs, ont été mis à contribution. Cette réunion permet d'admirer le génie d'un des peintres les plus vraiment originaux, parce qu'il a renouvelé l'art de son temps avec les moyens les plus simples.

Évidemment ce renouvellement est tout entier dans le métier, car enfin pourquoi Prudhon ne trouve-t-il pas grâce devant David? Si nous feuilletons le catalogue avant de regarder les tableaux, il semble que Prudhon est aussi classique que David.

Ces *Allégories*, cette *Minerve alimentant les Arts et les Sciences*, cet *Amour séduisant l'Innocence*, *le Plaisir l'entraîne*, *le Repentir suit*, tout cela n'est-il pas académique? D'où vient donc que nous ne sommes pas ennuyés mais charmés? C'est apparemment que Prudhon ne peint pas comme David. Nous pouvons même l'imaginer composant son *Enlèvement des Sabines*, ce sera une charmante bacchanale plutôt qu'une froide composition historique.

A l'exposition, ses dessins nous attirent d'abord. Il y en a peu là qui ne soient des « chefs-d'œuvre absolus », — comme a écrit autrefois M. André Michel. D'abord, ces grandes Académies d'hommes et de femmes, dont les Goncourt nous

ont décrit la facture comme s'il les avaient vu dessiner. Nous ne sommes certains que du résultat, qui est un charme tout à fait à part. Point de lignes et pas même l'impression du *cerné*, les corps ne se détachent pas comme des statues blanches mais comme arrêtés un moment dans une attitude familière et simple. Ce n'est pas l'antiquité, le « grec pur », de David, et à vrai dire ce n'est pas l'antiquité, ce sont de beaux modèles vivants, des corps souples et joyeux qui ne sont pas de tristes « sujets ». Quand c'est une femme, elle porte parfois la tête rieuse de Marguerite, le modèle favori du peintre, et tous ces dessins ont ce que David estimerait inconvenant, l'individualité. Est-ce à quelque enseignement qu'il faut attribuer cette souplesse, cette sensualité de Prudhon dans le traitement des sujets classiques, qui fait que David l'appelle dédaigneusement « le Boucher de son temps »? Non, car nous savons quel enseignement Prudhon a reçu. Dixième enfant d'un tailleur de pierres de Cluny, il a étudié à Dijon chez Devosge, puis il est allé à Rome. Nous savons ce que pouvait être l'enseignement de Devosge par ses tableaux de Dijon, il était certainement classique, car l'école de dessin de Dijon était fondée seulement depuis une dizaine d'années quand Prudhon lui fut adressé, et l'École de Paris avait répandu partout ses principes [1]. Et à Rome, Prudhon a vu les mêmes tableaux que les autres peintres de son époque. S'il préfère à tous les autres Léonard, Corrège, le Raphaël des cartons de tapisseries, pourquoi sinon parce que son tempérament à lui est déjà formé? On le dit tendre, sans défiance pour ceux qu'il aime, et c'est vrai, mais c'est en même temps un Bourguignon têtu, qui n'écoute personne, qui écrit, tout jeune encore, de Rome : « Lorsqu'on connaît beaucoup de gens auxquels on est obligé de faire sa cour, on se gâte, on perd son caractère, sa façon de voir; on devient uniforme, petit, mesquin, en les fréquentant on ne veut chercher qu'à leur plaire, et on ne fait plus que comme tout le monde, triste dénouement. »

Cet admirable homme, en réalité intraitable dans sa candeur, solitaire, sans maîtres et sans élèves, ne perdit jamais « sa façon de voir » et n'arriva jamais jusqu'au « triste dénoue-

1. L'École de dessin de Dijon est de 1767. V. Courajod, *l'École royale des Élèves protégés*. Introduction.

ment ». Sa tendresse de cœur ne doit pas nous tromper sur son indépendance d'esprit.

« Son goût dominant, — écrit son maître Devosge pour le recommander à Wille, — c'est l'ambition de sortir de la foule des peintres. » En vérité, il fera toujours à sa tête, longtemps il aimera mieux la misère que d'abandonner son rêve à lui, l'antiquité vue non pas du côté moral et déclamatoire, mais dans sa beauté délicate et sensuelle.

Ce que son temps exige, c'est la sensibilité, car le premier des révolutionnaires a paru avant que Prudhon ait commencé de peindre, c'est Rousseau. Et comme *sensibilité*, au temps de la Révolution, quand Prudhon est formé, signifie en même temps, sensualité, il faut que Prudhon mette ses têtes, au sourire léonardesque, sur des corps splendides, toujours de très beaux modèles qui n'ont plus le type de la femme grassouillette de Boucher et de Fragonard. La Muse de Prudhon, magnifique créature, enchante à la fois par son visage et son corps, qu'il l'appelle d'ailleurs Vénus ou Silvie, l'Agriculture ou Psyché. La sensualité du crayon de Prudhon n'est pas niable, mais elle est heureuse, elle est chaste, elle n'a plus rien de libertin. Ces corps sont trop nobles pour éveiller d'autre idée que celle de la beauté intangible. Voyez à l'Exposition ces admirables pièces, la *Danseuse au Triangle*, la *Danseuse aux Cymbales* (nos 192 et 193). Ce sont simplement des Études pour des figures du surtout de l'Impératrice. Cependant même pour cette destination officielle et décorative, ces admirables nymphes, Prudhon les a certainement dessinées nues puis habillées, comme Raphaël quelques-unes de ses Madones. Toujours le modèle vivant et non pas le passe-partout classique emprunté à quelque statue antique,.

L'antiquité de Prudhon n'a donc que peu de chose de l'antiquité adorée de son temps par David, et même peut-être de l'antiquité véritable. Assurément il lui fait des emprunts, il n'invente pas toujours. Il a vu des peintures pompéiennes, des vases grecs, des frises, des bas-reliefs antiques, mais toujours il modifie en donnant un accent gracieux plutôt grec d'Alexandrie que d'Athènes, comme André Chénier.

L'austérité, le plus souvent, l'ennuie, j'ai déjà dit que c'est un voluptueux. Mais c'est aussi un révolutionnaire, il a le

culte de la Vertu, il est revenu parfois des Jacobins « enflammé de l'éloquence de l'Incorruptible ». S'il ne me semble pas qu'il ait jamais peint madame Roland, il a fait le portrait de Saint-Just (nos 39 et 48 du Catalogue). Dans *la Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime*, qui est représentée à l'Exposition par plusieurs études, il y a un sentiment révolutionnaire. Cet affreux Caïn qui vient d'abattre le beau corps tragique d'Abel n'est pas effrayé par le Jéhovah qu'on attendrait, mais par des Divinités allégoriques. Il y a visiblement dans ce tendre génie un effort pour se rembrunir à la mode de l'époque.

Aussi le « brillant du coloris », la « variété goustueuse des teintes » comme il dit, — l'effraye. Au fond et d'instinct, il s'attache surtout à l'effet de lumière monochrome comme dans ses dessins, si souvent supérieurs à ses tableaux. « Ce charme de la couleur et ce beau contraste des teintes qui ne sont que claquant et qui ne font l'effet que d'un mensonge et non de la vérité », il ne l'a jamais voulu [1]. Il doit régner dans un tableau « un ton doux et tranquille », une lumière un peu lunaire, il faut l'avouer.

Prudhon illustrateur est infiniment intéressant, et bien représenté à l'Exposition. Il n'aurait fallu qu'un petit effort pour qu'elle fût complète à ce point de vue. Dans ce genre particulier on pénètre naturellement davantage dans la faculté proprement intellectuelle de l'artiste. Prudhon renouvelle tout ce qu'il touche. *L'Art d'aimer* de Gentil Bernard, en trois compositions antiques d'un sentiment d'anthologie, d'une grâce un peu précieuse comme une épigramme de Méléagre devient une sorte de poème d'un Hyménée chaste et sensuel plutôt que de la passion. La dernière planche du même volume *Phrosine et Mélidor*, dont nous voyons aussi l'esquisse peinte à l'Exposition, est particulièrement instructive. Mécontent sans doute de ses mauvais graveurs, Prudhon l'a faite lui-même et cette planche a servi plus tard de modèle à Copia et à Roger dans leurs admirables interprétations des vignettes de Prudhon pour la *Nouvelle Héloïse*, *Aminta*, *Abrocome et Anzia*, *Daphnis et Chloé*. En 1797, alors que la gravure française n'avait pas encore beaucoup subi l'influence de la gravure anglaise, Prudhon invente ce mélange de burin assoupli,

1. *Lettre à Fauconnier*, citée par Ch. Clément et les Goncourt.

et de pointillé qui ne réussira qu'à ses graveurs et sous sa direction, mais qui rend admirablement sa manière. On ne voit à l'Exposition qu'un seul dessin pour la *Nouvelle Héloïse*, cette étrange suite d'un mouvement désordonné, d'un style et d'un costume révolutionnaires, mais qui contient un des menus chefs-d'œuvre de Prudhon, le *Premier Baiser de l'Amour*. La comparaison avec la planche de Gravelot, de 1761 est bien amusante. La Julie de Gravelot est une belle dame élégante, celle de Prudhon est une jeune fille passionnée. Ses genoux ploient sous elle, elle aime, elle est *sensible*. C'est Rousseau interprété par la nouvelle génération, celle qui le comprend.

Prudhon est-il tout à fait un homme du XVIIIe siècle, ou un précurseur du romantisme? Ne dirons-nous pas précurseur du romantisme seulement par le cœur, comme beaucoup d'hommes de son temps? Car tout l'extérieur du romantisme, l'exotisme, la couleur locale, le moyen âge, le paysage, enfin tout ce qui a renouvelé la peinture lui reste inconnu ou indifférent. Le paysage chez lui n'est encore que décoratif, comme chez les classiques, il est avant tout le peintre du beau corps, du beau modèle. Il voit encore en classique s'il sent en moderne.

Que dire de ses portraits, qui sont peut-être ses chefs-d'œuvre? Nous avons là le portrait de *Madame Copia*, un de ses plus beaux, digne d'être comparé à celui de *Madame Jarre* du Louvre, et moins éprouvé par le temps. Mais voyons surtout le *Francois Devosge*, le portrait de *M. Musard*, et le portrait de *Georges Anthony*, ces œuvres moins connues prêtées par le Musée de Dijon. Ce sont des œuvres révélatrices, colorées comme Prudhon ne se permettait pas de colorer ses peintures allégoriques ou antiques, pénétrantes comme des La Tour, et qui ne nous éblouiront pas par leur charme comme ses portraits de femmes, car les modèles sont laids et c'est sur ceux-là qu'il faut juger un portraitiste. On ne s'attendrait pas à une pareille sincérité chez un peintre qui a un souci aussi constant de la beauté. Mais il nous a expliqué qu'il avait encore plus celui du caractère. Prudhon n'est pas seulement un grand poète mais, dans ses portraits, un peintre d'une vérité évidente et parlante. Devosge, au teint jaune verdâtre, aux petits yeux clignés de dessinateur, tourne vers nous sa large figure intelligente et bonne, Musard est un

Bourguignon au teint de sang et de bile, Georges Anthony, un jeune homme descendu du cheval qu'il tient encore par la bride, est un campagnard rougeaud et plein de santé, dans un gilet d'un rouge sourd qui semble peint par Reynolds. Ces trois hommes sont vivants, ce sont de puissantes peintures. Cela n'est ni le portrait d'Ingres, ni celui de David, mais quelque chose de plus compliqué, où ont passé beaucoup de réflexions profondes, malheureusement beaucoup aussi de ces expériences dans la peinture qui ont gâté tant de tableaux du temps de Prudhon. Mais l'homme qui a fait cela et qui en même temps recréait l'antiquité est un des plus grands.

Si l'on veut connaître son secret, il faut toujours en revenir à la sensibilité, à la passion dont il vivait et qui l'a tué. On verra à l'Exposition du Petit-Palais le précieux portrait en miniature de Mademoiselle Constance Mayer par Prudhon, entourée de deux figures minuscules de l'Amour et de la Fidélité. On se rappellera les mots si touchants de Prudhon aux amis qui le soignaient dans sa dernière maladie : « Ne me pleurez pas, c'est mon bonheur. » Prudhon, en effet, ayant perdu son amie, depuis près de deux ans ne songeait plus qu'à mourir. La destinée avait voulu qu'à cette âme si particulièrement sensible il fût réservé de vivre un drame d'une horreur shakespearienne. « Vous remarieriez-vous, Prudhon, si votre femme venait à mourir? » Prudhon, dont la femme, après l'avoir persécuté toute sa vie, avait fini par être enfermée comme folle, répondit à sa maîtresse, sans y songer : « Jamais ! » Constance Mayer, une mélancolique d'un esprit inquiet, dérangé par la maladie, alla chercher un rasoir de Prudhon et se coupa la gorge. Le maître la vit baignée dans son sang. Tous les biographes ont raconté cette histoire, on ne peut s'empêcher d'en être hanté en se penchant sur la vitrine où l'on voit la miniature si tendrement traitée, au sourire prudhonien, et la dernière lettre de Prudhon, du 6 janvier 1823, où se lit sa confession ingénue : « Le bonheur est le point de mire et tout se rattache à ce point unique. »

JOSEPH AYNARD

LES CENT PORTRAITS

Cent figures de notre temps : un demi-siècle tient tout entier dans les six petites salles du cercle interallié, où les tableaux, prêtés par des amateurs, forment une assemblée de personnages qui, rangés sur la toile, tiennent la pose, patients et immobiles, depuis cinquante ans.

Ce n'est pas tout à fait la société; c'est simplement la clientèle des peintres. Et cette clientèle se compose de quatre éléments. Premièrement, les artistes nous ont légué d'abondantes images d'eux-mêmes et de leur famille. Obéissant à une tradition vénérable, ils ont représenté leur mère, dans un portrait toujours identique, vêtue de noir, dans un intérieur recueilli, peinte avec sagesse et piété, de sorte que cette bonne dame ridée, qui est dans son cadre comme dans un oratoire, semble être la mère commune de tous les peintres. Exceptionnellement, Gabriel Ferrier a fait le portrait de sa belle-mère; c'est un joyeux portrait, riant par mille rides. Puis viennent les sœurs et les femmes, qui ne sont guère moins austères que les mères; ce sont les occasions où les artistes rendent un hommage ému à la vie de famille; et ce jour-là, ils font comme les mauvais acteurs, ils en mettent trop.

La seconde catégorie est celle des portraits d'amis. Mais là encore il se fait un choix. Il y a, parmi les écrivains et les artistes d'un temps, un certain nombre de têtes à caractère. Dès le temps de l'atelier commun et des premiers essais, ce sont eux qui posent. Un poil abondant et des plans rectangulaires les rendent favorables au pinceau. Tous les portraits de peintres que nous connaissons sont ainsi, depuis le Puvis de

Chavannes par Ricard, avec son nez coupant et sa barbe profonde. C'est ainsi que M. Flameng a peint Rodin pareil au dieu d'un fleuve; c'est ainsi que Carolus Duran a fait le portrait de Français, les yeux bleus et coulants, la chair rougie par le grand air, et dans toute la face quelque chose d'à vif, d'humide et de glaireux. Dans le petit groupe qu'on appelait irrévérencieusement la Bande noire, c'était le pauvre Cottet, fauve, bouclé et luisant, qui était le modèle de prédilection; vous le verrez ici peint par M. Ménard; il a été peint par M. Jacques Blanche, il a été peint par M. Lucien Simon. Il est vrai qu'il le lui a rendu et que ce portrait est à l'exposition.

Les têtes rondes ne vont pas à la postérité. Quelquefois, un peintre plus sincère et plus hardi essaye de représenter un camarade chauve et lisse : funeste essai qui le mène au désespoir. Fantin-Latour a peiné à peindre la figure circulaire de M. Adolphe Julien et je me rappelle encore les crises d'un portraitiste illustre occupé à arrondir la calvitie de M. Francis Viélé-Griffin : « Cette bille de billard! — disait-il, — cette pomme d'escalier! »

Il y a une autre catégorie de portraits d'hommes de lettres. Ce sont les très vieux maîtres, un peu fantomatiques, un peu effrayants, et déjà tels qu'en eux-mêmes, — comme dit Mallarmé, — l'éternité les change. L'esprit a buriné leurs traits, et la pensée s'est capricieusement inscrite sur le livre de leur visage. Tel est le portrait d'Adolphe Franck, nez pointu, grosses lunettes, œil curieux, par Bastien Lepage. Tel est le délicieux pastel que Renouard a fait de Théodore de Banville. Une bouche serrée, fine et qui bouge, et deux prunelles vives.

Le théâtre fournit une troisième espèce de modèles. Mais par une loi tout à fait singulière, ce sont les portraits de théâtre, lesquels devraient par définition être hors du temps, qui vieillissent le plus. Il y a un petit portrait de Réjane par James Tissot qui est un document curieux et légèrement ridicule; une jaquette grise comme on en a vu aux femmes de chambre et aux pierreuses; une étonnante jupe à pois, prodigieusement élargie, là où il faut, par le caprice d'une mode dont on ne nous laisse rien ignorer; car l'actrice est vue de dos, et assise sur cette base démesurée, qui repose sur une peau de tigre. Le beau portrait de madame Segond-Weber par Gilbert

est coiffé d'un amoncellement de plumes qui nous semble aujourd'hui assez curieux.

Enfin, la dernière espèce de portraits est celle des belles dames qui se font peindre et ce sont ces portraits-là qui sont l'histoire même de la société. Il y en a d'admirables : celui de la duchesse de Vallombrosa par Cabanel, si profond et si pensif, est parmi les plus beaux. On en a réuni une collection : le portrait de la duchesse de Plaisance par Winterhalter, le portrait de l'Impératrice par Dubufe, le portrait de la princesse Mathilde par Doucet, le portrait de madame Hochon par Hébert, le portrait de la comtesse Aimery de la Rochefoucauld par Chaplin. L'avenir leur demandera le secret de notre temps. Et il y a quelque chose de touchant et de sacré dans ces beaux visages rassemblés à qui est confiée la renommée et l'âme même de notre époque. La postérité rêvera devant ces portraits; elle se représentera notre temps par leur témoignage et sans doute raconteront-ils aux Goncourt du XXIIe siècle des histoires surprenantes. De vieux érudits, éperdument ingénus, souhaiteront avec candeur d'avoir été nos contemporains. Mais aujourd'hui, ces toiles admirables restent muettes. Les visiteurs les interrogent en vain. Ce ne sont que des traits. Un sourire de maîtresse de maison reçoit les gens qui viennent, mais les visages restent énigmatiques. Il faut un demi-siècle ou deux pour que les figures peintes apprennent un langage : alors, les maléfices enfermés dans la peinture étant délivrés, elles se mettront toutes à parler à la fois et ce sera un concert surprenant. Que diront-elles? personne au monde ne peut le savoir.

Leur réunion n'est pas un hasard. Si différentes qu'elles soient, il y a entre elles un air commun. Tous ces portraits français ont le caractère d'une société qui, quoi qu'on en dise, n'a pas dû changer beaucoup. Ils se reconnaissent aisément à je ne sais quoi de simple, d'accueillant et d'un peu pensif. Une exposition allemande aurait de l'emphase, une fausse puissance, un air de grandeur, une majesté cocasse. Une exposition anglaise se reconnaîtrait à de beaux visages vides dans des portraits d'hommes. Une exposition espagnole aurait plus de fougue et de caractère. Ici, ces peintres si différents ont tous traité le modelé dans un esprit presque pareil.

Ils ont analysé ces visages avec une conscience inquiète. Ils ont cherché l'âme sous les traits : ce sont les portraits d'un peuple de psychologues. Et les modèles eux-mêmes sont presque tous exempts de pose. Les hommes, la plupart des écrivains ou des artistes, pensent gravement et simplement, occupés qu'ils ont été des beaux soucis de l'esprit. Les femmes ont du naturel et de la bonne grâce. Elles ne font guère de mines. C'est à peine si l'une ou l'autre regarde par-dessus son épaule, et on la remarque. Presque toutes sont pensives, elles aussi. Beaucoup ne sont pas très jolies, mais leur grâce est plus belle encore que la beauté. Elles n'ont pas l'éclat vainqueur et le sourire triomphant de leurs aïeules du XVIIIe siècle. Elles sont plus graves, un peu rêveuses, presque tristes. Je sais bien qu'elles n'étaient pas ainsi; mais devant le peintre, elles ont pris inconsciemment la tête d'expression qui convenait à leur temps. Et c'est peut-être ce témoignage-là qu'elles porteront à l'avenir. Elles ont connu entre les deux guerres un temps terne et sans gloire. La troisième République n'était point un climat favorable à leur beauté. Il n'est pas bon que les armées d'un pays se laissent vaincre. Les femmes perdent aussitôt leur éclat. Les soucis de la patrie, sans que nous le sachions, sont sur tous les visages, et l'histoire s'écrit dans les portraits de ceux qui se sont le moins occupés d'elle. La génération que nous avons connue, gardera un faux air du président Carnot, de M. Loubet, de M. Fallières : c'est un destin plus honorable qu'éclatant, et voilà sans doute pourquoi toutes ces femmes s'en vont à l'immortalité avec un air si mélancolique.

L'Exposition s'arrête juste au moment où la folie recommençait. On a connu à la veille de 1914 des temps brillants. Mais il n'y en a aucune trace dans cette collection. En restera-t-il dans la peinture elle-même d'autres traces que le sillage fuyant des portraits de Boldini? Aucune femme n'est représentée ici avec une perruque rose, aucune femme n'est représentée avec un turban vert et une aigrette. Aucune n'est moulée dans ces robes étroites qui auraient dû être si agréables aux peintres et qui ne déplaisaient réellement qu'aux maris. Aucune ne porte la jupe courte et les cheveux courts. Comme avant-hier nous paraît sage, et comme hier nous paraît fou!

Vous direz que la plus simple raison nous oblige à croire que la folie et la sagesse sont également réparties entre tous les temps. Mais peut-être y a-t-il des époques qui montrent leur sagesse, et d'autres qui ont la vanité de leur folie. Ou peut-être est-ce tout simplement le temps rapproché qui nous paraît fou, et les ans qui s'éloignent qui prennent figure de sages. Regardez tous ces portraits : ils s'échelonnent sur plusieurs générations, et on a le sentiment que ces générations se ressemblent. Il y a des jeunes femmes et il y a des aïeules; mais le visage des jeunes femmes, en les trahissant, montre assez qu'elles deviendront toutes semblables aux vieilles dames respectables, ridées et bienveillantes qu'elles souffrent difficilement auprès d'elles.

C'est de là sans doute que vient l'air homogène de cette exposition : de là et d'une autre raison encore; les spectateurs ressemblent étonnamment aux portraits exposés. Imaginez pour un instant que les gens qui vous entourent soient les personnages peints et que les personnages peints soient les vrais spectateurs. Cette substitution se ferait bien aisément. J'ai vu M. Painlevé arrêté devant le portrait du général Mangin, qui avait les yeux levés au ciel et qui semblait entendre des voix. Nul doute que ce général céderait son cadre à ce ministre. M. Arthur Meyer était devant son propre portrait, et n'avait qu'à rentrer dans sa toile. Le miracle accompli, il n'y aurait rien de changé à l'exposition. Les journalistes écriraient : reconnu dans la brillante assistance S. M. l'Impératrice, la comtesse de Pourtalès, le général Chanzy. Et ces illustres personnages ne changeraient pas de figure en sortant de leurs toiles. Les visiteurs du Cercle Interallié y prendraient leur place sans effort, et le passé se reconnaîtrait dans le présent. Tout cela réuni fait l'air français, ce qui est assez surprenant si on pense que Winterhalter était Badois, l'Impératrice Espagnole, et que, parmi les portraits contemporains, il y en a un, magnifique d'ailleurs, de mademoiselle Ida Rubinstein par La Gandara, c'est-à-dire d'une Russe par un Espagnol. Disons simplement que cela fait l'air de Paris.

RENÉ AUBERIVE

LES ALLIÉS ET L'ÉCHÉANCE DU 31 MAI

Le problème des réparations domine toute la politique des mois qui viennent. Au moment où ces lignes sont écrites, l'Allemagne n'a pas fait connaître encore si elle manque purement et simplement à ses obligations, ou si elle fait des propositions de nature à satisfaire la Commission des réparations. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'ensemble du problème qu'il s'agit de reprendre et de résoudre, et ce ne sera pas l'œuvre d'un jour. La date du 31 mai marque le point de départ : elle ne marque pas l'heure fatidique où une décision simple, un acte isolé suffira à régler l'une des questions les plus complexes qui soient proposées à la diplomatie. Nous ne devons pas nous faire d'illusions : il nous faut de la suite dans les idées, et de l'initiative.

L'échéance du 31 mai survient à un moment où l'Europe est sans boussole, non sans nervosité. La Conférence de Gênes a fait apparaître surtout des divergences. Elle a évité les dangers dont elle paraissait menacée : la délégation française a travaillé utilement à ce résultat. Après des semaines de conciliabules, de propos véhéments, de perspectives de rupture, d'intrigues de toutes sortes, la Conférence s'est terminée sans que rien fût cassé. C'est une constatation que l'on peut faire avec satisfaction : mais ce serait se contenter à bon marché que de s'en tenir là. Que les soviets soient désireux d'emprunter de l'argent et incapables de donner des garanties, que les Allemands soient désireux de se dérober à leurs engagements et prêts à s'allier les Russes; que toutes les nations soient inquiètes et fatiguées du trouble économique

du monde, c'est l'évidence même : mais ce ne sont là que des conclusions négatives.

Le rôle du gouvernement français dans ces circonstances difficiles est d'apporter désormais une politique positive. Il y a eu des projets auxquels il n'a pas ajouté foi et dont il a vu le péril : les événements lui ont donné raison, et la situation est nette. Mais il faut demain agir et vivre, et à l'Europe en désarroi, désenchantée par l'impossibilité de la reconstruction générale, et par les difficultés éclatantes de la Conférence de Gênes, il faut proposer autre chose. La France s'est prêtée avec bonne volonté à tous les essais, à toutes les études de systèmes faites depuis la paix : c'est l'heure pour elle de ne pas se contenter de remarquer leur insuffisance et leur inefficacité. Ni pour les autres nations, ni pour elle, il n'est possible de vivre dans le provisoire et la confusion qui se prolongent. Elle a le droit, qui lui donne l'autorité morale; elle a la force, qu'elle manifeste avec modération et dont elle a depuis deux ans évité de se servir; il lui reste à montrer qu'elle a les idées qui concilient l'intérêt général et son intérêt national, et qu'elle est capable de travailler pour le bien de tous à l'ordre européen.

Dans les dispositions d'esprit qu'a fait naître dans les différents pays la Conférence de Gênes se trouvent des éléments très divers. Il en est de favorables, il en est qui rendront notre tâche plus délicate. Le traité de Rapallo, par exemple, a fait apparaître au monde entier qu'il existait un danger germano-russe, et que nous n'exagérions pas l'importance de la frontière du Rhin : ce n'est pas nous seulement qui serions menacés par une coalition future des forces russes et germaniques; ce sont les nouveaux états, créés par le traité de paix : c'est la paix universelle. De même, les intrigues et les trafics du gouvernement des Soviets ont prouvé que notre méfiance à leur égard était fondée sur de solides raisons : le Japon a manifesté qu'il comprenait notre attitude; et les Etats-Unis, désintéressés de la politique européenne et cependant attentifs et malgré tout conscients d'une certaine solidarité des faits politiques ont paru avoir des conceptions proches des nôtres. Ce sont là des états d'esprit qui peuvent avoir leurs conséquences soit au moment où travaillera le comité de la Haye,

soit dans les mois qui viennent et où nous nous occuperons du problème des réparations.

Mais la Conférence de Gênes laisse après elle un malaise, une atmosphère troublée dont il nous faut tenir compte. Le fait le plus grave est qu'elle a découvert sous la lumière la plus crue les divergences franco-britanniques. Ne nous arrêtons pas au détail; ne rappelons ni les paroles qui ont pu être prononcées au cours des discussions souvent vives, ni certaines manifestations de M. Lloyd George. Mais ne dissimulons rien du fond des choses. M. Lloyd George ne conçoit comme nous ni la pratique de l'Alliance, ni l'application du traité, et il n'est pas un isolé en Angleterre. Son pouvoir est sans doute diminué : rien ne prouve qu'il ne le rétablira pas; rien ne prouve surtout qu'il ne continuera pas à défendre une politique, qui a de l'importance pour ceux mêmes qui ne lui donnent pas une adhésion complète en Grande-Bretagne et ailleurs. Il y a dans le monde actuel une tendance que le Premier ministre britannique a contribué à répandre et qui, si elle ne répond pas à des réalités bien précises, répond à des sentiments qui s'expriment par les mots de désarmement, de réconciliation, d'amnistie, de reprise des affaires. Sacrifier des intérêts essentiels comme ceux de notre sécurité ou des réparations à cette politique serait folie : mais nier qu'elle existe, qu'elle a des partisans, que notre pays, défiguré par la propagande et les polémiques, passe pour y être opposé serait un périlleux parti pris. Nous avons gardé plus vivement que les autres, parce que nous avons souffert davantage, le souvenir de ce qu'a été la guerre; nous avons, parce que nous sommes plus exposés, une idée plus rigoureuse de ce que doit être la paix. Mais tandis que nous rappelons les textes et que nous faisons appel aux nations, tous les pays et même les Alliés retournent vers d'autres conceptions, et prennent un état d'esprit qui est parfois plus voisin de la neutralité que de la solidarité.

Ce n'est pas un phénomène nouveau dans l'histoire. Il est souvent arrivé que les vaincus de la veille ont attiré les sympathies et que les vainqueurs quand leur puissance a paru, à tort où à raison, s'accroître trop grandement ont été l'objet de quelque défiance. Au lendemain de la guerre de 1870,

Bismarck a été un jour inquiet de notre relèvement; il a trouvé sa victoire insuffisante; il a voulu nous écarter du Congrès de Londres, et détourner de la France renaissante les amitiés qui lui venaient : il a trouvé les grandes puissances de l'Europe contre lui. Par une déformation à peine croyable des réalités, et par une méconnaissance absolue de nos intentions, nous sommes présentés au monde comme disposant de trop de puissance. Alors que nos budgets sont écrasés par le paiement des réparations, et que nous payons des impôts très lourds, nous passons injustement pour ne pas faire assez d'efforts. Dans le livre très intéressant, plein de vues personnelles et hardies qu'il a consacré à étudier la « Crise des alliances », M. Alfred Fabre-Luce[1] a parfaitement montré que la plupart des nations après la guerre ont une tendance à éviter les engagements et les responsabilités, à se retirer, à s'isoler. Aux États-Unis, le gouvernement n'est plus autorisé à contracter des obligations qui pourraient l'entraîner éventuellement dans un conflit; l'Angleterre est sans chaleur pour un pacte de garantie; l'Italie y paraît opposée. Ainsi s'opère un mouvement général de retraite. La politique des Alliances, — selon le mot de M. André Tardieu[2], — c'est pourtant la politique de l'équilibre. Mais la notion même d'équilibre paraît avoir varié : alors que nous considérons comme des éléments importants du problème la natalité et les effectifs allemands, le désir de revanche de l'Allemagne, le danger auquel est exposé la frontière du Rhin, la nécessité des mesures de défense et de contrôle, les autres nations, et parmi elles des Alliés même, qui ne voient pas la réalité ou qui ne s'en soucient pas actuellement, trouvent notre prudence excessive, et ne croient trouver l'équilibre que dans le désarmement. Notre situation militaire, qui nous permet matériellement de nous passer dans le présent des alliances, est une des causes qui rendent ces alliances moins chaleureuses et plus difficiles.

Dans l'Europe ainsi tiraillée, incertaine, la seule cause d'ordre et le seul principe directeur a été l'entente franco-britannique. Si l'on imagine cette entente rompue ou affaiblie, le

1. Alfred Fabre-Luce, *la Crise des Alliances.*
2. André Tardieu, *la France et les alliances.*

désarroi et les divisions augmentent. Des nations dont nous avons l'amitié et qui sont assurées de nos sympathies pour elles se trouveraient dans une situation embarrassée, le jour où elles devraient tenir compte à la fois de l'Angleterre et de la France, et où il n'y aurait plus en Europe une politique franco-anglaise. A Gênes même, il est apparu que dans nos relations si étroites avec la Belgique et avec la Petite-Entente, il fallait dans une certaine mesure et selon les circonstances faire une place aux considérations franco-britanniques. L'ancienne pratique des Alliances qui groupaient plusieurs puissances dans deux systèmes différents n'est guère en faveur aujourd'hui. On dirait que la plupart des nations ne conçoivent plus qu'une alternative, dont les deux termes aujourd'hui paraissent également difficiles : la solidarité universelle ou l'isolement. M. Lloyd George a cru que les problèmes étaient suffisamment mûrs pour essayer de la solidarité universelle dans une Conférence internationale. L'événement a montré que les décisions nécessairement hâtives d'une Conférence se heurtaient à des intérêts présents trop graves et que la notion des intérêts futurs était trop confuse pour permettre une œuvre sérieuse.

Voilà les conditions très difficiles dans lesquelles la France va être amenée à prendre des décisions qui ont pour elles une importance exceptionnelle et qui touchent, par répercussion, beaucoup d'autres pays. Elle a un grand rôle à jouer, non seulement pour régler des questions immédiates, mais en vue de l'avenir. C'est une action diplomatique qu'elle doit entreprendre pour montrer l'accord de ses intérêts particuliers avec le grand courant international qui s'est formé depuis la paix, pour éviter l'isolement, pour échapper aux difficultés financières qui la guettent, pour maintenir enfin l'Europe nouvelle sortie de la victoire.

Le problème des réparations qui pèse si lourdement sur nous, pèse aussi sur l'Europe qui y voit volontiers l'une des causes de ses maux. L'Allemagne a joué de ce sentiment depuis deux années, elle en joue encore. Or après maintes aventures, et maints ajournements, ce problème qui n'a jamais été plus difficile à régler n'a jamais été plus pressant. L'histoire du problème des réparations qui a commencé au lendemain du traité

de paix a eu déjà une date importante. C'est en mai 1921, qu'après de longs pourparlers et de nombreuses conférences, les Alliés ont fixé le montant de la dette allemande et l'état des paiements. Il a fallu, pour que l'Allemagne s'inclinât, une manifestation de force : les Alliés ont occupé trois points de la rive droite du Rhin où ils sont encore; la France a mobilisé une classe; l'Allemagne a promis et pendant quelques mois elle a même tenu. Aujourd'hui, l'Allemagne ne tient plus et ne promet plus. Nous sommes dans l'obligation d'appliquer le traité, de prendre des mesures nécessaires. Mais, au delà de ces mots, il nous faut voir les actes, trouver une solution réelle, peser nos résolutions, prévoir les conséquences. Ce qui fait la difficulté du problème, c'est que nous ne pouvons plus nous contenter de formules, puisque nous savons qu'elles n'engagent pas l'Allemagne, et que nous sommes amenés à trouver un règlement pratique. Il ne s'agit pas seulement d'appliquer des textes, d'invoquer une procédure, ni même de prendre des sanctions. Sur la question du droit nous sommes fixés, et le gouvernement français a pris soin récemment de préciser la méthode telle qu'elle résulte du traité et de ses annexes : nous nous concerterons avec nos alliés, et nous agirons d'accord avec eux, et seuls au besoin. Mais c'est là la question des voies et des moyens. La grande tâche du gouvernement, c'est d'obtenir des résultats.

Il le faut pour notre pays, matériellement et moralement. Personne n'a plus rien à apprendre sur la nécessité où nous sommes de recevoir les paiements qui nous sont dus. Nous avons avancé quatre-vingts milliards pour l'Allemagne, au chapitre des réparations; notre budget est grevé d'environ 4 milliards qui représentent les intérêts que nous servons en raison des emprunts que nous avons dû faire, toujours à la place de l'Allemagne. Nous sommes dans cette situation paradoxale d'être les banquiers de notre débiteur : le projet de budget déposé par M. de Lasteyrie a renseigné sur ce sujet tout le Parlement, toute la France, tous ceux qui veulent savoir. Nous sommes donc contraints de réclamer et d'obtenir ce qui doit nous être payé. Mais moralement aussi, nous avons besoin de libérer la politique d'un problème qui s'aggrave en demeurant en suspens, qui laisse tout le monde dans l'at-

tente et dans l'incertitude, et qui ne peut rester indéfiniment à la merci des ajournements, et des conciliabules.

Si demain l'Allemagne, comme il est possible, s'incline devant la commission des réparations et promet de faire les réformes demandées, si elle accepte le contrôle financier, nous aurons un document de plus. Est-ce assez ? L'Angleterre, elle, a réglé ses affaires : elle a désarmé l'Allemagne en détruisant la flotte; elle s'est payée en se faisant attribuer les colonies allemandes. Comment pourrait-elle trouver mauvais que nous voulions obtenir les réparations et les garanties dont nous avons besoin. Nous devons montrer que notre politique n'est incompatible ni avec la solidarité économique, ni avec les aspirations pacifiques du monde, ni avec l'organisation des opérations internationales de crédits. Pour régler le problème des réparations, nous avons besoin des sympathies internationales; mais les sympathies internationales ne nous viendront que si nous avons un plan, si nous montrons de la décision et des volontés raisonnables. Quand nous aurons résolu le problème de nos relations avec l'Allemagne, nous aurons plus de facilité pour régler nos relations avec le reste de l'Europe, et en particulier avec l'Angleterre. Le problème franco-allemand est la clef de la politique. C'est pour ne pas l'avoir compris que M. Lloyd George s'est aventuré dans une politique de coopération internationale, où il nous réduisait à un rôle de subordination inacceptable, et que nos relations avec nos amis Anglais se sont trouvées momentanément faussées. Il faut rétablir l'ordre logique des problèmes.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

24 *avril.* — Discours de M. Poincaré à Bar-le-Duc. — Accord économique italo-turc. — La délégation russe à Gênes définit les conditions auxquelles son gouvernement acceptera l'aide européenne.

25. — Déclarations de M. Lloyd George en réponse au discours de Bar-le-Duc.

26. — Discours de M. Millerand à Philippeville.

27. — Chaleureuse réception de M. Millerand à Tunis.

28. — Mort de M. Paul Deschanel.

29. — Rupture de la conférence de paix à Dublin. — Lettre du Pape au cardinal Gaspari au sujet de la conférence de Gênes. — La Porte accepte le principe de la médiation des Alliés.

30. — Lettre de M. Tchitchérine à M. Barthou.

1er *mai.* — Journée relativement calme à Paris. M. Millerand visite l'île de Djerba.

2. — Remise à Gênes du mémorandum allié à la Russie. Abstention de la Belgique. Le délégation française ne signe que sous réserve de l'approbation de son gouvernement. — M. Barthou part pour Paris.

3. — Seconde séance plénière de la Conférence : la Commission financière et celle des transports terminent leurs travaux. — Le gouvernement français se solidarise avec le gouvernement belge. — Le général Wu-Peï-Fou écrase l'armée de son rival Tchang-tso-lin sous Pékin.

4. — L'*Osservatore romano* nie l'existence d'un accord entre le Vatican et la Russie. — Arrivée de M. Millerand en Corse.

5. — L'aviation commerciale allemande redevient libre en vertu du traité de Versailles. — Le patriarche Tikhon est traduit devant le tribunal révolutionnaire de Moscou. — M. Barthou repart pour Gênes. — La Commission économique de la Conférence clôture ses travaux. — La *Shell* dément avoir conclu un accord sur les pétroles avec le gouvernement russe.

6. — Entretien de M. Lloyd George et de M. Barthou à Gênes. — Arrivée de M. Millerand à Marseille

7. — A Pékin, le général Wu-Peï-Fou destitue deux ministres.

8. — MM. Lloyd George et Barthou démentent l'incident qui, d'après le *Times*, se serait produit au cours de leur entretien du 6 mai.

9 *mai.* — Retour de M. Millerand à Paris. — Le gouvernement allemand répond à la note de la C. D. R. du 13 avril relative à l'échéance du 31 mai.

10. — Ouverture à Genève de la session du Conseil de la Société des Nations.

11. — A la suite d'un procès retentissant où furent discutées les responsabilités de la guerre, le tribunal de Munich acquitte l'éditeur Cossmann attaqué par l'ancien secrétaire de K. Eisner Fehrenbach. — A Gênes, les Russes répondent au mémorandum du 2 mai et proposent la réunion d'un comité d'experts.

12. — Le roi d'Angleterre visite les cimetières militaires de l'ancien front d'Artois.

13. — Démission du Cabinet Gounaris.

14. — Élections pour le renouvellement partiel des conseils généraux.

15. — Signature à Genève de la convention germano-polonaise sur la Haute-Silésie. — Le gouvernement allemand verse à la C. O. R. 50 millions de marks or. — Le conférence de Gênes décide la réunion à la Haye, le 26 juin, d'une commission d'experts pour les affaires russes.

16. — Les États-Unis se refusent à participer à la réunion de la Haye.

17. — La C. O. R. examine les propositions apportées à Paris par M. Hornes, ministre des Finances du Reich.

18. — A Gênes, la France et la Belgique s'abstiennent de paraître à la réunion plénière de la Commission politique. — Mort du professeur Laveran. — Démission du cabinet Stratos.

19. — Dans sa dernière séance plénière, la Conférence ratifie les conclusions de la Commission économique et adopte le pacte temporaire de non-agression. — Les délégations quittent Gênes.

20. — M. Poincaré écrit à M. Klotz qu'aucun engagement ne limite la liberté d'action de la France au sujet des sanctions. — En Irlande, accord entre MM. Collins et de Valera.

21. — 2e tour de scrutin des élections cantonales. — Discours de M. Poincaré à Strasbourg.

23. — Rentrée du Parlement.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.